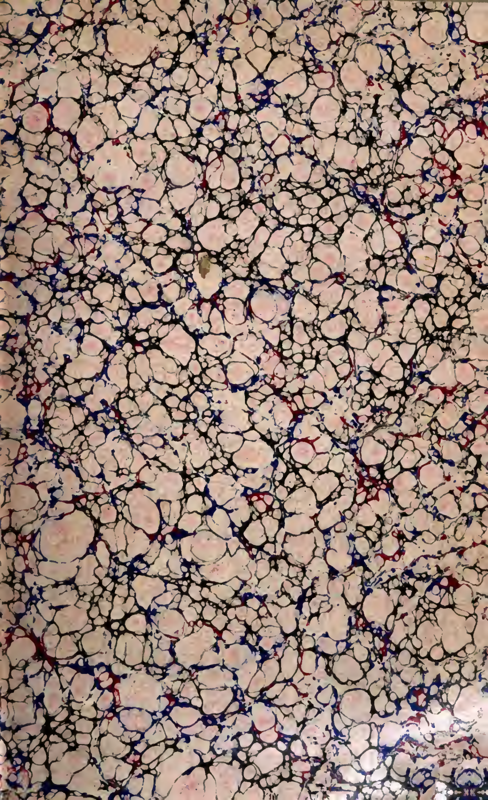


LE

101ᵉ RÉGIMENT

OUVRAGES DE M. JULES NORIAC

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Paris. — Imp. de la Librairie Nouvelle, A. Bourdilliat, 15, rue Breda.



JULES NORIAC

LE

101^E^ RÉGIMENT

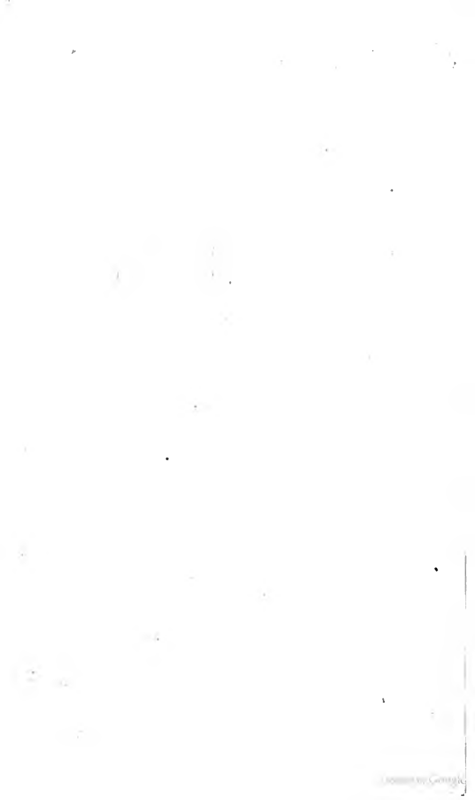
TRENTE-TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A. BOURDILLIAT ET Ce, ÉDITEURS

1861





LE 101ᴱ RÉGIMENT

PRÉAMBULE

Qu'est-ce qu'un régiment?

Chacun a sa manière de voir là-dessus.

Le dictionnaire dit que c'est « un corps militaire. »

Le pays voit en lui un dogue fidèle qui empêche les voisins de faire leurs petites méchancetés.

Les hommes de l'ordre prétendent que c'est la tranquillité, tandis que les perturbateurs affirment que c'est une nouvelle édition de l'épée de Damoclès, tirée à trois mille exemplaires.

Les fournisseurs le considèrent comme une rente

de trente mille livres, les mathématiciens comme un nombre qui se fractionne.

Pour Béranger, c'était les enfants de la France.

Pour les bonnes des Tuileries, c'est le Conservatoire du sentiment.

Les poëtes croient le flatter en le décorant du nom de *cohorte*.

Les myopes qui entendent sa musique et ne distinguent que les canons des fusils, prétendent qu'un régiment ressemble à des orgues qui se promènent.

Les mères sont tristes en le voyant passer.

Les pères ont la bonhomie de se figurer que c'est une pension gratuite que le gouvernement leur offre pour mettre leurs fils enragés.

Pour l'école des lâches, c'est une énigme.

Pour les moutards, c'est du bruit.

Pour les femmes, *c'est* trois mille hommes !

Finalement, je présuppose qu'il n'y a dans tout ça que le dictionnaire et les femmes qui aient raison.

I

C'est un beau régiment, allez, que le 101e. Séparément, les hommes ne sont pas jolis, non; mais en corps, ils sont superbes. Et braves !... Demandez à toute l'armée, ou plutôt,

Regardez son drapeau dont la hampe est brisée.

Voyez la soie aux trois couleurs, criblée par les balles; elle ressemble à une guipure de Hollande traînée dans du sang.

Respect à cette loque illustre !

II

Ce n'est pas sur les boulevards qu'il faut voir passer le 101e : vous le trouveriez guindé et poseur, —

deux vilains défauts pour un régiment. — C'est ici, sur le grand chemin. Là, seulement, il a le képi sur l'oreille et l'œil intelligent; il se sent vivre. Il rit et chante. Il chante avec ses trois mille voix une de ses chansons favorites, comme *la Cantinière :*

La cantinièr' fait de la bonn' soupe; (*bis*)
C'est aux dépens des enfants d' troupe.
Les enfants de troupe sont militaires;
Ils touch' le cœur de la cantinière.

Blaguons-li, blaguons-la,
Mais surtout ne l'embrassons pas.

Il y a cinquante couplets de cette force-là. Qui les a faits? Tout le monde et personne. Dans cette mélopée, la cantinière a affaire à tous les grades de la hiérarchie militaire. Ainsi, elle a de bons plats aux dépens des soldats, un châle du caporal, de l'argent du sergent, des gants des lieutenants, une chaîne du capitaine, une montre en or du gros-major, des *dentelles* du *colonel.*

Comme vous voyez, cette chanson a peu de rime, mais elle a beaucoup de raison et de profondeur.

Ne prouve-t-elle pas que la femme luit pour tous, que les hommes sont égaux devant elle, puisqu'ils sont tous ses tributaires ?

Pendant qu'il chante, regardons passer le régiment, — donnez-vous la peine de vous asseoir. — Voici d'abord les sapeurs.

III

Reconnaître un sapeur entre deux sapeurs est une preuve de perspicacité remarquable. Les sapeurs se ressemblent comme des nègres; qui en connaît un, les connaît tous.

Ce militaire, pour ne pas l'appeler toujours par son nom, avec son bonnet à poil, sa figure comme son bonnet, et *son hache*, fait penser à Robinson Crusoé. Il porte un tablier blanc, emblème de ses fonctions de bonne d'enfants; vous le verrez tantôt promener la petite fille du colonel. Cette tête noire et barbue trouve des sourires d'ineffable bonté pour

ce petit être blanc et rose qui n'a pas peur de lui et l'appelle *ma mie sapeur*. Si vous entendiez les contes que le soldat invente pour amuser l'enfant, vous y prendriez un plaisir extrême. Ils sont ruisselants d'inouïsme, comme dit un bourgeois nommé Philoxène. Malheureusement le dénoûment ne change jamais : c'est *assavoir* une petite fille qui, ayant été bien sage, bien bonne, bien charitable et bien vertueuse, finit par épouser... un général de division. — Pauvre petite!

Bon et peu turbulent, se battant comme quatre, le sapeur serait un soldat modèle, si le bonheur d'avoir une belle barbe ne le rendait vain et orgueilleux vis-à-vis des troupiers et des pékins. Sa mission consiste à détruire les obstacles qui entravent la marche du régiment ; de là *son hache*. Les routes stratégiques feront bientôt de son emploi une véritable sinécure.

— Dieu ! le beau militaire !

— Parbleu! je le crois bien, c'est le tambour-major.

IV

Je parierais mon cou, monsieur, que vous avez entendu dire que le tambour-major du 101e était un peu stupide? Eh bien, c'est vrai, mais il faut tout dire, c'est qu'il ne veut pas se donner la peine d'avoir de l'esprit; qu'en ferait-il? « ça lui est inférieur dans sa position. » Habitué à voir l'humanité au-dessous de lui, il se croit au-dessus de l'humanité. Envié des uns, dédaigné des autres, il reste seul... avec son baudrier. L'Amour, ce dieu malin qui inventa la diane, ne le régénérera pas, car il ne sera aimé que pour sa canne et son plumet. De toutes les variétés de la femme, il ne connaîtra que la plus insipide, la femme qui aime les *bel homme*. Ne l'enviez pas, et bouchez-vous les oreilles, voici les tambours.

V

Une haute-paye (3 sous) et la certitude de faire du bruit dans le monde rendent le tambour d'une fierté insupportable ; par tradition, il penche légèrement la tête à droite pour avoir l'air gracieux. Quand il reverra sa chaumière, son vieux père et son troupeau, il insinuera adroitement qu'il a dédaigné les honneurs pour suivre une vocation.

Maintenant, vous pouvez écouter, les tambours ont fini et un coup de grosse caisse annonce la musique.

VI

La musique du 101e n'aurait pas de rivale, sans une maladie dont le chef est attaqué. Musicien excellent, harmoniste douteux, l'infortuné passe sa vie à faire exécuter des variations sur les motifs de *Guillaume Tell*, quand il lui serait facile de les faire exécuter au naturel.

Les gagistes, plus artistes que soldats, ont un petit débraillé qu'on tolère en faveur du talent, mais qui fait le désespoir du gros-major.

Le *trombone* est grave et sérieux. Lorsqu'il joue son solo, il a l'air d'exercer un sacerdoce. Le régiment est fier de lui et le proclame le premier *trombone* de France. C'est peut-être vrai.

La *petite flûte* est cynique, elle ne rougit plus.

La *clarinette* est philosophe.

Le *saxophone* est progressiste.

Le *cor* est toqué.

Le *hautbois* est *quinteux* et donne des leçons en ville.

L'*ophicléide*, ne m'en parlez pas.

Il existe dans la musique un poste fort envié, c'est celui de *porteur* de grosse caisse. Le *faignant* qui l'obtient espère devenir sourd au bout d'un an, et être renvoyé dans ses *foilliers*. L'événement trompe ses prévisions. Il devient bossu, et on le garde, parce que sa gibbosité se transforme en un merveilleux point d'appui pour l'instrument, à ce que dit le colonel.

VII

Le colonel est toujours sérieux et ennuyé. On comprend pourquoi. Mener trois mille hommes n'est pas une petite affaire, entendre tous les jours des variations sur la romance de *Guillaume* n'est pas chose amusante. Sur son cheval arabe, le dos tourné au régiment, le colonel voit tout, il sait tout;

ce qu'il ignore, il le devine. En rentrant au quartier, il fera consigner pour deux jours le n° 7 du deuxième rang de la 3e compagnie du 2e bataillon, pour n'avoir pas congrûment astiqué sa giberne. Sa voix a mille échos lorsqu'elle commande, pas un lorsqu'elle punit. Sa sévérité proverbiale cessera le jour où il passera général de brigade. Il va sans dire qu'il n'a pas froid aux yeux et qu'il est le père de ses soldats.

VIII

Le lieutenant-colonel parle comme le colonel, marche comme le colonel, grogne comme le colonel, rit comme le colonel, fait tout comme le colonel. Mais il est plus vieux. Pourquoi ? Je n'en sais rien. C'est une affaire entre le ministre et la destinée.

IX

Le commandant du 1er *bataillon* a trente-sept ans de service; admis bientôt à faire valoir ses droits à la retraite, il se retirera à Batignolles, où ses lunettes vertes, peu prisées au régiment, le feront considérer dans le civil. C'est un homme brave, en train de devenir un brave homme.

X

Le commandant du 2e a des moustaches de vingt centimètres; elles étaient plus longues, mais le colonel l'a engagé à les rogner. Ce brave commandant est la franchise illustrée, il dirait ses vérités au bon Dieu.

Un jour, le général X..., un vieux de la vieille, regrettait devant lui qu'on eût changé les pantalons bleus de l'infanterie de la garde.

—Général, dit le commandant, je déplore amèrement de ne pas partager votre avis. Mais, vous le savez, mon général, je ne suis pas de ceux qui achètent la bienveillance par les courbettes, les viles flatteries ou les basses adulations. Pardonnez à ma franchise brutale; mais je déclare hautement et sans crainte, que... je préfère les pantalons rouges.

— Préférez, commandant, préférez, lui répondit en souriant le général.

Depuis cette audacieuse réponse, le commandant est persuadé que le général est son ennemi le plus dangereux. C'est à sa franchise qu'il attribue tous les passe-droits dont il se prétend victime.

XI

Le commandant du 3e, à peine âgé de trente ans, a gagné son épaulette et la croix d'officier de la Légion d'honneur en Crimée, où il s'est couvert de gloire. Il porte un des plus beaux noms de France, il a 60,000 francs de rente, une jeune femme aussi belle que sa fortune. Estimé des chefs, adoré des soldats, une carrière magnifique s'ouvre devant lui. Voilà plus qu'il n'en faut pour être l'homme le plus heureux du monde. Eh bien ! pas du tout. Ce pauvre commandant a un serpent dans le cœur, un chagrin chronique, une douleur incurable. Ce serpent, ce chagrin, cette douleur, c'est d'avoir deux centimètres de moins que M. Thiers, le plus petit des grands hommes.

XII

Le gros-major est bien à plaindre, aussi se plaint-il lui-même toute la journée. Toujours sous le coup d'une attaque d'apoplexie très-foudroyante, il est certain de mourir victime d'une obésité qui ne fait que croître et enlaidir. Chaque action de sa vie est un travail : pour prendre une plume, agrafer son ceinturon, sortir son épée, il fait des efforts inouïs; aussi dit-il à chaque instant : « Un gros-major, voyez-vous, c'est le forçat du régiment. » Si le colonel le fait appeler, il part en disant à sa femme : « Tu vois, voilà encore le colonel qui m'envoie chercher, il faut que j'y aille, on me traite comme un galérien. »

XIII

L'adjudant-major est au régiment ce qu'un chien est à un troupeau de moutons. Chargé de surveiller les évolutions, on le voit toujours courant partout et ailleurs, — tant il est zélé, — criant après ceux-ci, harcelant ceux-là, toujours prêt à mordre les mollets des retardataires. Après l'exercice, il est calme comme un Anglais.

L'adjudant-major est un officier distingué; dans deux ans, ce sera un officier supérieur.

Les officiers pas supérieurs sont :

Les capitaines,

Les lieutenants,

Les sous-lieutenants.

Par le mauvais esprit qui court, on doit se garer des interprétations insidieuses. Je m'empresse de déclarer qu'en disant officiers *pas supérieurs*, je parle de la supériorité du grade, non de celle de l'intelligence. Graine d'épinards à part, les officiers

du 101e sont tous supérieurs, à peu de chose près.

Je fais cette déclaration avec d'autant plus de plaisir que c'est un acte de justice, et que je serais désolé de blesser l'amour-propre de qui que ce soit, mais aussi parce que je sais qu'en matière de susceptibilité, les officiers du 101e ne plaisantent pas, oh !!!!

Les officiers du 101e peuvent se classer ainsi, savoir :

L'officier marié	Premier tiers.
L'officier sérieux.	Deuxième tiers.
L'officier de fortune	Troisième tiers.
L'officier qui a du chic . .	
L'officier rêveur.	
L'officier de fantaisie. . . .	
L'officier insouciant.	
L'officier fortuné.	

L'officier marié ne fréquente personne, pas même ses confrères en mariage, parce que « ça fait des *cancans* ; » or les cancans sont chose déplorable au corps. Le moindre bavardage y prend des formes gigantesques ; pendant huit jours il divise les offi-

ciers et leurs moitiés en deux camps, Montaigus et Capulets.

Le jour où le capitaine Michel va trouver le capitaine Baudoin et lui dit : « Capitaine, est-il vrai que vous auriez dit que j'ai dit que ma femme m'avait dit que la femme du capitaine Landry lui avait dit que son mari portait un corset ? »

Ce jour-là, malheur ! trois fois malheur ! une guerre intestine va ronger le régiment, et peut-être pendant des années !...

On devrait bien faire une *œuvre* pour prouver que le mariage est le tombeau de la gloire.

L'officier sérieux est celui qui s'occupe de théorie, d'administration et de manœuvres.

Cartes, plans, stratégie, tactique et histoire militaire, telles sont les matières qui absorbent son temps. Ses goûts et ses aptitudes le portent exclusivement à ces travaux. Il en est, du reste, toujours récompensé, soit par une citation au *Journal militaire officiel,* qui chatouille son amour-propre, soit par le tableau d'avancement.

A côté de l'officier sérieux, il faut placer l'*officier*

de détail, l'officier qui remplit des fonctions spéciales, comme :

Le porte-drapeau, chargé en outre du casernement,

L'adjoint au trésorier,

Le lieutenant d'armement,

Le sous-lieutenant directeur des écoles,

Le lieutenant instructeur du tir,

Le lieutenant ou sous-lieutenant dirigeant le gymnase et l'école de natation.

Les officiers insouciants affectent de ridiculiser le *détail.* C'est un tort. En Afrique et hier encore en Crimée, des officiers du 101e ont prouvé que les talents administratifs et spéciaux n'excluaient point le courage.

L'armée anglaise, dont la valeur est incontestable, a été pendant la dernière guerre bien au-dessous de la nôtre pour le détail; ambulances, vêtements, vivres, tout était d'une infériorité regrettable. Par la mauvaise organisation et le manque de prévoyance, des échecs insignifiants sont devenus des désastres. Nos soldats devant Sébastopol ont, en procédant par

comparaison, vivement senti le prix de la sollicitude constante de la haute administration.

Comme, Dieu merci! nous ne sommes pas toujours en guerre, j'apprécie fort l'officier qui pendant la paix prépare la sécurité de l'avenir en rêvant l'intendance.

Ces officiers, je le répète, sont tous des officiers sérieux, ce qui ne va pas m'empêcher de chercher un peu noise au capitaine trésorier.

Tranquillisez-vous, je n'ai rien à dire contre l'honneur ou la probité de ce digne officier, l'un et l'autre sont tellement à l'abri de toute attaque, que j'ai toujours désiré un million pour le lui confier; cependant, je lui en veux un peu, et voici pourquoi. Comme tous les officiers du 101e, je connais le trésorier comme ma poche; je l'ai vu arriver au corps.

1° Il a commencé par être *soldat attaché aux écritures du sergent-major,*

2° *Caporal-fourrier,*

3° *Sergent secrétaire du trésorier,*

4° *Sous-lieutenant adjoint au trésorier,*

5° *Lieutenant attaché à l'armement,*

6° *Capitaine-trésorier.*

J'ai rendu justice à l'honorabilité de cet officier, je rends hommage à ses talents administratifs ; mais en jetant les yeux sur ses états de service, on voit que c'est tout au plus s'il a su faire l'exercice. Constamment dans les bureaux, il n'a jamais vu et ne verra jamais le feu ; toutes les fatigues de la vie militaire, depuis la première garde jusqu'à l'assaut, lui sont complétement inconnues.

Pourquoi alors cette allure cassante, ces jurements sans fin et ces moustaches exorbitantes ; pourquoi toujours dire : « Sacrebleu ! je n'ai pas de chance ! Être toujours assis, la plume à la main ! j'étais né pour la vie des camps ; la guerre, voilà mon élément, et il faut que je reste cloué... sacristi ! » Allons, allons, capitaine, vous avez tort, vous avez trois enfants et une femme, que diable ! Votre ventre vous gêne. Vous êtes venu au monde la plume derrière l'oreille, aussi êtes-vous devenu un comptable accompli ; croyez-moi, ne vous plaignez pas ; « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. »

J'en veux également un peu au capitaine d'habillement.

S'il n'a pas de prétentions guerrières, il a, lui aussi, une manie bien étrange. Il veut absolument que les vêtements des soldats soient toujours trop larges, alors qu'ils sont toujours trop étroits. Ainsi il fait endosser une capote à un militaire.

— Elle va comme un gant ! s'écrie le capitaine ; elle colle.

— Mon capitaine, répond timidement le troupier, elle colle trop.

— Qu'entendez-vous par là ? répondez franchement.

— Capitaine, elle colle *si tellement*, que je crois qu'elle est *un tant soit peu* étroite.

— Vous voulez donc être dans un sac ?

— Oh ! non, mon capitaine...

— Eh bien alors, sacristi ! que réclamez-vous ?

Un caporal se présente, il lui faut une tunique neuve, — l'ancienne a fait son temps, — il essaye.

— Ah ! ah ! s'écrie de nouveau le capitaine, voilà qui va comme un gant ! (Ça va toujours comme un gant...)

— Elle serre comme tout...

— Il faut qu'un soldat ait du chic.

— Elle me gêne aux entournures, mon capitaine.

— Caporal, vous dites là une stupidité qui serait impardonnable, même si elle sortait de la bouche d'un simple soldat.

— Mais, mon capitaine, je vous assure...

— Faites-moi le plaisir de me dire pour quels motifs cette tunique vous gênerait, et quel intérêt elle pourrait avoir à cela ?

Le caporal réfléchit et finit par se rendre à un argument si péremptoire.

D'où vient cette passion du capitaine pour l'étroit?

On affirme, ou plutôt on suppose qu'il économise pour habiller vingt-cinq gamins, *les enfants de troupe,* qui passent par-dessus le marché.

L'officier de fortune est l'officier qui n'en a pas.

L'officier qui a du chic est celui qui serre son ceinturon de manière à ressembler à une gourde.

L'officier insouciant est heureux sans savoir de quoi.

Le jour où il aura sa retraite, il se réjouira sans savoir pourquoi.

Si on en excepte le service, l'officier de fantaisie s'occupe de tout, c'est-à-dire de rien.

En province, les officiers du 101e ont beaucoup de moments inoccupés; voici comment ils les emploient :

Les officiers mariés font chez eux de la tapisserie;

Les officiers sérieux s'occupent d'études spéciales;

Les officiers de fortune font des dettes;

Les officiers qui ont du chic posent;

Les officiers de fantaisie vont chasser, montent à cheval, aiment;

L'officier rêveur (unique au 101e) se livre à une poésie qui fait l'admiration des sous-officiers;

Les officiers fortunés vont dans le monde, après s'être préalablement déguisés en bourgeois;

Les insouciants vont au café, et... y retournent.

Les jeunes beaux et les artistes reprochent aux militaires de n'être pas « hommes du monde. »

Ce serait le moment, si les militaires étaient ran-

ıuniers, de reprocher aux gens du monde de n'être point des hommes de guerre.

Il est un type complétement disparu de l'armée. C'est celui de l'officier hâbleur, criard, grossier, grognant à tout propos et hors de propos.

Cependant on en retrouve de loin en loin; le 101[e] en possède un, mais comme simple ornement. Nous en parlerons à son heure.

Tous les jours l'atticisme gagne du terrain dans l'armée. La guerre de Crimée a porté le dernier coup à la vantardise et à l'insolence. A quoi bon se vanter quand on a fait ses preuves? pourquoi avoir l'air méchant quand on a montré qu'on est redoutable?

A la seconde représentation de *Psyché*, à l'Opéra-Comique, un lieutenant du 101[e] se trouvait à l'orchestre, à côté de deux messieurs qui, ayant bien dîné, causaient à qui mieux mieux.

M[me].Ugalde, — cette ravissante cantatrice que les plus charmantes ne font pas oublier, — allait chanter ses couplets du premier acte.

— Messieurs, dit l'officier, voulez-vous être assez bons pour ne pas causer si haut?

— Pourquoi cela, monsieur, s'il vous plaît ?

— Mais, monsieur, parce que vous m'empêchez d'entendre.

— J'en suis fâché, je suis ici pour mon argent.

— Cependant...

— J'ai payé, en payant je suis chez moi.

— Comment ! chez vous ?

— Oui, monsieur, dit le voisin, du moment où je paye, je suis chez moi.

— Eh bien ! monsieur, répondit en souriant l'officier, je vous fais mon compliment, vous êtes bien logé.

XIV

LA PENSION [1]

La pension est le restaurant des officiers. Le tiers sérieux y parle peu et se contente de manger.

(Le théâtre représente une salle carrée, papier gris sur gris, une pendule en zinc, dont le sujet est le *Cheval du trompette*; tableaux : *Bayard* et le *Chevalier d'Assas*; porte au fond, pas de portes latérales ; table, chaises.)

PREMIER CAPITAINE.

Madame Bernard, faites-moi donner une serviette moins noire et un verre plus blanc.

MADAME BERNARD.

Bien, capitaine... Comme vous ne mangez pas de

[1] Ici, l'auteur suppose que, comme certains régiments de la garde, le 101e possède une table unique.

(*Note de l'Éditeur.*)

vermicelle, on vous a fait de la soupe au pain; si vous ne voulez pas de gigot, je vous donnerai du poulet froid.

LE CAPITAINE GRINCHEUX, bas à son voisin.

Elle ne lui refuse rien; si elle osait, elle lui donnerait le cure-dent du colonel.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT, à son vis-à-vis.

Avez-vous jamais vu un coup semblable?

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Quel coup?

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Nous *faisions* l'absinthe au piquet à trois : Humbert, Pépin et moi, nous avons eu chacun une dix-septième au roi.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Oh! par exemple? c'est fabuleux!

LE CAPITAINE CONTEUR.

Ce n'est rien du tout, j'ai vu mieux que ça. C'était en 1832...

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Ah! ah! ce n'est pas d'hier.

DEUXIÈME SOUS-LIEUTENANT.

Je vous écoute avec attention, capitaine; je serai content d'apprendre ce que l'on faisait avant que je sois au monde.

PREMIER SOUS-LIEUTENANT.

Messieurs, je vous annonce qu'Arnal a permuté.

LE LIEUTENANT PHILOTECHNIQUE.

Où va-t-il? au Vaudeville?

PREMIER LIEUTENANT, *sèchement.*

Je parle du lieutenant, et non de...

LE CAPITAINE CONTEUR.

Oui, c'était bien en 1832, à Strasbourg; nous faisions un piquet à quatre; il y avait moi, — naturellement, — le commandant Guillot, le capitaine Divat et le lieutenant de Mont-Gibard, dont — par parenthèse — le père était tombé en quatre à Leipsick.

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX.

Vous voulez dire en catalepsie.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Je veux dire ce que je dis. J'étais premier à jouer, je me lève en disant : « Gagné ! » J'avais en main une dix-huitième à cœur.

LE CAPITAINE SAVANT.

La catalepsie, qu'on confond souvent avec la cataplexie, est une interruption momentanée de tout sentiment; tandis que la cataplexie n'est qu'un engourdissement qui ne paralyse que les facultés physiques, sans présenter l'image de la mort.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Vous comprenez qu'avec une dix-huitième à quatre, j'étais sûr de mon affaire. Mais voilà que le capitaine Divat met son jeu sur table, il avait une dix-huitième à pique.

TROISIÈME LIEUTENANT.

Prendrez-vous du gigot?

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Du gigot ! toujours du gigot, ça devient fatigant.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Une chose qui vous étonnera, c'est que le commandant Guillot montre son jeu, — vous me croirez si vous voulez, — il avait la dix-huitième à trèfle ! Vous avouerez qu'on n'a jamais vu ça.

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX.

Eh bien ! et de Mont-Gibard ?

LE CAPITAINE CONTEUR.

Ah ! dame ! je n'en sais rien ; depuis 1832, vous comprenez que j'ai eu le temps d'oublier.

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Si vous ne savez pas la fin, il ne fallait pas nous dire le commencement.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Ce n'est pas pour vous seul que je parle, je suppose.

LE LIEUTENANT PHILOTECHNIQUE.

Allons, messieurs, ne nous échauffons pas la bile, — comme dit Grassot.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Une singulière histoire que me conte là M. de Catignard de la Cligerie. Un capitaine, en garnison à Rome, vient de se faire prêtre, et dit la messe à Saint-Louis des Français.

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX.

Après l'avoir vu *officier* à l'armée, on le verra *officier* à l'église, voilà.

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Il est détestable, votre calembour.

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX.

Mais sans doute.

LE CAPITAINE SAVANT.

Je vous ferai observer que ceci n'est pas un calembour, mais une antanaclase, ce qui est bien différent, puisque le calembour est un jeu de mots à

deux sens, et que l'antanaclase est, au contraire, la répétition du même mot pris en plusieurs sens, c'est bien clair.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Clair et curieux, capitaine.

TROISIÈME LIEUTENANT.

Sait-on pourquoi Arnal a permuté?

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX, avec intention.

Pourquoi? mais parce qu'il avait un capitaine désagréable. Il a bien fait.

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Il a eu tort : il en trouvera partout, des capitaines désagréables.

UN SOUS-LIEUTENANT, qui n'a pas encore parlé.

Il le sait, mais il est bien aise de choisir.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Cet Arnal me rappelle la prise d'Anvers.

PLUSIEURS OFFICIERS.

Ah!

LE CAPITAINE CONTEUR.

Vous allez voir comment. Vous savez que, dans la journée du 17, dans la tranchée, de la boue jusqu'au cou, nous avions été criblés de mitraille.

PREMIER LIEUTENANT.

Certainement, nous le savons.

LE CAPITAINE CONTEUR.

La citadelle était là, comme qui dirait mon assiette. La tranchée était ouverte ici, où est mon couteau, et là où se trouve cette salière, il y avait six mille hommes et quarante bouches à feu qui nous foudroyaient itérativement.

UN CAPITAINE.

J'en ai bien vu d'autres en Afrique!

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Mais c'est la centième fois que vous nous racontez la prise d'Anvers.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Mais du tout; c'est la première fois.

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Alors j'en ai menti? Continuez.

LE CAPITAINE CONTEUR.

Permettez, je ne dis pas cela, mais j'affirme que c'est la première fois que je parle d'un sous-officier nommé Arnal, qui fut décoré par la main du prince; mais puisque cela vous déplaît, je me tais.

LE CAPITAINE GRINCHEUX.

Du tout, continuez; ça m'est égal, je m'en vais.

(Il sort.)

LE CAPITAINE CONTEUR.

Je ne dirai plus rien désormais...

MADAME BERNARD.

Monsieur Delers, il y a une dame qui vous demande.

(Le lieutenant Delers sort avec empressement.)

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Avez-vous remarqué qu'on ne vient voir Delers qu'à l'heure du diner?

LE LIEUTENANT PHILOTECHNIQUE.

On vient quand on peut,
Non pas quand on veut...

Comme dans la *Dame aux camélias.*

UN CAPITAINE.

Qu'est-ce que c'est que cette Dame aux camélias?

LE LIEUTENANT FACÉTIEUX.

C'est la femme d'un fournisseur de Sarreguemines.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Savez-vous que Delers a de la chance?

LE CHIRURGIEN-MAJOR.

Trop.

LE CAPITAINE CONTEUR.

C'est de son âge. Nous en avons eu autant. Moi qui vous parle, en 1833, allant à Lyon, je me trouvais avec une jeune dame et son mari dans le coupé d'une diligence.

UN CAPITAINE.

Fameuse chose que les coupés de diligence! on a eu tort de les supprimer.

PREMIER LIEUTENANT.

On les rétablira quand on sera ennuyé des chemins de fer.

DEUXIÈME LIEUTENANT.

Affaire de mode, comme la crinoline.

PREMIER LIEUTENANT.

A propos, avez-vous vu la charge du *Charivari*?

LE CAPITAINE CONTEUR.

J'avais un coin que je n'osais offrir au mari, pensant qu'il désirait rester près de son épouse; mais, la nuit, je le vis si mal à l'aise, que je ne pus m'empêcher de lui demander s'il voulait ma place. Il accepta et se mit à ronfler, ce qui éveilla la dame.

PREMIER LIEUTENANT.

Capitaine, vous allez raconter des noirceurs; j'aime mieux m'en aller.

DEUXIEME LIEUTENANT.

Fujol, voulez-vous votre revanche?

TROISIEME LIEUTENANT.

Merci, je vais à la comédie.

(Tout le monde sort, excepté le capitaine conteur et un autre capitaine.)

L'AUTRE CAPITAINE.

Tiens! ils sont tous partis. C'est égal, vous pouvez continuer, ça ne me gêne pas; j'en ai vu bien d'autres en Afrique.

Laissons ces deux braves causer victoires et conquêtes, et allons faire un tour à la caserne, où nous trouverons les sous-officiers.

XV

Mon cœur saigne de ne pouvoir vous présenter un à un ces vaillants défenseurs de la patrie; mal-

heureusement mes cadres sont trop petits pour que je puisse les immatriculer tous.

Pour entrer au quartier, il nous faut demander la permission à l'adjudant sous-officier.

L'adjudant est quelque chose au régiment comme un commissaire de police en tunique. Officier par le costume, sous-officier par le grade, l'adjudant se considère comme bien au-dessus de ses collègues; il lui arrive de dire :

— L'*adjudance* est l'œuf de l'épaulette.

Il a raison, car, en général, cette dernière étape est la plus courte. Mais, comme on peut devenir sous-lieutenant sans avoir été adjudant, il arrive quelquefois que l'*adjudance* devient un poste fixe, un *œuf* qui ne peut éclore, comme le prouve l'histoire de l'adjudant Folligoulas.

C'était un sous-officier comme on n'en avait jamais vu, cet adjudant Folligoulas, bel homme, savant, modeste, d'une tenue irréprochable et ne s'occupant que de son affaire, réunissant, en un mot, toutes les vertus militaires; et pourtant il resta adjudant pendant vingt-cinq ans; voilà comment la chose arriva :

Son colonel avait tant d'admiration pour son mérite, qu'il ne manquait jamais de dire à chaque mutation : « Parlez-moi de Folligoulas, voilà ce que j'appelle un vrai sous-officier. Ah! s'ils étaient tous ainsi, je serais un colonel trop heureux : aussi, il avancera *forcément,* il se recommande assez par lui-même, je n'ai pas besoin de m'en occuper. »

Au bout de dix ans, Folligoulas vit tous ses camarades *passer* officiers. Extrêmement flatté de l'admiration de son colonel, il demanda à changer de corps. Le colonel refusa, il tenait tant à lui, que pour rien au monde il n'eût voulu s'en séparer. L'adjudant demanda son congé, on ne put le lui refuser. Sans perdre un jour, il s'engagea dans un autre régiment. Trois ans après, il avait rattrapé son ancien grade. Alors, avec un machiavélisme inouï — pour un militaire, — il cacha avec soin ses bonnes aptitudes, et ne tarda pas à passer aux yeux de ses nouveaux chefs pour une brute distinguée. Le colonel disait :

— Voilà un garçon né pour son grade.

A quoi le commandant répondait :

— Dieu, en créant des grades subalternes, créa

nécessairement des intelligences bornées pour les occuper.

Et dix ans se passèrent encore.

Le régiment partit pour l'Afrique; l'espoir revint au cœur de l'adjudant. A la première rencontre, il se battit comme un lion et resta blessé sur le champ de bataille.

Le colonel, qui pendant l'action avait admiré son courage, lui cria :

— Adjudant, vous avez l'épaulette!

— Trop tard, répondit laconiquement Folligoulas; je n'en ai plus le placement.

Un biscaïen lui avait emporté l'épaule droite.

Le sergent-major s'occupe de comptabilité avec le fourrier; l'un et l'autre parlent l'argot à humilier un vaudevilliste; ces jeunes troupiers font de l'*épate*, des embarras, si vous aimez mieux. Mais qui n'en fait pas?

Lorsqu'un sergent-major a à se plaindre d'un officier, il ne manque jamais de dire : « Quand j'étais dans *le civil*, j'ai occupé des emplois qui ne seront jamais de sa compétence. » Lorsqu'il redevient ci-

toyen, sa plus grande gloire est d'avoir été sergent-major.

La grande affaire, la seule qui préoccupe le sergent-major, c'est le rapport.

Tous les matins, à huit heures et demie,

Le lieutenant-colonel,

Le chef de bataillon de semaine,

Le major (le gros!),

Le capitaine adjudant-major,

L'adjudant sous-officier de semaine,

Le tambour-major,

Le chef de musique,

Le vaguemestre

Et les sergents majors se réunissent chez le colonel pour le rapport.

Au 101e, le colonel est sévère; aussi on cause peu. Le service est l'unique sujet dont on s'occupe.

LE COLONEL.

Eh bien! commandant, quoi de nouveau?

LE COMMANDANT.

Mais, mon colonel, pas grand'chose.

LE COLONEL.

Demain, messieurs, il y aura promenade militaire.

LE COMMANDANT.

Il fait bien chaud, mon colonel! La chaleur est l'ennemie du soldat.

LE COLONEL.

Raison de plus: la chaleur habitue au feu.

LE GROS-MAJOR.

Mon colonel, vous avez raison.

LE COLONEL.

Évidemment. Allons, sergent-major Pilou, commencez.

LE SERGENT-MAJOR PILOU.

Voilà, mon colonel. (Il ouvre le livre d'ordre et lit vivement.) « Le lieutenant Millaud d'Anglemont est parti en permission. Le caporal Marcaillou (Aristide-Célestin) est décédé... »

LE COLONEL.

Doucement, doucement, vous allez si vite qu'on ne comprend rien. Qu'est-ce que vous dites?

LE SERGENT-MAJOR PILOU, lentement.

« Le caporal Marcaillou (Aristide-Célestin) est décédé... »

LE COLONEL.

Ah! ah! il est mort, ce caporal Marcaillou; ça ne m'étonne pas, il y a longtemps que je lui avais prédit qu'il ne passerait pas sous-officier. Et de quoi est-il mort?

LE SERGENT-MAJOR PILOU.

Mais, mon colonel, de maladie.

LE COLONEL.

De maladie, un soldat, c'est un mauvais exemple pour le régiment.

LE GROS-MAJOR.

C'est vrai!

LE COLONEL.

Evidemment. Continuez.

LE SERGENT-MAJOR PILOU.

« Le sergent Benozère demande un congé de quinze jours pour aller dans sa famille. »

LE COLONEL, distrait.

Accordé.

LE SERGENT-MAJOR PILOU.

« Le fusilier Crounemacher, huit jours de salle de police, par le capitaine, pour... »

LE COLONEL.

Ah çà ! qu'est-ce que vous me chantez là, vous ! quinze jours pour aller à Buénos-Ayres ?

LE SERGENT-MAJOR PILOU.

Pardon, mon colonel, j'ai dit : « Le sergent Bénozère demande quinze jours pour aller dans sa famille à Draguignan. »

LE COLONEL.

Bien, bien, accordé. Est-ce tout ?

LE SERGENT-MAJOR PILOU.

Non, mon colonel. J'ai un retardataire à vous présenter, le nommé Kertoulic.

LE COLONEL.

Faites-le approcher. Voyons, approchez-vous, fusilier Kertoulic. Pourquoi êtes-vous retardataire ?

LE FUSILIER KERTOULIC.

Mon colonel, c'est que...

LE COLONEL.

C'est que quoi? Voyons, parlez sans crainte.

LE FUSILIER KERTOULIC.

C'était relativement à un garde champêtre, qui avait dit comme ça « que j'étais un *feignant*; » alors moi j'avais dit « que c'était lui qui en était un *feignant*. » Alors, nous nous sommes battus. Alors, qu'il n'était pas le plus fort, *qu*'il m'en a voulu et qui s'a mis devant mon fusil un jour que je tirais un lièvre, pour me faire arriver de la peine; alors qu'ils m'ont condamné à la prison pendant un an.

LE COLONEL.

Allons, bon! c'est entendu. Sergent-major, voici un homme qui va être en retard pour ses classes, il faut l'envoyer tous les jours à la cible.

LE FUSILIER KERTOULIC.

Mon colonel, ce n'est pas la peine, je tire bien; si j'ai manqué le garde, c'est qu'il était loin.

LE COLONEL.

Quel sauvage !

LE GROS-MAJOR.

Heureusement qu'au 101e il sera bien vite policé.

(Les autres sergents-majors ayant rendu compte des choses qui se passent dans leur compagnie, le colonel dicte le rapport.)

XVI

Les sergents forment trois catégories :

1o Le *sergent*,

2o Le *sargent*,

3o Le *chargent*,

Le *sergent* n'a que sept ans de service, le *sargent* quatorze, le *chargent* vingt et un.

Le *sergent* est un portrait mal dessiné, dont les traits sont mollement accusés. Il est naïvement présomptueux.

Dans la nouveauté de sa supériorité relative, il

éprouve un besoin immodéré de faire de l'autorité, il tracasse le soldat. — Si le colonel le savait !... — Jamais il ne sort de la chambre sans avoir puni son homme. Le soldat français ne murmure pas, mais il chante, c'est sa vengeance. A peine le sous-officier punisseur a-t-il tourné les talons, que la brise légère porte à ses oreilles le finale de la romance du *Sergent vexé* :

. . . .
Merci bien, monsieur le sergent,
Lui répondit la belle enfant ;
Mais vous ne sauriez me plaire.
Pour vous je ne puis rien faire,
Car j'ai déjà deux lieutenants,
Et rrantanplan.

Il devient sombre, la fureur le transporte, mais il se tait pour ne pas avoir l'air d'un sergent vexé.

Le *sargent*, c'est autre chose. Troupier fini, servant par amour pour l'art, ayant conscience de sa valeur, rien n'émeut, rien n'étonne cette figure placide et martiale.

Prévôt d'armes — prononcez *provôt*, — il fait partie de tous les duels.

Au régiment, on se bat plus volontiers que dans le monde : il suffit qu'un soldat dise à un autre : T'est-un maladroit ! » on s'aligne.

Arrivés sur le terrain, les adversaires se saluent; puis, la garde de l'épée au cœur, l'un dit :

— A vous, *monsieure.*

— Je n'en ferai rien, répond courtoisement l'autre.

— C'est par obéissance, reprend le premier en se fendant à demi.

Les fers vont s'engager. Le sergent s'avance et prononce gravement ce *spech,* qui ne varie jamais :

« — *Un estant!*

» Avant de croiser le fer, il faut que vous sachiez » que, depuis les temps les plus reculés de l'anti» quité, même jusques aux Romains, les divers dif» férends de l'honneur se sont toujours vidés par les » armes, notamment par le fleuret, qui est la plus » noble, sans vouloir ici humilier le sabre aucune» ment. Mais avant que la fureur vous emporte au » delà des bornes de la politesse, réfléchissez qu'il » est plus beau de réparer une faute que de ne l'a-

Un carabinier négligea, en passant près de lui, de porter la main au casque.

— Pourquoi vous ne me saluez pas ? dit le *chargent* en allant droit à lui.

— Pardon, sergent, je n'avais pas aperçu vos galons.

— Voudriez-vous insinuer que vous êtes *myopre?*

— Non, mais...

— Il n'y a pas de mais. Je pourrais prendre votre numéro matricule et vous faire fourrer dedans, mais je ne suis pas susceptible de faire de la peine à quiconque ; seulement, écoutez que je vous dise : Vous appartenez au 1er carabiniers, qu'il est le plus beau régiment de France ; eh bien ! par votre insolente incongruité, vous en détruisez tout le prestige... voilà tout ce que je vous dis, moi.

Le carabinier fut *épaté,* il y avait de quoi.

Instruit dans les choses de la vie, il est abreuvé de questions !

— *Chargent*, qu'est-ce c'est que cette graisse qu'elle est dans des terrines jaunes chez le marchand de comestibles ?

— De la graisse, animal ? c'est du pâté de foie

gras, tout ce qu'il y a de plus délectable; ça coûte 27 francs la demi-livre, sans les truffes.

— Oh! oh! et avec les truffes?

— Au poids de l'or.

— Que vous en avez mangé, vous *chargent?*

— Approximativement.

— Je ne sais pas ce que ça veut dire.

— Ça veut dire que je n'en ai pas mangé personnellement moi-même, mais j'avais dans les temps un camarade de lit, qui avait un *pays* qui était brosseur d'un capitaine qui en mangeait très-souvent.

— *Chargent,* c'est vrai ce que dit comme ça le caporal Siphlet, que vous avez connu à Bordeaux une femme noire?

— Certainement, que c'est vrai.

— Une négresse?

— Pas précisément.

— Une mulâtresse?

— Pas précisément; c'était une de mes *payses* que son mari était charbonnier.

— *Chargent*, pourquoi donc que le commandant du 1er il a des lunettes vertes?

— Cruchon! c'est pour, lorsque sa femme lui

fait prendre de l'orgeat, se figurer qu'il boit de l'absinthe.

XVII

De mémoire de troupier, le 101e a toujours possédé dans ses rangs *un sergent qu'il a sauvé un général.*

A Fontenoy, le 101e, qui s'appelait alors *Loyal-Infanterie*, marchait aux Anglais avec le régiment des *Vaisseaux;* un sous-officier de *Loyal-Infanterie* sauva le maréchal de camp de Guerchy, qui avait été renversé de son cheval.

Devenu, pendant la République, une *demi-brigade*, Loyal-Infanterie vit un de ses caporaux enlever, à Valmy, sous la fusillade et la mitraille, son colonel blessé qui, sans lui, restait entre les mains de l'ennemi. Le lendemain le colonel était général, le caporal passait sous-officier. Le corps avait donc encore dans ses cadres *un sergent qu'il avait sauvé un général.*

ble; mais l'humanité satisfaite, la vanité redresse la tête, et l'on aura beau dire, il est plus flatteur d'avoir sauvé un général qu'un musicien, voire même un sapeur. — D'ailleurs, il le fallait pour l'honneur du corps, le colonel s'en était expliqué plusieurs fois avec amertume. — Mais je crois que l'application des sous-officiers du 101e à veiller sur leurs généraux écartait jusqu'à la probabilité de les voir jamais en danger.

Les sous-officiers du 101e en causaient beaucoup au camp, à la tranchée, à la corvée et même ailleurs, lorsque, dans la nuit du 15 février 1855, le sergent Blandureau, des voltigeurs du 2e, détaché aux *éclaireurs*, fut posté avec quatre volontaires dans une embuscade placée à quarante mètres des parallèles françaises, et à soixante-dix environ des batteries russes. Il faisait un temps de chien, un silence de mort et une nuit épaisse à ne pas distinguer un boulet de vingt-quatre d'un bonnet de police.

Le sergent Blandureau devait rester là quatorze heures, de quatre heures et demie du soir à sept heures et demie du matin, et, pour charmer ses

ennuis, il n'avait pas même la ressource de fumer : la lueur de sa pipe aurait dénoncé sa présence à l'ennemi, et il était là pour prévenir la garde de la tranchée en cas de sortie. L'œil au guet, le cou tendu, l'oreille attentive, le brave sous-officier songeait bien un peu qu'il devait faire meilleur là-bas au village, autour de la cheminée paternelle ; il allait suivre sa pensée qui revenait vers la patrie absente, lorsque le son du clairon vint le rappeler à la réalité.

— Sergent, dit tout bas un des volontaires, c'est le *garde à vous* sur la gauche, il paraît que ce ne sera pas pour nous, ce soir.

Au *garde à vous* succèdent bientôt l'*assemblée* qui indique que l'ennemi arrive sur les tranchées, puis le *rappel* qui réclame le secours des troupes de soutien.

— Ma foi, sergent, reprend le volontaire qui veille à côté de Blandureau, il m'est avis, puisque l'on va se flanquer là-bas une distribution de tabac dans le grand numéro, que ce n'est pas une pipe de plus ou de moins qui nuira à notre *sollitude*, et ma f...

Le pauvre diable n'a pas le temps d'en dire plus long, une baïonnette russe lui cloue la fin de la phrase dans la gorge. L'ennemi, mettant à profit l'obscurité de la diversion opérée sur la gauche, cherche à pénétrer dans la batterie française couverte par les embuscades. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les quatre compagnons du sergent sont tués à côté de lui : aussi heureux que d'Assas, il donne l'éveil à la garde de tranchée en déchargeant son fusil, et tombe lui-même assommé à coups de crosse.

Mais un sergent du 101e ne meurt pas comme ça, pour une vingtaine de horions, il a la vie plus dure, c'est tout au plus s'il est étourdi.

Les Russes ont été vigoureusement refoulés. Le calme a succédé à la canonnade ; le sergent Blandureau reprend ses sens, il cherche ses compagnons, les appelle... Morts ! tous morts ! seul il survit. Que faire ? Regagner la tranchée ; c'est à quoi il se décide. Encore abasourdi par les contusions qu'il a reçues, il a de la peine à s'orienter ; il hésite ; il voit du noir devant, derrière, à gauche et à droite, toujours du noir : son embuscade a été

bousculée par l'ennemi et ne peut lui servir de point de repère. Blandureau prend bien vite son parti, il recharge son fusil, adapte avec soin une capsule, et, la baïonnette croisée, il se met en marche, à la grâce de Dieu ! A chaque pas, un cadavre l'arrête et le fait trébucher. — Est-ce que le 101e ne reverrait plus son sergent ? Allons donc ! — Et il continue. Une fois encore il tombe sur un corps étendu à terre. C'est celui d'un Français vivant encore, car il a dit un N. D. D., tellement énergique, que les Russes dont on n'est qu'à vingt pas l'ont entendu.

Un coup de canon éclaire le tableau. Blandureau entend la mitraille labourer la terre, un biscaïen fracasse son fusil. — A quelque chose malheur est bon, la lumière lui a indiqué la route qu'il doit suivre : il charge résolûment sur ses épaules le camarade qui lui a valu ce salut amical des Russes et retourne en arrière.

— Sacrebleu ! pense-t-il tout en marchant, voilà un gaillard qui a un fameux caporal d'ordinaire, il doit crânement se nourrir.

Mais plus il approche du côté des tranchées, plus

les cadavres deviennent nombreux, et Blandureau, pour ne pas culbuter avec son fardeau, n'avance plus qu'avec lenteur et précaution.

— Nom de nom! dit-il tout à coup en entendant sonner trois heures à l'une des horloges de Sébastopol, voilà une heure que je me promène avec ce brigand-là sur le dos et je n'arrive pas. Ça n'est pas Dieu possible, il faut que le diable ait comblé nos tranchées!

Et il pose son blessé à terre pour respirer un instant. Une éclaircie dans le ciel laisse entrevoir la lune, et fait reconnaître sa nouvelle erreur à Blandureau; il a longé les tranchées françaises, il est presque arrivé à celles des Anglais. C'est égal, malgré la lune qui peut le trahir, il n'abandonnera pas son blessé, qu'il considère déjà comme un ami; il le ramène à sa tranchée à lui, et une demi-heure plus tard, après avoir risqué vingt fois d'être blessé, tué ou pris, il le dépose dans la batterie que garde son régiment et tombe évanoui.

Le lendemain, Blandureau se réveille aussi frais que s'il avait passé la nuit dans son lit.

— Mon blessé! s'écrie-t-il en se frottant les

yeux; que je le voie, cet agneau qui ne peut pas marcher parce qu'il a deux balles dans le ventre?

— Le voilà, lui dit-on en lui montrant un homme entouré de chirurgiens et auquel on prodigue les plus grands soins.

— Le général?

— Oui, mon brave... Viens, que je te serre dans mes bras.

— Le général! c'est le général! crie Blandureau ivre de joie, c'est le général!

— Eh oui! c'est moi... Viens, te dis-je.

— Oh! mon général...

— Tu es un brave; merci, je n'oublierai jamais que je te dois la vie.

— Pour ce qui est de ça, mon général, faut pas trop m'en savoir gré; je vous prenais pour un camarade, si tellement que je vous ai appelé agneau; mais puisque c'est vous, mon général, vous pouvez croire que... que... certainement que... je suis très-content, et que si je l'aurais su... naturellement... je vous aurais sauvé la même chose, quoi.

XVIII

Le caporal — ce commandant subalterne — est le trait d'union entre les soldats et les bas officiers, comme on disait autrefois. Chargé de conduire ses quatre hommes, vous savez avec quelle modestie il s'acquitte de cette importante mission. Forcé quelquefois de faire des rapports, il prodigue une orthographe fort abréviative qui a bien son mérite :

Le vin sé marsosoir nou zavons rancontré ea trome.

(Le vingt-sept mars au soir, nous avons rencontré quatre hommes.)

Très-souvent le caporal est Alsacien, dans ce cas il écrit : *gadrome.*

En 184..., M. de X..., préfet de ***, donnait sa démission pour se faire journaliste; il n'y a pas de sot métier. Monsieur son fils, âgé de vingt ans, ne lui donnait pas toutes sortes de satisfactions, aussi

résolut-il de le faire engager pour ne pas l'emmener à Páris. La capitale effrayait ce père prudent.

De X... fils arrive au 101e, bien convaincu qu'il allait éblouir tout le monde par son esprit et son argent.

Le premier jour de son arrivée, il entend un caporal l'appeler par son nom.

— Présent! s'écrie-t-il, qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a, *jéne* homme, qué vous êtes de corvée, qué faut balayer la cour.

— Bien. On y va.

Et voilà le jeune patricien se mettant bravement à la besogne. Après deux heures de travail, la cour était un peu plus sale qu'auparavant. Le caporal survient.

— Eh bien! eh bien! qué-ce qué vous avez fait là?

— Dame! j'ai fait ce que j'ai pu; mais je ne sais pas...

— Vous ne savez pas... et on dit qué vous êtes un jéne homme éduqué; ah çà! mais qué-ce qué vous faisiez donc dans votre famille, qu'on ne vous a pas appris à balayer?

— J'attendais d'avoir fini mon droit pour apprendre.

— Cette explication suffit; recommencez et tâchez de mieux faire; sans ça, je vous colle au clou pour vingt-quatre heures.

— Oh! caporal, vous êtes trop intègre...

— C'est bon, c'est bon, n'ajoutez pas l'insolence à l'insubordination.

XIX

LES SOLDATS

Dans un régiment, il y a autant de types que de soldats. Il faudrait des volumes pour les esquisser tous, en commençant par le *grenadier modèle* jusqu'au militaire qui sera fusillé; ce dernier est connu sous le nom de *pratique*. Cette dernière espèce tend à s'amoindrir depuis que, par une loi digne, le gouvernement a supprimé les remplacements.

L'ouvrier des villes, lorsqu'il est appelé par le sort, devient soldat avec insouciance, quelquefois avec bonheur, lorsque, comme il dit, les temps sont durs. Mais il n'en est pas de même des gens de la compagne.

Un jour, un paysan reçoit un *papier :* il est soldat, il faut partir. Il devait s'y attendre, il y a six mois, il a tiré au sort le n° 7. Il pleure; c'est une chose bien triste de quitter les siens pour si longtemps, et de ne pouvoir leur écrire parce qu'on ne sait pas. — Jamais je n'ai vu partir un conscrit sans m'apitoyer sur sa douleur.—Après le chagrin vient la rage, il se dit qu'il est paysan et qu'il ne veut pas être soldat. Il prend son fusil, son fléau ou sa faux, et devient, pendant trois minutes, une espèce d'ange de la révolte. Mais son père vient et lui dit : « C'est le devoir. » Sa mère fait semblant de ne plus pleurer; il part en chantant.

O respect humain, voilà de tes coups!

Arrivé au régiment, il ne pleure et ne chante plus.

L'ange de la révolte est devenu l'ange de la résignation; c'est toujours un ange, seulement il a une giberne.

Dans six mois, vous le verrez se promener avec fierté, aux Champs-Élysées, heureux et content.

Qu'est-ce qui a pu produire en lui un si grand changement? La civilisation? Non. La discipline? Non. Il est fier d'être Français; cette métamorphose est due au chauvinisme.

XX

Le chauvinisme a fait faire plus de grandes choses que l'amour de la patrie, dont il est la charge.

Cette sublime caricature est l'œuvre méprisée d'un nommé *Chauvin*, homme profond, qui savait que le vulgaire ne comprend pas les grands sentiments dans leur simplicité. Moi, qui ne suis pas profond, je sais qu'il est des gens qui non-seulement ne les comprennent pas, mais qui ne veulent pas y croire, — qu'ils achètent du Mobilier!...

Le chauvinisme est la répétition perpétuelle des

mots : « Patrie, gloire, France, honneur. » Je conviens qu'on les répète un peu souvent au régiment; mais il est tant d'endroits où on n'en parle jamais, que ce n'est qu'une compensation. Le *chauvinisme* s'est faufilé dans le monde et a tout envahi, ou plutôt je serais tenté de croire qu'il a eu des imitateurs qui sont loin de le valoir. Ainsi :

La candidature humanitaire, chauvinisme politique et social;

Les Fleurs de mai, chauvinisme littéraire,

Ce que disent les Fleurs, chauvinisme musical;

Où vont les Fleurs, chauvinisme poétique;

Les Fleurs du mal, chauvinisme excentrique;

Lorgner et suivre une femme qui va chez son amant, chauvinisme du faux col;

Prêter à 50 0/0 d'intérêt à un viveur insolvable, chauvinisme de l'usure;

Calomnier l'homme qui vous a donné du pain, chauvinisme de la diffamation, etc., etc., etc.

J'aime mieux celui du 101e.

XXI

Avez-vous remarqué un homme au nez rouge, au ruban comme son nez, boutonné jusqu'au cou, à la démarche raide, à l'œil vif, à la moustache en brosse; il suit le régiment. Nous l'avons retrouvé à la porte de la pension des officiers, nous l'avons vu dans la cour de la caserne, nous le retrouvons à la porte du quartier. Cet homme, c'est le dernier grognard.

Je vous ai dit que l'espèce se perdait; il ne faut pas la regretter. Voici l'unique échantillon de l'officier grognard et mal élevé. Retraité depuis trois ans, il ne peut se passer du régiment dont il ne fait plus partie; il est là à titre d'ornement. On le tolère, mais on ne l'aime pas, il ennuie; sa seule excuse est d'avoir été brave.

L'origine des grognards se perd dans la nuit des temps.

Vous souvient-il du colonel Jephté, obligé de tuer sa fille parce que, dans la joie de la victoire, il avait juré sur sa croix d'honneur de démolir la première personne qui se présenterait devant lui?

L'histoire romaine fourmille de grognards, l'histoire grecque en est pétrie.

L'histoire de France en a plus que sa part.

Le premier qu'on y rencontre est un *sargent* qui ne veut pas donner à Clovis le vase de Soissons, qu'il désire garder pour faire cuire des haricots.

On sait comment le monarque récompensa ce désintéressement.

Le dernier, c'est le capitaine Morel.

Lorsqu'il était au corps, les soldats disaient :

« Cet enragé de capitaine Morel, il n'est content que lorsqu'il est fâché. »

Pendant sa dernière année de service, le colonel, qui venait d'être nommé officier de la Légion d'honneur, donna un grand dîner auquel furent conviés les autorités de la ville et le corps des officiers. Comme il y avait des dames, il envoya chercher Morel.

— Capitaine, je donne à dîner lundi.

— Connu, colonel.

— Ayant pour vous une grande considération, je vous ai envoyé une lettre d'invitation.

— A moi comme aux autres, parbleu!

— Je vous ai, dis-je, envoyé une lettre d'invitation, mais je viens vous prier de ne pas venir.

— Ah! ah! Et pour quelle raison, colonel, sans indiscrétion, me faites-vous subir cet affront?

— Mon Dieu, capitaine, il n'y a point d'affront, puisque le refus viendra de vous; mais des considérations que vous comprenez....

— Je ne comprends que la mienne; enfin, faut voir.

— Sans doute. Eh bien, j'ai peur que votre manière de parler toute militaire n'effarouche ces dames.

— Mille tonnerres! que la carcasse du diable m'étrangle des deux côtés si je comprends!

— Vous nous diriez ces choses-là à table. Vous savez que les bourgeoises sont un peu...

— Bégueules, quoi!

— Justement.

— Eh bien! colonel, c'est dit, je ne viendrai pas:

je suis un teigneux, un galeux, un pestiféré! c'est bon.

— Mais, capitaine...

— C'est bon, après trente ans de service, onze campagnes, sept blessures, on me traite comme l'as de pique!

— Si vous vouliez me promettre de ne pas parler?

— Pour ça, colonel, je vous le promets; quand bien même vous le permettriez, je n'ouvrirais pas la bouche devant ces museaux-là.

— Me jurez-vous...?

— Si je dis un mot, je veux bien cracher ma langue à vingt-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer.

— J'aime mieux votre parole d'honneur.

— Vous l'avez, colonel, vous l'avez.

Le jour du dîner venu, le capitaine en grande tenue se rend chez le colonel et salue tout le monde sans proférer une parole.

On s'habitue à tout. Bientôt personne ne fit plus attention au mutisme du capitaine, qui, du reste, mangeait comme un ogre pour rendre son silence plus facile.

On était à table depuis trois heures. Le dessert allait succéder au troisième service. Le capitaine mangeait une bécasse rôtie. Le colonel s'applaudissait de n'avoir pas humilié son vieux frère d'armes.

Tout à coup un effroyable cri sortit du sein du capitaine.

Un plomb de chasse enfoui dans la chair de l'oiseau lui a brisé une molaire.

— S... n... de millions de diables! s'écrie le grognard en montrant d'une main le plomb meurtrier, de l'autre la tête de la bécasse, voilà une sacrée drôlesse qui n'est pas morte de la rougeole!

ÉPILOGUE

Par une chance heureuse et dont il est bien fier, le 101e, depuis la bataille d'Eylau, a décidé la victoire « en plus de vingt combats. » Pauvre brave régiment, il n'a qu'un seul regret, c'est de ne pas avoir été à Waterloo !

DU PRÉJUGÉ

Les préjugés sont aussi nombreux que les étoiles du ciel, que les flots de la mer, que les amis d'un millionnaire. Vouloir percer l'isthme de Suez avec une lime à ongles serait une entreprise moins folle que de vouloir les compter et parler de tous. Aussi

ne parlerons-nous que de ceux que l'on coudoie partout, en commençant par

LE PRÉJUGÉ HISTORIQUE

Le préjugé historique eut pour mère la mauvaise foi, et l'ignorance pour nourrice. Les partis politiques, ne lui voyant point de père, s'empressèrent de l'adopter.

Les romanciers et les fournisseurs de théâtres élèvent des petits préjugés historiques qu'ils servent de temps en temps à un bon public qui les dévore avec une avidité inconcevable.

Le plus beau modèle du genre est l'histoire du roi Charles IX tirant sur les huguenots fuyant dans la Seine et tuant par ricochet le sculpteur Jean Goujon, qui profite de la Saint-Barthélemy pour sculpter une corniche. Le fait a été reconnu apocryphe; mais c'est égal, vous trouverez force gens qui vous diront : « La preuve que c'est vrai, c'est

qu'on voit encore le balcon ! » Que répondre à cela ? rien; c'est la faute à Voltaire.

Un de mes amis, qui s'occupe de statistique, — l'infortuné ! — a trouvé, après un travail inouï, que, depuis Restif de la Bretonne jusqu'à et y compris le vicomte du Terrail, les romanciers ont fait enlever par Lebel, valet de chambre de Louis XV, pour les plaisirs de ce monarque, *quatre-vingt-treize mille six cents* jeunes filles ; quatorze par jour pendant vingt ans. Pauvre roi ! Si cela est, la postérité a bien tort de lui reprocher son titre de *Bien-Aimé*. Louis XV n'était pas bien certainement aussi chaste que Newton, mais quatre-vingt-treize mille six cents, c'est un peu beaucoup, et il nous semble qu'on en pourrait rabattre quelque chose.

M. Georges Duval, un écrivain sérieux et un honnête homme, affirme, dans un ouvrage intitulé . *Souvenirs de la Terreur,* qu'en 93, il existait à Meudon une tannerie de chair humaine. Nodier, qui avait fait une préface au livre de Duval, dont il était l'ami, lui disait souvent : « Voyons, Duval,

avouez que la tannerie n'est qu'un souvenir de votre terreur. »

Le directeur de l'Ambigu et tous les intimes d'Alexandre Dumas furent à ses genoux pendant plus de huit jours, le suppliant d'empêcher ses mousquetaires de sauver tout à fait le roi Charles Ier d'Angleterre. En vain lui représentaient-ils que cette mort était trop connue pour qu'on pût se permettre de la changer, que cela ferait mauvais effet, le charmant conteur ne se décida qu'après avoir réfléchi que si le roi n'était pas décapité, ça abîmerait complétement M. Cromwell, dont il désirait se servir. Sans cette réflexion pleine de sagesse, Charles Ier vivrait peut-être encore.

Walter Scott, en revanche, a tué avec préméditation le Sanglier des Ardennes, — Guillaume de la Marck, — six ans après sa mort.

M. Scribe... Mais on n'en finirait pas en vingt

ans, avec le préjugé historique; quittons-le pour

LE PRÉJUGÉ SOCIAL

Le préjugé social frappe tout le monde : le ministre en souffre, le forçat libéré en pâtit. Voyez, on croit généralement :

Que les ministres s'enrichissent aux affaires;

Que... ;

Que les avocats sont bavards;

Que les médecins n'aiment pas se déranger;

Que les militaires sont grossiers;

Que les gens du monde sont polis;

Que les gens de lettres sont envieux;

Que les banquiers sont tous juifs;

Que les comédiens ont de l'amour-propre;

Que tous les maris sont marris;

Que les marchands sont voleurs;

Que tous les boursiers gagnent cent mille francs par an;

Que les inventeurs ont du génie;

Que les poëtes n'en ont pas;

Que les tailleurs font crédit indéfiniment;

Que tous les Savoyards sont commissionnaires;

Que les chiffonniers trouvent des couverts d'argent dans les tas d'ordures.

Préjugés! préjugés!! préjugés!!!

Il est d'anciens ministres pauvres, et c'est un mal.

Dix mille avocats en France n'ont jamais pu mettre la langue sur une cause.

Certains docteurs se dérangent si facilement, qu'ils viennent lorsqu'on ne les demande pas.

Quoi de plus poli que ce sergent qui disait à son supérieur :

« — Lieutenant, ce que vous dites là est impossible, cependant vous le dites, je le crois; mais je le verrais de mes propres yeux que je ne le croirais pas. »

Le duc de X... bat sa femme, ce qui est d'une politesse douteuse.

L'envie ne fait pas partie de la Société des gens de lettres; la vanité s'est formellement opposée à son admission.

La banque est de toutes les religions ; si tous les banquiers ne sont pas catholiques, ils ne sont juifs qu'à leurs heures, et protestants que lorsqu'on ne paye pas.

Les comédiens sont loin d'avoir tout l'amour-propre qu'on leur suppose. M[lle] X... aime, et G... boit avec tout le monde.

Si tous les boursiers gagnaient cent mille francs par an, on ne les ferait pas circuler aussi irrévérencieusement, parce que, voyez-vous, un homme qui gagne cent mille francs, on respecte son panama.

J'allais parler des tailleurs, ma frayeur s'y oppose, et je lui en sais gré.

Est-ce l'inventeur des jupons d'acier qui a du génie?

Est-ce M. Baudelaire qui n'en a pas?

Si tous les Savoisiens sont commissionnaires, qui donc fait les biscuits de Savoie?

Quels couverts d'argent peuvent trouver les chiffonniers dans un siècle ruolzé comme le nôtre par tant de procédés?

J'en pssse et des meilleurs et des pires aussi, pour arriver au...

PRÉJUGÉ MORAL

Le préjugé moral n'a aucune raison d'être, aussi est-il le plus dangereux; c'est le préjugé revolver, il fait beaucoup de bruit sans donner ses raisons.

Placer son honneur dans la fidélité de sa femme, — préjugé.

Lorsqu'on est honnête, s'offenser qu'un fripon attaque votre probité, — préjugé.

Croire que nos amis nous dénigrent toujours, — préjugé. — Ceci veut une explication. — Nos amis ne disent du mal de nous qu'à ceux qui nous connaissent. Avec les étrangers c'est différent; ils nous placent sur un piédestal digne des plus grandes célébrités.

L'amitié d'un grand homme n'est un bienfait des

dieux que parce qu'elle grandit un peu l'ami du grand homme.

Je me promenais hier soir avec D..., qui connaît tout Paris. Un monsieur nous salue.

— C'est ***, me dit D..., un des écrivains qui font fureur.

Autre monsieur, autre salut.

— Un ami, un vieux camarade, continue D..., un gaillard qui marche au million, mais très-bon garçon.

Troisième monsieur, troisième salut.

— Pour celui-là, s'écrie D..., tu le connais?

— Pas le moins du monde.

— Mais c'est ***, le célèbre chanteur?

Je ne mettrais pas les initiales des trois passants, même pour les perles d'Ormus, je ne voudrais pas me faire d'ennemis. Mais vous êtes parfaitement libre de supposer que le grand écrivain était le vicomte en question; le millionnaire, le bon Privat, — je n'ajoute pas d'Anglemont, pour ne pas avoir l'air de tirer à la ligne. — Enfin, le grand chanteur, M. Barbot, ou tout autre, je n'y tiens pas.

Cette manie d'ériger ses amis en grands hommes devrait s'appeler la *colonne de l'amitié.*

Certains amis savent allier la louange à la vérité. L'un d'eux me disait un jour en montrant Cochinat :

— Voilà le seul rédacteur du *Mousquetaire* qui possède une couleur à lui.

Les femmes du monde prétendent que les créatures — c'est leur mot — qui ruinent leurs maris et leurs amants sont pétries de rouerie, d'astuce et de finesse. Jugez-en.

Mlle Hélène est bien la plus charmante blonde qui, de mémoire d'*asphaltais,* promène en victoria sa roqueplanesque chevelure et l'oubli des gens qu'elle a ruinés.

Mlle Hélène fait le bonheur d'un boursier sérieux qui vient de lui offrir une villa de trente mille écus, simplement. Cette villa, le croiriez-vous? a été presque cause d'une rupture. On n'est jamais content en ce demi-monde. Mlle Hélène est furieuse,

elle fait des scènes, et tout cela, parce qu'un terrain vague, qui appartient à la commune de C..., sépare son parc de la rivière. Elle veut plaider.

— Oui, s'écrie-t-elle avec véhémence, je plaiderai, je prendrai un bon avocat, j'y mettrai ce qu'il faudra, je plaiderai dix ans, vingt ans, je plaiderai jusqu'à ce que j'aie gagné.

— Ma chère, lui dit l'autre jour le financier impatienté, vous n'êtes pas raisonnable, la loi vous donne tort, tenez-vous-le pour dit; vous êtes charmante de croire qu'on la changera pour vos jolis yeux. Voici le Code, je vais vous lire l'article qui vous condamne, tenez : *Titre de la propriété,* articles 712, 713, 714, nous y voilà. « *Il est des choses qui n'appartiennent à personne et dont l'usage est commun à tous.*

« *Des règlements de police indiquent la manière d'en* user. »

— Eh bien! êtes-vous convaincue?

— Qu'est-ce que cela prouve? dit la blonde fille avec tristesse, les malheureuses sont plus à plaindre qu'à blâmer.

Nous tirons le rideau pour parler un peu des...

PRÉJUGÉS EN LITTÉRATURE

Les préjugés en littérature ne sont pas dangereux, mais ils sont blâmables. Les gens appelés intelligents ne devraient pas donner dans ces choses-là, il est bien entendu que nous parlons aux très-jeunes.

Les esprits incomplets qui n'arrivent pas prétendent que c'est parce qu'ils n'appartiennent à aucune coterie. L'avis suivant leur sera utile; nous croyons leur être agréable en le publiant :

AVIS.

Les jeunes hommes qui désirent se faire une position dans le monde littéraire, sans l'aide des coteries, peuvent s'adresser en toute confiance, pour les

renseignements, à Mlle Tolla et à Mme Bovary, dans toutes les bibliothèques ou cabinets de lecture.

Depuis bien des siècles, on répète, non sans raison, qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil; cependant, tout le monde crie au plagiat.

— On m'a pris mon action.

— On m'a pris mes situations.

— On m'a pris mes personnages.

— On m'a pris mon sujet.

— On m'a pris un mot il y a trois semaines.

Que peut-on faire de tout ce qu'on prend?

Vous vous souvenez sans doute d'un charmant vaudeville, *Un Monsieur et une Dame*, de MM. Duvert et Lauzanne, je crois. Ce fut un grand et légitime succès, auquel Sterne ne fut pas étranger. Sterne était mort, on ne cria pas au plagiat. Je suis sûr qu'eût-il vécu, il eût trouvé la chose naturelle. L'épisode pris par MM. Duvert et Lauzanne au *Voyage sentimental* avait été pris par l'auteur anglais dans les *Contes d'Eutrapel, chapitre de ceux qui prennent en refusant*, lequel chapitre est tiré

des *Sermones convivales*, de Gassius, et Gassius, ne vous en déplaise, l'avait lui-même pillé dans les *Facéties* de Babelius, qui avait dû le puiser quelque part. Si vous ne voulez point croire, demandez à M. Mérimée.

On suppose volontiers que les ouvrages les plus lus sont ceux qui conduisent le plus sûrement à la réputation. Quel préjugé! X. et Z. sont arrivés à la gloire, l'un pour avoir écrit :

DE LA MANUTENTION CHEZ LES ASSYRIENS.—*Paris,* 1840.

l'autre :

CABASSOL, SA VIE, SON TEMPS, SA PHILOSOPHIE, SON INFLUENCE JUSQU'A NOS JOURS. — *Paris,* 1855.

Personne ne vous lit, mais vous passez pour un esprit très-fort et extrêmement sérieux.

. . . .

(Ici, existe une lacune. Au moment d'écrire en gros caractères : PRÉJUGÉS SUR LES PERSONNES, *il nous*

est venu des scrupules; nous les avons soumis à des casuistes et nous attendons leur décision. — Espérons qu'elle ne se fera pas trop attendre.)

PRÉJUGÉS SUR LES CHOSES

De tout temps la roulette a été accusée de ruiner les gens. M. Blanc le châtelain prétend que, sur cent joueurs, quatre-vingt-quinze ne jouent que parce qu'ils sont ruinés.

Comparer la Bourse à la forêt de Bondy est un préjugé absurde, puisqu'il y a des gendarmes dans la forêt.

UN PRÉJUGÉ FANTAISISTE

Du temps où Balzac écrivait, on ne doutait pas que les gens de lettres ne mangeassent, à chaque repas, le diamant brochette au coulis de perles.

Canalis n'avait pas parlé de vendre ses chenets; Lousteau, cet affreux Lousteau, trouvait moyen, malgré sa misère, de manger vingt mille francs bon an mal an. Pour Nathan et consorts, la vie n'était qu'un long souper chez Florine, Tullia, Coralie, ou Schontz, ces lorettes de la veille. Ces doux préjugés, avalés par la jeunesse du temps, eurent des conséquences déplorables; les lettres accaparèrent une multitude de jeunes gens qui, sur le seuil des boutiques de la rue du Sentier, eussent fait le plus bel ornement de la société.

UN PRÉJUGÉ RÉALISTE

Après les grands rois, les petits monarques; après Balzac, Mürger; Balzac invente les bohêmes, Mürger les appauvrit pour les perfectionner. Ce sont toujours les mêmes personnages, mais que les décors sont changés! Adieu les festins, adieu le luxe qui passe. Le fromage de Brie a remplacé le perdreau traditionnel. Le café ignore le sucre, on cou-

che dans une lanterne. Les figures sont maigres, les chapeaux sont gras. Les voilà quatre célébrités en herbe, parcourant la ville pour trouver quarante sous : les sous ont remplacé les louis. Le grand philosophe de tant de style dirait : « Où est leur honnêteté, à ces hommes qui n'ont pas de manteaux, qui n'ont pas de souliers ? Il n'est pas d'honnêteté sans manteaux, il n'est pas d'honnêteté sans souliers. » O philosophe ! vous auriez tort, car Marcel pourrait avoir un manteau et des souliers, avoir même des bottes, plus le souper de Musette enrichie, comme Lousteau a les rentes de Mme de la Baudraye. — Mais personne ne tient compte de l'honnêteté, pas même les philosophes engraissés. *L'exagération de la réalité* a, en sens contraire, des conséquences aussi désastreuses que la *fantaisie impossible*. La génération actuelle, qui n'a qu'une passion modérée pour le fromage de Brie, ne prend sa plume qu'après l'heure de la Bourse.

Voici, sans commentaires, quelques échantillons du préjugé le plus commun à Paris :

LE PRÉJUGÉ EXORBITANT

Préférer aux régalias, londres, trabucos, veguéros, élégantes, le petit bordeaux d'un sou.

Se figurer qu'il faut avoir du génie et du talent comme Alexandre Dumas ou Théophile Gautier pour être de l'Académie française.

Supposer qu'on vient de dîner parce qu'on sort d'un restaurant à deux francs.

Penser qu'une maîtresse ne peut vous quitter et qu'on s'en débarrasse quand on veut.

Avoir la prétention de doter tous les ans son pays de quatre littérateurs bien conditionnés pour la bagatelle de dix mille francs.

Se persuader qu'après avoir dit du mal de tout, ce que l'on a fait est bien.

DU RIDICULE

I

Le *ridicule* est l'originalité des sots.

Les gens d'esprit sont quelquefois maniaques, excentriques, naïfs, simples ou bizarres, ridicules jamais.

Le *ridicule* commence aux sourires et finit aux huées.

Son origine ne se perd pas dans la nuit des temps, elle s'y prélasse.

Adam a été le premier homme ridicule, parce qu'il a été le premier marié. Il est vrai qu'il eût été plus ridicule en restant garçon. — C'était bien embarrassant...

II

On naît riche ou pauvre, boiteux ou bossu, bègue ou borgne, spirituel ou idiot; on devient ridicule.

Les pauvres et les infirmes ne sont point ridicules; lorsqu'ils le deviennent, il ne faut point leur pardonner, il y a préméditation.

Un boiteux qui danse les lanciers,

Un borgne qui adapte un monocle à son mauvais œil.

Un bègue qui chante le *di tanti palpiti*, parce qu'il suppose que ceux qui n'entendent pas l'italien ne s'apercevront pas de son défaut de prononciation.

Un riche qui donne aux délégués du bureau de bienfaisance... des appréciations probatives sur les résultats de la crise.

Un bohême qui parle de ses terres.

Un homme d'esprit qui fait des calembours devant des idiots.

Un idiot qui en fait avec des gens d'esprit.

Tous ces gens-là sont ridicules, souverainement ridicules.

Souverainement ridicule! Quel joli mot! Il fut inventé sous le roi Soleil et mis en circulation par madame Scarron.

O fatalités de l'histoire!

III

Tel l'illustre Louis Véron est à la fois docteur, bourgeois et écrivain, tel le mot ridicule est, suivant les nécessités du moment, adjectif et substantif.

IV

Le *ridicule* est comme un créancier, on le rencontre partout. Lorsqu'on ne sort pas de chez soi pour l'éviter, nos amis lui donnent notre adresse.

Les gens sages et prudents savent éviter bien des malheurs.

Dans la rue, vous les voyez passer la canne baissée afin de ne pas casser les vitres. Jamais vous ne les prendrez à jouer avec un grec ou un revolver, — un accident est si vite arrivé. Ils savent capter l'amitié de Gardey de Clarac, ou de tout autre journaliste influent. Ils ne passent plus rue de Lacépède depuis l'histoire du serpent. Les bains de rivière leur sont inconnus; ils prétendent que « tous les jours on voit du monde qui s'y noie. » Ils ne se font pas saigner de peur de perdre la vue: que sais-je encore ?

Eh bien! toute la prudence de ces gens sages

ne saurait les garantir du ridicule, parce que :

L'homme le plus ridicule du monde est celui qui a peur de l'être.

Voici comment J. P. Richanel, un garçon très-bien, l'ancien associé de Boulingrin, l'ancien agent de change, fut trouvé fort ridicule en deux circonstances pour avoir été prudent.

Richanel invitait à souper tous les soirs Mlle Zizi, de l'Opéra.

Tous les soirs, Mlle Zizi refusait. Pourtant elle finit par accepter, afin, — ainsi qu'elle l'a dit plus tard, — de se débarrasser de Richanel. Le moyen était assez ridicule.

Le premier soin de Richanel, en entrant dans le cabinet nº 3 du café Anglais, fut de suspendre sa montre à un clou. C'était une précaution.

Mlle Zizi renoua dignement les brides de son bibi, se drapa noblement dans son burnous en disant :

— Mon cher, vous me permettrez de vous dire que vous êtes d'un ridicule qui n'a pas de nom. Et elle prit la porte.

— Mais, chère belle, s'écria Richanel en la pour-

suivant, vous vous trompez... certainement... croyez bien... Je suis incapable... Vous ne me connaissez pas... Moi, vous offenser!... J'avais peur de la casser...

— Eh bien ! après?

— C'est vrai, vous avez raison, murmura piteusement l'ancien associé de Boulingrin, qui, depuis ce temps, n'a jamais osé regarder en face Mlle Zizi.

A quelques temps de là, la fringale le prit. Il pria Mlle Ninette, — toujours de l'Opéra, — de vouloir bien lui faire compagnie. Mlle Ninette accepta, parce que, — prétend-elle, — une femme se compromet moins en acceptant à souper qu'en refusant, du moins elle n'a pas l'air de cacher ce qu'elle fait de ses nuits. Ce prétexte est aussi ridicule que celui de Mlle Zizi, mais c'est un autre genre.

Quoi qu'il en soit, ce soir-là tout allait pour le mieux dans le meilleur des restaurants. Le perdreau de rigueur était rôti congrûment, la sauce bordelaise des écrevisses était relevée, mais très-relevée : le *rocher parfait* méritait sa qualification;

Enfin l'âme du vin chantait dans les bouteilles.

(J'affirme sur l'honneur que ce vers est de M. Charles Baudelaire.)

Bien que depuis vingt ans Richanel soupe deux fois par mois avec un perdreau, un rocher, des écrevisses et une danseuse, Richanel était au comble du bonheur; il allait peut-être proclamer sa félicité, lorsqu'un petit craquement fit changer le cours de ses pensées.

— Sapristi ! s'écria-il, voilà que j'ai cassé le verre de ma montre.

— Monsieur, lui disait un instant après Mlle Ninette, je vous prie de me laisser tranquille, vous êtes du dernier ridicule.

— Mais permettez, c'est un chronomètre de Leroy.

— Eh bien ! ensuite ?

— C'est vrai, balbutia timidement Richanel, et comme le garçon entrait, il lui dit : Emportez les écrevisses.

compté qu'il ne faudrait pas plus de onze ans pour faire faire ce travail par trois bénédictins, ou, à défaut de bénédictins, par six mille élèves de l'Ecole des chartes.

Les ridicules personnels frappent la caste barbouilleuse comme les autres, ni plus ni moins; pourtant je signale un ridicule qui me paraît prendre des proportions déplorables, puisqu'il monte jusqu'aux écrivains financiers. Ce ridicule est facile à obtenir, la recette est d'une simplicité extrême : vous prenez une plume, vous la trempez dans la boue et vous la secouez sur la tête de vos confrères. Entre nous, cela n'est pas poli. Si l'on n'y prend garde, on ira loin sur cette route-là. On a dit souvent : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas; » quelle sera la distance du ridicule à l'odieux? Hélas! ce n'est pas difficile à trouver, même en réfléchissant.

Le ridicule n'atteint jamais une mère, même le jour où elle se prend à pleurer à chaudes larmes, parce que monsieur son fils a embrassé sa femme de chambre dans un corridor noir. Elle pleure, elle a raison ; c'est un terrible acte d'émancipation, que celui qui se signe sur les lèvres d'une femme. Pauvre mère! elle n'a plus d'enfant; il ne lui reste qu'un fils, ce qui n'est pas la même chose, quoi qu'en dise M. Lafaye, l'auteur du plus gros dictionnaire des synonymes français.

VII

Le professeur de cinquième est fatalement voué au ridicule. Il est rare, lorsqu'on est en sixième, qu'on ait l'audace de juger l'homme qui vous instruit; un prestige, qui disparaît l'année suivante, le protége.

En quatrième, on est blasé sur tous les ridicules possibles, et on n'y fait plus attention.

de tisane, et qu'elle avait ouvert son robinet de coco sur le front du jeune patricien.

Ah ! ridicule, voilà de tes coups !

CONCLUSIONS

Nous trouvons nos amis ridicules, nos confrères ridicules, nos professeurs ridicules, notre maîtresse ridicule lorsqu'elle nous aime ou lorsqu'elle ne nous aime pas ; la pauvreté est ridiculisée, la richesse aussi. Les gents intelligents sont ridiculisés par les sots et *vice versa*. Les choses les plus sacrées ont été tournées en ridicule ; le nez de M. Hippolyte Lucas, lui-même ! n'a pas échappé à la contagion. Si bien qu'on peut conclure qu'en France, où on trouve tout ridicule, le ridicule n'existe pas.

XI

Un ridicule bien porté devient une excentricité.

XII

Le chapeau de X... flotte entre l'énigme et la merveille ; sa nuance est indicible, sa forme indéfinissable. Il prend parfois des airs de chapeau Gibus les plus réjouissants, ou il affecte la désinvolture d'un accordéon déployé ; tombant tristement les jours de pluie, il se racornit fièrement au soleil. Les gens qui connaissent X... saluent ce chapeau avec toute la considération due à un ridicule honorable.

XIII

Au dernier handicap de la Marche, un jeune sportman, emporté par son cheval, fit une chute horrible. Mme de G..., une femme du meilleur monde, oubliant toute considération, bravant tous les préjugés, y compris le marquis son époux, ordonna à son cocher de joindre l'infortuné jeune homme. Arrivée sur le lieux du sinistre, la pauvre marquise pleurait et se tordait les bras de désespoir; il y avait bien de quoi. Son amant était là évanoui, sa tête sanglante reposait sur les genoux d'une vieille femme du peuple. Mme de G... s'agenouilla devant l'infortuné et partit d'un immense éclat de rire. — Elle est folle! se dirent les spectateurs de cette scène étrange. — En France, on se croit toujours à la comédie. — Mme de G... n'était pas folle, elle venait seulement de remarquer que la vieille femme qui tenait son amant était une marchande

MANUEL DU COURRIÉRISTE

PRÉFACE

En ce temps-là, on vit s'abattre sur Paris une nuée de courriéristes. C'étaient des hommes à peu près comme les autres, seulement ils possédaient une manie qui les rendait insipides. Ils prétendaient posséder la charmante amabilité du vicomte de Launay (Mme de Girardin première), l'ancienne verve de Pierre Durand, le charmant esprit de Jules Lecomte.

En somme, ils ne possédaient rien de tout cela, et comme ils persévéraient dans le crime, ils jugè-

extrêmement enchanté d'apprendre qu'il a plu toute la semaine, ou que la chaleur était étouffante.

EXEMPLES :

(Au mois de mars.) — « Aimable surprise ! le printemps s'est décidé à prendre la place de l'hiver. Déjà même le soleil tient de grands levers pour ses adorateurs, et il a des couchers splendides, etc., etc. »

(Au mois de janvier.) — « Depuis trois jours, Paris est sous la neige. Moskow, la ville sainte, serait jalouse si, du haut de son Kremlin, elle pouvait contempler le dôme des Invalides, où les vieux débris de nos gloires se réchauffent au souvenir de leurs combats, etc., etc. »

(Au mois de novembre.) — « Nous ne savons si ces lignes paraîtront. A l'heure où nous écrivons, la capitale du monde civilisée est menacée d'un déluge nouveau. Depuis trois jours, la pluie tombe comme

une reprise des Français ; l'eau est partout, dans les caves, dans le vin, etc., etc. »

(Au mois de juillet.) — « Paris est désert ! tout ce qui n'est pas attaché au sol par l'ambition ou la nécessité, la soif de l'or ou le manque de monnaie, est à Baden ou à Trouville. Ce qui reste de Paris, etc., etc. »

CHAPITRE III

Dans un courrier de Paris, il faut parler de tout; cependant, on ne peut aller du coq à l'âne sans un motif grave. Donc, il faut trouver une *transition.*

La transition a été longtemps une difficulté qui faisait suer bien des gens. Aujourd'hui, elle est remplacée par la *formule.*

La formule est d'un emploi facile, en ce qu'elle ne saurait varier. Ainsi, lorsqu'on a dit que le prin-

temps vient remplacer l'hiver — grande vérité ! — on ajoute simplement : « Pour fêter le retour des beaux jours, *Paris danse.* »

L'hiver on dit:

«Pour se réchauffer, *Paris danse.* »

S'il pleut à torrents, on se sert d'une figure comme celle-ci :

« En attendant l'arc-en-ciel, *Paris danse.* »

Enfin, « pour oublier les fugitifs, *Paris danse.* »

Il est facile d'entrevoir le profit qu'on peut tirer de ce « *Paris danse.* » D'abord, comme Paris danse, le lecteur n'est pas surpris de vous voir aller au bal, et cela lui prouve que vous êtes en bonne posture dans le monde. Puis vous avez l'avantage de faire inaugurer ou clôturer la saison par Mme de R... Vous pouvez la nommer la *perle,* la reine de la saison. Ça fait des lignes et cela ne blesse personne. Beaucoup de gens, au contraire, sont ravis d'apprendre que cette charmante Mme de R... avait une toilette ravissante.

Le sujet qui veut *courriériser* doit bien se pénétrer qu'une fois entré dans les salons de Mme de R..., ce n'est point pour y danser le quadrille des *Pom-*

piers, mais bien pour chercher et trouver une anecdote.

CHAPITRE IV

DE L'ANECDOTE

L'anecdote est une nécessité. Lorsqu'on n'en sait pas, il faut en faire ou en emprunter ; ce dernier mode est le plus usité. Ne vaut-il pas mieux emprunter que voler ?

Le salon de Mme de R... doit être la terre classique de l'anecdote ; la première personne qui entre doit vous en fournir une ou deux.

EXEMPLE :

« La stupéfaction a été grande en entendant annoncer M. le comte K. de Z... Tout le monde sait que ce millionnaire de nouvelle couche n'est ni comte, ni de Z... Au milieu de l'étonnement géné-

ral, le dialogue suivant s'établissait entre deux hommes de lettres entachés de Bourse.

» — Pourquoi ce diable de K... s'est-il fait comte de Z... ?

» — Si cela l'amuse, je n'y vois pas grand mal.

» — Très-bien, mais lorsqu'il faudra faire ses preuves ?

» — Puh !... il assemblera ses actionnaires. »

« Ce comte ou ce prétendu comte de Z... vient de gagner un million bien singulièrement. Directeur d'une grande entreprise industrielle, et craignant d'être forcé, comme M. Mirès, de délivrer plus d'actions qu'il ne le désirait, il a annoncé que chaque souscripteur de cinq actions recevrait *franco* le volume des poésies de M. Baudelaire.

» Trois jours après, les actions de cinq cents francs valaient trente-deux sous.

» Inutile de dire qu'achetées en sous-main les actions ont repris leur valeur réelle.

» M. K. de Z..., aussi généreux qu'intelligent, vient d'envoyer cent mille francs à M. Baudelaire. »

CHAPITRE V

DES PERSONNAGES CÉLÈBRES

Un *courriériste* qui se respecte doit toujours rencontrer dans le monde un homme célèbre, et en parler comme il convient.

EXEMPLE :

« Le grand événement de la soirée a été la présence de l'illustre chevalier de Crevessol, le voyageur philanthrope. On nous saura gré de donner ici une courte analyse de ses dernières pérégrinations. L'infatigable voyageur, ayant appris que les Français ne pouvaient s'établir dans la *Nouvelle-Calédonie*, sans risquer d'être mangés par les naturels, et qu'au con-

traire les Anglais y étaient fort respectés, conçut et réalisa le dessein de visiter ces terres lointaines.

» Là, il ne tarda pas à savoir qu'en 1837, les Kanaliens, ayant dévoré l'équipage d'un brick anglais, furent si gravement indisposés, qu'ils n'osèrent plus, depuis, goûter les nobles fils d'Albion. Dès lors, les Français devinrent et restèrent un mets fort recherché. Quelque flatteuse que fût cette préférence en faveur de la France, M. de Crevessol résolut de l'en affranchir. Ce qu'il fit d'efforts pendant sept ans pour découvrir pourquoi l'Anglais ne réussissait pas aux sauvages, est inimaginable. Enfin, souffrant et ruiné, il se décida à revenir en France, et s'embarqua à bord d'un navire anglais.

» Pendant la traversée, notre héros remarqua que, depuis le mousse jusqu'au capitaine, les Anglais mangeaient avec une satisfaction marquée une espèce de pâtisserie que lui trouvait détestable.

» — Capitaine, demanda-t-il avant de débarquer, qu'est-ce que cela, je vous prie?

» — *Hao*, répondit le capitaine, *vo ne conn'sé pas cette chose? Ce était des tartes à la rhubarbe.*

» — O ma noble patrie! s'écria M. de Crevessol,

je tiens donc enfin l'explication de ce sauvage rébus.

» Et, sans embrasser ses amis, sans les rassurer même, l'intrépide voyageur repart avec une cargaison de rhubarbe pour la Nouvelle-Calédonie, où les déceptions l'attendent encore.

» En effet, le petit nombre des Français résidants déclare qu'il préfère subir son triste sort que de se soumettre à ce régime dissolvant. Ni prières ni menaces ne peuvent vaincre cette répugnance.

» Alors, une idée sublime traverse le cerveau du philanthrope. Il jette sa rhubarbe à la mer et établit à Kanala un magasin où il vend lui-même des favoris roux postiches, en poil de veau. Les Français se munissent chez lui du nouveau talisman, et, grâce à cette ruse qui trompe les insulaires, on n'a plus de pertes à déplorer. Ces favoris sauveurs, qui font ressembler, à s'y méprendre, les Français à des Anglais, se vendent, savoir :

	fr. c.
» Roux ordinaire.	1 00
» Idem foncé.	1 50
» Extra-roux (pour les poltrons).	26 00

» Le chevalier a rétabli sa fortune. »

CHAPITRE VI

DE L'ANECDOTE RISQUÉE

L'anecdote risquée est un mal nécessaire. Lorsqu'on n'en sert pas au public, il en fait lui-même, et Dieu sait !... Elle n'est tolérable qu'en temps de disette.

« Le célèbre docteur H..., surnommé le médecin des poëtes, — parce qu'il a guéri beaucoup de jeunes gens de la manie de faire des vers — recevait l'autre jour la visite de la baronne X...

» — Monsieur, dit cette mère affligée, je n'ai plus d'espoir qu'en vous; j'ai un fils qui a dix-huit ans; depuis six mois il ne fait plus que des vers.

» — Remettez-vous, madame. Comment a commencé l'indisposition?

» — Mon Dieu, monsieur, aux vacances dernières il en fit quelques-uns à sa cousine.

» — Je sais, dit le docteur :

Bel ange, si sur moi tes yeux daignaient tomber.

Après?

» — Après, docteur, sa cousine, n'ayant pas jugé à propos de laisser tomber ses yeux...

» — Tant pis; ensuite?

» — Il est devenu triste et en a fait encore plus qu'autrefois. Je vais vous en citer.

» — Inutile, madame, je les connais :

En vain je cherche dans la nue
Mon étoile disparue
Sous un rayon de douleurs.

» — Non, docteur, ce n'est pas le genre.

» — Alors, votre fils est maigre :

Coulez, vieux vins; femmes, daignez sourire,
L'univers sera consolé.

» — C'est bien cela, docteur, c'est cela !

» — C'est grave, — très-grave...

» — Hélas! vous ne savez pas tout; hier, en sortant des Variétés, il a eu un accès de délire, et a fait des vers dans lesquels il tutoie Mlle Z...

» — Troisième période; madame, votre fils est fort mal.

» — Vous me faites frémir...

» — Il n'y a qu'un remède; mais vous n'en voudrez peut-être pas.

» — Oh! monsieur, une mère ne fait-elle pas tout au monde pour sauver son fils?

» — Eh bien! donnez-lui Mlle Z...; une cuillerée toutes les heures; après-demain, il sera guéri. »

CHAPITRE VII

DES CHOSES QUE L'ON DOIT ÉVITER

Il faut éviter avec le plus grand soin de répondre aux attaques des limaçons de lettres, pour mille

raisons ; d'abord parce qu'ils n'intéressent le public que médiocrement, ensuite parce qu'ils ne sont pas méchants; enfin la bave qu'ils traînent après eux tache les habits.

Se garder des nouvelles oiseuses ou niaisement fallacieuses.

EXEMPLES :

« Hier, nous assure-t-on, le prince régnant de Muflahausen a traversé Paris, se rendant à Monaco. Il paraîtrait que la politique n'est pas étrangère à l'affaire. »

« On s'entretenait fort, lundi, chez l'ambassadeur de... de l'attitude prise par... dans les affaires de... Des gens bien informés prétendent que... Néanmoins, ces nouvelles demandent confirmation. »

Il faut également se garder de relever les erreurs des confrères, cela ne sert à rien ; ils recommencent le lendemain, et l'on a l'air malveillant. Quelquefois les conséquences en sont déplorables.

Un courriériste publia, il y a trois jours, l'entrefilets suivant :

« C'est par erreur que notre confrère *** fait dire à M. Billion, après la première représentation de *Charles XII :*

Oui, Lorsay tue neuf chimères.

Ce vers est de MM. Scribe et G. Delavigne, qui l'ont mis dans la bouche de *Robert le Diable*, dans l'opéra du même nom. »

Qu'est-il arrivé? Le confrère *** n'est pas content; c'est bien naturel; M. Billion, qui croyait avoir fait un vers, est vexé comme tout; Lorsay est furieux; mettez-vous à sa place. M. Scribe seul a su souffrir et se taire — sans murmurer.

Nous nous sommes laissé dire que beaucoup de romanciers ne devaient leur réputation qu'au soin extrême qu'ils cherchent à écrire des bourdes, afin qu'elles soient relevées par les *courriéristes*, qui leur font des réclames sans s'en douter. Nous ne disons pas cela pour le vicomte, au moins!

CONCLUSIONS

Posséder un baromètre, intéresser le lecteur, le faire sourire, avoir de l'esprit pour tout le monde, voilà tout simplement ce qu'il faut posséder — avec les principes — pour faire un Courrier de Paris.

Ce n'est pas la mer à boire.

EN PROMENADE

« — Dieu vous bénisse !

» — Je n'y vois pas d'inconvénient, vous êtes bien honnête ; mais je n'éternuais pas.

» — Je m'en doutais, je disais ça histoire de dire quelque chose, d'engager la conversation. On ne sait plus causer en France. Ma parole d'honneur ! l'art de converser s'en va, il se meurt, que dis-je ? il est mort. »

Le bonhomme qui enterrait si facilement la cau-

serie était un habitué de la Petite Provence. La veille, je lui avais demandé quelques avis touchant la manière de faire des ronds sur le sable, avec la canne quasi traditionnelle illustrée par Monselet.

L'habitué m'avait répondu :

« — Généralement, monsieur, ce ne sont pas des ronds que nous faisons ici, ce sont des figures.

» — Des figures de qui, des figures de quoi ?

» — Des figures de tout. »

J'étais atterré. Ainsi Monselet avait trompé l'univers, il avait écrit « des ronds, » et il s'agissait de figure.

Incapable d'exécuter la moindre figure, je succombai sous le poids de la douleur. Ah ! pensais-je, j'aurais dû me méfier des assertions de ce Monselet, qui se nomme Charles comme Baudelaire.

Qu'allais-je devenir ? moi qui étais venu là, espérant qu'une occupation qui n'absorberait pas complétement les facultés de l'esprit me permettrait d'avoir des idées et de trouver un cadre pour les enchâsser.

En termes de boutique, un cadre n'est autre chose qu'un prétexte à idées ou à niaiseries.

Quand on n'a pas d'idée, on prend celle des autres; là n'est pas la difficulté. Quand on ne sait pas de niaiseries, on écoute parler les grands hommes et on fait provision; mais encore faut-il un cadre pour mettre tout cela. Il est impossible de faire de l'esprit à propos de rien; on peut bien en faire à propos de tout: mais que c'est incommode!

Un instant je fus en proie à une pensée odieuse. J'eus envie de fouiller mon voisin et de lui prendre ce qu'il avait dans le ventre. Sa candeur me sauva d'un si grand forfait. J'allais perpétrer mon cruel dessein lorsque, se tournant vers moi d'un air simple mais plein de dignité, il me dit :

« — Ne seriez-vous point par hasard madame Regnault de Prébois, le gracieux auteur de *Ben-Salem*, épisode de l'armée d'Afrique? »

Ce « par hasard » me sembla tellement odieux que je fus m'asseoir à l'autre bout du banc, où heureusement une troupe d'écoliers en promenade vint me distraire; c'était :

LA PENSION ROQUET

(Une multitude de bambins de cinq à douze ans rompent leurs rangs et se groupent autour d'un professeur maigre et râpé.)

Le pion. — Messieurs! vous avez deux heures, usez-en, mais n'en abusez pas; que la sagesse préside à vos jeux.

Tous. — Oui, m'sieu.

Une voix. — Qui est-ce qui fait aux barres?

Plusieurs voix. — Moi, moi, moi.

Le petit Bourgeois. — Moi aussi, mais on ne ramasse pas les morts.

Le pion. — Monsieur Bourgeois! faites-moi le plaisir de ne point courir l'épaule droite en avant ainsi qu'un sanglier furieux et déchaîné.

Le petit Bourgeois.—Moi, m'sieu?

Le pion. — Oui, vous.

Le petit Leprieur—C'est une métaphore, ça, n'est-ce pas, m'sieu? parce qu'on n'enchaîne pas les sangliers.

Le pion. — Leprieur, vous êtes coiffé du casque de l'audace, que surmontent encore le cimier de l'impudence et le panache de l'ineptie.

Trente voix (avec horreur). — Oh !

Le petit Gavinet. — M'sieu, Cuchet m'a pris mon képi, il ne veut pas me le rendre.

Le pion. — Il a le sien, c'est une superfétation.

Gavinet. — Je ne sais pas, m'sieu.

Le pion. — Cuchet ! pourquoi avez-vous pris le képi de Gavinet ?

Cuchet. — Au contraire, m'sieu, j'ai voulu le lui rendre, c'est lui qui n'a pas voulu le reprendre.

Le pion. — Votre langue est forgée à l'enclume du mensonge, rendez-lui son couvre-chef.

(Le groupe se disperse.)

Le petit Nonac. — Un lézard sur le mur !

Trois ou quatre gamins. — Attrapons-le, ça n'est pas méchant. *(Ils le criblent de pierres.)*

Un vieux monsieur qui passe. — Cet âge est sans pitié. Laissez cet animal. *(Sentencieusement.)* Le lézard est l'ami de l'homme.

Cuchet (accourant). — Où qu'il est, ce lézard ?

Nonac (avec stupeur.) — Ne le touche pas! ne le touche pas! C'est l'ami de ce vieux.

Un petit mouchard. — M'sieu, le nouveau qui grimpe.

Le pion. — Monsieur! Impudent drôle, là-bas! Voulez-vous bien descendre? Qui donc vous a donné l'audace d'escalader ces arbres séculaires? Répondez.

Le nouveau. — Personne.

Le pion. — Que cela ne vous arrive plus, je serais obligé de sévir contre vous avec sévérité.

(Le nouveau va s'asseoir à terre dans un coin).

Le petit Vauvillé (s'approchant de lui). —Pourquoi tu ne joues pas?

Le nouveau. — On m'en empêche.

Vauvillé. — Viens faire à autre chose.

Le nouveau. — Non.

Vauvillé. —Les autres ne veulent pas jouer avec toi parce que tu as des souliers ferrés et une cravate en coton; moi, ça m'est égal. (*Le nouveau ne répond pas.*) Comment t'appelles-tu?

Le nouveau. — Jean.

Vauvillé. — Que fait ton père?

Le nouveau. — Il est mort.

Vauvillé. — Et ta mère ?

Le nouveau. — Elle est morte.

Vauvillé. — Ah!... Veux-tu venir jouer?

Le nouveau. — Non, je veux me sauver.

Vauvillé. — Où demeures-tu ?

Le nouveau. — A Fontainebleau.

Vauvillé. — C'est-y plus joli qu'à Paris ?

Le nouveau. — Non, mais il y a une forêt.

Vauvillé. — On s'amuse dans la forêt ?

Le nouveau. — Oui, on peut grimper, monter sur les peupliers, dénicher les pies.

Vauvillé. — Tiens, c'est gentil, ça.

Le nouveau. — Oui, le vent fait craquer les branches, et la tige de l'arbre se tord comme si elle allait se casser, ça vous balance dans l'air; c'est bon.

Vauvillé. — On doit avoir peur ?

Le nouveau. — Oui, lorsqu'on est descendu.

Vauvillé (courant vers les autres). — Le nouveau est toqué !

Tous. — Le nouveau est toqué !

Le petit Samuel. — Qu'est-ce qui veut changer une corde pour une bille?

Un bambin. — Moi.

Le petit Carloti. — Veux-tu me rendre ma balle, grand filou!

Le petit Bidault. — Filou! Dis-le donc encore pour voir?

Carloti. — Je te dis de me rendre ma balle, voilà ce que je dis.

Bidault. — Tu ne l'auras pas; ça t'apprendra à appeler les autres filous, petit voleur.

(Une partie de balle s'engage, quelques bambins plus grands que les autres se promènent gravement.)

Ravajou. — Eh! Catignolles! viens-tu t'en avec nous?

Le petit de Catignolles. — Merci, je me promène seul.

Ravinet. — Il fait le fier parce que son père est noble.

Ravajou. — Chez nous aussi, nous sommes nobles.

Ravinel. — Pourquoi ne signes-tu pas *de* Ravajou?

Ravajou. — Parce que pendant la révolution l'adjoint du maire a perdu les papiers à mon grand-père.

Le petit Samuel. — Qui est-ce qui veut changer une corde pour une toupie?

Le petit Chomel. — Je vais te raconter ça; c'est la plus jolie pièce que j'aie vue de ma vie.

Le petit Doucet. — T'en as pas déjà tant vu.

Chomel. — Merci, et chez Séraphin donc? mais c'est pas la même chose, là; tu vas comprendre. Il y a une dame qui s'appelle madame Kermidy, qui a un domestique qui lui a volé un couvert d'argent; ça l'a rendue de mauvaise humeur, ça fait qu'elle met à la porte une marquise qui venait pour la voir, ça fait alors qu'elles sont brouillées à mort...

Le petit Doucet. — Je comprends.

Chomel. — Le fils de cette marquise est caché dans un cabinet; il rentre quand sa mère est sortie.

Doucet. — Y fiche des giffles à la dame?

Chomel. — Mais non, petit bêta, il la connaît.

D'ailleurs, il n'a pas le temps, le médecin arrive pour le faire marier avec une jeune fille qui va mourir, Germaine; alors, tu comprends?

Doucet. — Hein! Comme ça!

Chomel. — Tu vas voir; le jeune homme veut se marier pour faire croire que le petit de la dame est à lui, parce qu'elle est mariée aussi, elle. Comprends-tu?

Doucet (ahuri.) — Parbleu!

Chomel. — Tu vas voir: elle fait semblant de rien, elle se déguise en dame de charité, elle a une robe en velours, une rose au milieu du front et des diamants, des diamants, plus de cent mille francs.

Doucet. — Oui!... en cristal.

Chomel. — Non, non, maman a dit que c'était du vrai.

Doucet. — Toi, d'abord, tu exagères toujours: c'est comme quand tu disais que le chat botté avait des bottes vernies. J'ai demandé à papa, qui m'a dit que le vernis n'était pas découvert sous Louis XIV.

Le petit Samuel. — Qui veut changer un petit cerceau pour une superbe toupie ?

Le petit Doucet. — Eh bien, après ?

Le petit Chomel. — Alors les parents de Germaine, quoique très-pauvres, lui donnent un louis pour les malheureux ; alors la dame est très-vexée.

Le petit Doucet. — Comment ! on lui donne vingt francs, et elle n'est pas contente ? elle est bonne, celle-là.

Le petit Leroux. — Regarde donc cette dame qui pleure.

Le petit Dulac. — Tiens ! c'est la dame noire de l'année dernière, elle pleure toujours.

Le petit Aubert. — Pourquoi donc ça ?

Le petit Dulac. — C'est la mère du petit Gautier qui était à la pension il y a deux ans... Il est mort, alors elle vient tous les jeudis se promener ici pour voir où il venait s'amuser, et quand elle nous voit, ça la fait pleurer.

Le petit Leroux. — Pourquoi qu'elle vient, puisque ça lui fait de la peine ?

Le petit Aubert.— Ça lui fait du plaisir, mais du chagrin en même temps.

Le petit Leroux. — Tu ne me feras pas croire ça, par exemple.

Le petit Dulac. — Est-il bête, ce Charles !

Le petit Chomel. — ... Les voilà en Italie, Germaine est malade, malade tout à fait...

Le petit Doucet (à un enfant qui passe). — Qui c'est, ce monsieur qui t'a donné des gâteaux derrière l'arbre ?

L'enfant. — C'est... c'est... personne.

Le petit Doucet. — Personne ? En voilà une forte. Je ne l'ai pas vu peut-être ?

Le petit Chomel. — Et moi donc !...

L'enfant. — Ne le dites pas, je vais vous en donner.

Le petit Doucet. — Donne.

L'enfant. — Tenez, tiens, mais ne le dites pas surtout.

Le petit Chomel. — Pourquoi ça ?

L'enfant. — Je serais grondé ; l'autre jour à table, a la maison, j'ai dit comme ça : Mon ami Maurice m'a porté des gâteaux aux Tuileries. Maman était

d'une colère! et quand papa a été sorti, elle m'a dit : « Si tu parles encore de M. Maurice devant ton père, je te renverrai en pension en Afrique : ainsi... »

Le petit Doucet. — Faut croire qu'elle ne l'aime pas, ton ami Maurice.

L'enfant. — Je ne sais pas, moi.

Le petit Chomel. — C'est bon, file, méchant lapin.

Le petit Samuel. — Qui veut changer un petit ballon pour un magnifique cerceau à grelots et son manche en bois de sapin tourné ?

Le petit Chabouché. — ..... Plus souvent, que je jouerai avec ce petit portier-là, vas-y si tu veux.

Le petit Richard. — J'y tiens pas.

Le petit Chabouché.—Papa m'a dit : « Il ne faut être fier avec personne; tous les hommes se valent; seulement on ne doit parler qu'aux gens qui sont autant que vous. » Je ne suis pas portier, moi.

Le petit Chomel. — ..... En Italie, le comte attend que Germaine meure pour aller trouver l'autre; mais comme il n'est pas pressé, il la soigne très-bien. Mais ça ne fait rien du tout; elle ne gué-

rit pas. Heureusement qu'au moment où elle va mourir, le domestique l'empoisonne; ça fait qu'elle est sauvée.

Le petit Doucet (lui donnant un coup de poing). —Ah çà, à la fin, tu crois que tu vas me faire poser pendant toute la promenade, toi; tiens, tiens. (*Ils se battent, les autres viennent les séparer.*) Ça lui apprendra!

Le petit Chomel. — Je te repincerai, sale traître.

Le pion. — Aux arrêts tous les deux! Ces êtres-là ne respirent que le carnage.

Le petit de Catignolles (au pion). — Se battre pour une pièce du boulevard, quelle bêtise! Moi, je ne vais qu'à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique. J'ai vu une jolie pièce, allez, m'sieu; *Quentin Durward*, il y a Louis XI qui chante...

Le pion. — Ça ne m'étonne que médiocrement.

« Ce roi dissimulé, politique et méchant,
« Sut rendre le premier le trône indépendant. »

Les historiens prétendent même qu'il était trèsbon à ses heures.

Que vous disait ce matin M. Roquet?

Le petit de Catignolles. — Nous causions, je lui parlais de son dictionnaire, vous savez qu'il a un procès pour son dictionnaire? Je lui ai dit que papa avait dit qu'il gagnerait parce qu'on lui faisait une injustice; il était très-content, très-content, même il m'a dit : « Catignolles, voulez-vous une prise? » Ça ne lui arrive pas souvent.

Une bande de bambins poursuivant un enfant bossu. — Hue, l'amoureux! hue!

L'enfant. — Laissez-moi, vous me faites du mal!

La bande. — Hue, l'amoureux; hue! (*Ils le frappent et le renversent.*)

L'enfant. — Vous êtes méchants, vraiment... brigands, assassins, voleurs. Ne me battez pas tous à la fois aujourd'hui, vous me battrez demain.

La bande. — Hue! l'amoureux, hue!

Le petit Samuel. — Qui veut acheter un superbe ballon pour douze sous?

Le petit Gogo. — Moi.

Le pion, au nouveau. — Pourquoi donnez-vous votre argent à cette mendiante?

Le nouveau. — Ce n'est pas une mendiante; elle ne mendie pas; elle demande quand elle a faim.

Le pion. — Sauvage, va.

L'enfant (poursuivi). — Oh! si j'étais fort!

Tous. — Fort à quoi, l'amoureux, fort à quoi?

L'enfant. — Fort, fort à casser le ciel, je vous écraserais tous.

La bande.—Hue! l'amoureux; hue!

Le pion. — Formez les rangs. En avant, marche!

Le petit Gogo. — Samuel, veux-tu reprendre ton ballon pour dix sous?

Samuel. — Merci, maintenant que tu l'as abîmé!

Le petit Gogo.—Moi! du tout. Veux-tu pour huit?

Samuel.—Pas si bête!

Le petit Gogo. — Pour six?

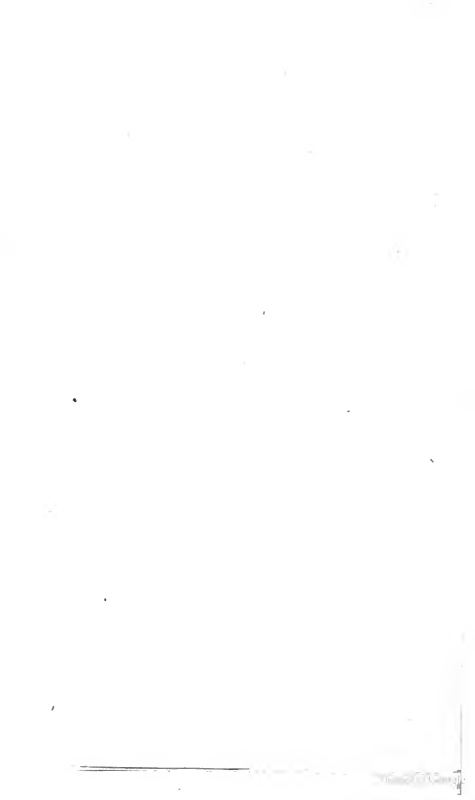
Le petit Samuel. — Jamais de la vie!

Le petit Gogo. — Eh bien, prête-moi deux sous.

Le petit Samuel. — Ça y est : tu m'en rendras quatre; mais passe-moi le ballon en garantie.

L'habitué de la Petite-Provence (attendri).—Chers enfants! c'est l'espoir de la France; oui, monsieur, l'espoir de la France.

— Allons, tant mieux!



LA VIE EN DÉTAIL

I

LE CHAPEAU NEUF

Les heureux du jour qui achètent des chapeaux tous les mois n'ont jamais de chapeaux neufs; ou, si vous préférez, ils n'ont jamais de chapeaux vieux, ce qui revient au même.

La première condition à remplir pour avoir un chapeau neuf, c'est d'en posséder un vieux.

Eussiez-vous acheté la veille le plus luisant de tous les chapeaux, si vous n'avez conservé l'autre pour un cas extrême, il vous est impossible de pouvoir dire, en vous adressant à votre valet de chambre, ou à votre portier, ou encore à votre maîtresse, ce doux serviteur de ceux qui n'ont pas de serviteurs :

— Donnez-moi mon chapeau neuf.

Vous dites : « Donnez-moi mon chapeau, » et cela sans emphase et sans fierté, sans ajouter ce mot *neuf* qui fait l'orgueil de ce monsieur qui n'achète qu'un chapeau par an.

Ce couvre-chef annuel est un événement dans la maison.

Le monsieur le lustre avec son coude, souffle dans les poils pour savoir si c'est de la *vraie* soie, en coiffe son genou, qu'il détire ensuite pour cambrer la forme; ceci fait, il le présente avec orgueil à sa femme.

— Tiens, dit-il, c'est un d'Orsay. Comment le trouves-tu?

— Je le trouve petit et ridicule.

— Tu n'y connais rien, répond le mari avec fatuité, tu n'y connais rien : les femmes, vous ne trouvez jamais bien... rien.

— Qu'est-ce que ça me fait à moi, après tout, mon cher, ce n'est pas moi qui le porterai.

Le monsieur remet son chapeau dans un étui de papier, puis dans un fourreau de carton, et l'enferme dans une armoire en se promettant de porter encore le vieux pour aller à son bureau.

Un matin, le monsieur dit à sa femme :

— Si je mettais mon chapeau neuf pour aller chez Dubief?

— Dame! ça te regarde, si ça te fait plaisir...

— Ça me fait plaisir sans me faire plaisir.

— Alors ne le mets pas.

— Je ne l'ai pas acheté pour en faire des conserves.

— Alors mets-le, que veux-tu que je te dise?

Le monsieur grogne un instant à propos des femmes qui ne répondent jamais à ce qu'on leur demande, et part pour chez Dubief.

Madame, pensive et inquiète, s'approche de la fenêtre :

— Mon Dieu ! dit-elle, quelle singulière idée Édouard a-t-il eue de mettre son chapeau neuf ! voilà qu'il va pleuvoir.

Pas singulière : fatale idée, aurait dû dire la dame ; il pleut beaucoup, beaucoup.

Édouard a quitté Dubief au boulevard du Temple, et il est en train de se dire qu'il y a loin du boulevard du Temple à la rue de l'Arcade, — ce qui est tout à fait vrai.

Comme il ne veut pas gâcher son chapeau neuf, il entre dans un café, attendre que la pluie cesse.

La pluie, qui n'a d'ordres à recevoir de personne, continue.

Heureusement pour Édouard, un de ses amis arrive. Il lui conte son cas, et ils font une partie de piquet pour faire passer le temps.

L'ami gagne un louis et s'en va. Édouard pense que, puisqu'il pleut toujours, il vaut mieux dîner là, au moins il n'abîmera pas son chapeau. Le dîner est détestable, mais il lui coûte douze francs.

— — —

— Madame, dit la bonne, voici qu'il est huit heures, monsieur ne rentrera pas, madame veut-elle que je serve le dîner?

— Servez.

Depuis le matin, madame est absorbée, elle n'a qu'une pensée, une seule, mais qui devient terrible par sa persistance : « Quelle singulière idée Édouard a-t-il eue de mettre son chapeau neuf? »

Il pleut toujours. Le monsieur qui a un chapeau neuf entre à l'Ambigu, pour ne pas rester toujours au café et ne pas abîmer son chapeau.

— Au théâtre, pense-t-il, je passerai la soirée sans rien dépenser. — C'est une excellente idée; seulement, elle lui coûte cinq francs.

Il est minuit; madame est rongée par l'inquiétude, elle veut envoyer sa bonne à la préfecture de police pour qu'on fasse des recherches; monsieur a peut-être été victime de quelque accident!

La bonne affirme qu'il vaut mieux attendre un peu, monsieur ne saurait tarder.

En effet, monsieur arrive à une heure après minuit, monsieur est trempé jusqu'aux os, il ruisselle comme un tonneau d'arrosement; il ôte son habit; sa chemise fume; son chapeau, ce chapeau si brillant, si lustré, si cambré, si coquet, a l'air de sortir des bains à quatre sous, il n'a plus forme descriptible, et volontiers, de loin, on le prendrait pour un chien noir décédé suivant le fil de l'eau. Et pourquoi ce grand désastre, je vous prie? Mais parce qu'Édouard, au sortir du théâtre, n'a point trouvé de voiture; il a pensé que sa femme serait inquiète, et il est parti en courant, parce que, voyez-vous, pour tous les chapeaux du monde, Édouard ne voudrait pas inquiéter sa femme. — Brave garçon, va!

— Mais pourquoi viens-tu si tard?

— Mais parce qu'il pleuvait; je ne voulais pas abîmer mon chapeau.

— A quelle heure as-tu quitté Dubief?

— A midi.

— A midi! et où as-tu été ensuite?

— Au café.

— Et où as-tu dîné?

— Au restaurant.

— Eh bien! mais où as-tu passé ta soirée?

— A la comédie.

— Je te remercie bien, par exemple; dis donc tout simplement que tu voulais prendre du bon temps. Je m'en suis douté quand je t'ai vu prendre ton chapeau neuf.

— Si on peut dire! Je ne voulais pas gâter mon chapeau, voilà tout, tiens!

— Pourquoi n'as-tu pas pris une voiture tout de suite?

— Dame! je ne voulais pas dépenser de l'argent inutilement.

— T'as donc dîné pour rien?

— Non, mais...

— T'as boustifaillé au café et partout pour rien, et au spectacle aussi?

— Mais laisse-moi donc t'expliquer...

— Laisse-moi donc tranquille... tiens, tu me fais mal.

Hélas! depuis ce temps le monsieur qui avait un chapeau neuf n'est pas heureux.

Si par hasard il ose faire une observation sur les dépenses de sa femme, elle lui répond infailliblement :

— Est-ce que je dis quelque chose, moi, quand tu dépenses des quarante francs pour toi tout seul, comme le jour où tu as mis ton chapeau neuf!

Son dîner est toujours mauvais et froid, sa femme ne rentre jamais à l'heure; s'il ne sait pas quand elle vient, il ne sait guère où elle va. Ouvre-t-il la bouche pour se plaindre, elle lui dit pour toute justification :

— Je ne te fais pas de scènes, moi, lorsque tu me fais attendre des journées et des soirées entières dans des inquiétudes mortelles, comme le jour où tu as mis ton chapeau neuf!

Autrefois, lorsqu'elle quittait à l'encoignure de la rue le fiacre qui la ramenait de la course au

bonheur, elle avait des petits remords bien gentils. « Pauvre Édouard ! » disait-elle. — Maintenant, lorsqu'ils apparaissent de loin en loin, ces remords usés, elle hoche la tête, se drape dans son burnous, franchit le trottoir d'un coup de crinoline, en murmurant :

— Bah ! après tout, je suis bonne ; est-ce que je sais ce qu'il a fait, lui, le jour où il a mis son chapeau neuf?

II

Les gens qui ne connaissent Paris que de réputation s'imaginent volontiers que le boulevard est une mine d'observation dans laquelle en trouve facilement des types originaux, des caractères excentriques, des études morales et immorales : quelle erreur !

Il est temps d'anéantir cette croyance absurde, en dévoilant la vérité à l'univers.

Les marchands et les cafetiers, dans le but, bien pardonnable au fond, d'achalander leurs établissements, ont eu une idée.

Au premier abord, cela paraît peu vraisemblable, mais il en est ainsi.

La foule attire la foule, ont-ils pensé; faisons une foule artificielle pour attirer la vraie.

A cet effet, ils ont pris toutes sortes de gens flânant pendant le jour et ayant leur soirée libre. Les tailleurs et les couturières les ont habillés, les chapeliers et les modistes les ont coiffés, les cordonniers les ont chaussés, les cafetiers et les restaurateurs leur ont ouvert un crédit en leur intimant l'ordre de se promener devant leurs portes de sept heures à minuit.

Semblable aux figurants du Cirque, cette foule de fantaisie arrive par le faubourg Montmartre, suit les boulevards jusqu'à la Chaussée-d'Antin, prend la rue de Provence, revient au faubourg Montmartre et recommence sans cesse le même trajet, au grand

ébahissement des provinciaux qui ne se lassent jamais de dire :

« — On ne peut pas se faire une idée de la foule qu'il y a dans ce Paris. »

Disons, à la louange des provinciaux, que Balzac lui-même s'était laissé prendre à cette supercherie des boutiquiers, le jour où il écrivait : « Si l'empereur de Russie faisait transporter dans ses États les gens qui couvrent le trottoir du boulevard de Gand, Saint-Pétersbourg deviendrait la capitale de la France. »

C'est fort drôle, mais ce n'est pas vrai.

De tout cela, il découle clairement qu'on doit chercher ailleurs qu'au boulevard le bonhomme dont on a besoin.

Qu'importe, en somme, pourvu qu'on le trouve, et on le trouve toujours, par exemple :

M. LEFÈVRE

M. Lefèvre était, il y a six mois, l'homme le plus heureux de France ; — je me dispense d'ajouter : et

de Navarre. — Il possédait cinq mille francs de rentes qu'il avait gagnés je ne sais où, peut-être tenait-il cette petite fortune d'un héritage; l'affaire n'est pas là.

M. Lefèvre possédait en outre une petite maison assez confortable à Montmartre ou à Batignolles.

M. Lefèvre possédait encore, et c'était sa plus belle part, une petite femme ravissante, brune, aux yeux bleus, plus fière de son mari que de ses vingt ans.

N'est-ce pas qu'il y a là plus de choses qu'il n'en faut pour faire le bonheur d'un galant homme. Eh bien, M. Lefèvre a perdu tout cela pour avoir voulu économiser cinquante sous!

Laissez-lui raconter lui-même son histoire. Vous comprendrez mieux, et cela nous dispensera d'avoir du style.

Mais le brave homme n'en finirait pas. Voici tout simplement la chose.

Lefèvre avait un ami qui se nommait Heurtebrise. Jamais ce garçon-là n'avait rien fait de bon; aussi Lefèvre, depuis son mariage, l'évitait avec soin.

Un jour pourtant, ils se trouvèrent nez à nez, et force fut à Lefèvre de causer avec lui, de lui apprendre qu'il était marié depuis peu et de l'inviter à dîner.

Arrivé chez lui, Lefèvre dit à sa femme :

« — J'ai rencontré ce mauvais garnement de Heurtebrise dont je t'ai parlé, il doit venir dîner mardi avec nous.

» — Bon, voici une autre histoire, répondit Mme Lefèvre, tu dis de lui pis que pendre et tu l'invites à dîner! Celle-là est trop forte, par exemple.

» — Que veux-tu? c'est un ami d'enfance, un compatriote. Je n'ai pu faire autrement.

» — Je le recevrai de la bonne manière, moi, ton mossieu Heurtebrise; s'il a jamais envie de revenir, ça m'étonnera. Et d'abord, je lui flanquerai du bœuf à l'huile, et voilà tout.

» — C'est ça, ma chère, répondit M. Lefèvre, flanque-lui du bœuf à l'huile. Je ne t'en empêche pas. »

Le mardi arriva et Heurtebrise aussi. Jamais

convive ne put se vanter d'avoir été reçu avec une froideur plus... glaciale.

« Je ne pensais pas que tu viendrais, » lui dit M. Lefèvre.

Madame lui rendit à peine son salut.

Heurtebrise, soit habitude des mauvais procédés, soit indifférence, dévora paisiblement le bœuf à l'huile. Après quoi, il détailla à ses hôtes divers plans pour faire dans l'industrie une fortune fantastique avec une petite mise de fonds.

Les époux Lefèvre le regardaient en souriant avec mépris.

Lorsque Heurtebrise fut parti, M. Lefèvre s'écria:

« — La conduite des autres ne me regarde pas, mais je ne saurais pardonner à cet enragé-là de toujours vouloir me faire mettre de l'argent dans un tas d'affaires...

» — C'est un filou, tout ce qu'il y a de plus filou, ton ami Heurtebrise, répondit sa femme, voilà tout ce qu'il est. »

Quelque temps après, M. Lefèvre, en rentrant chez lui, dit à sa femme en souriant d'un air malin:

« — Devine qui j'ai rencontré dans la rue Montmartre?

» — Est-ce que je sais, moi?

» — Devine un peu pour voir?... Heurtebrise.

» — Qu'est-ce que ça me fait?

» — Tu vas voir, nous avons causé; il paraît qu'il fait son affaire, très-bien, il m'a offert des places pour aller à la comédie, il connaît tout le monde à l'Opéra-Comique, il a des billets tant qu'il en veut.

» — Allons donc!

» — Tant qu'il en veut, à preuve qu'il m'a dit comme ça en me quittant : « Tu sais, mon vieux, » quand tu voudras, faut pas te gêner. »

» — Et tu iras?

» — Pourquoi pas? Heurtebrise est un viveur, une mauvaise tête, mais il n'a jamais fait tort à personne, et c'est un gaillard qui, s'il voulait être un peu à son affaire, enfoncerait les plus malins; j'irai après-demain. »

Heurtebrise avait donné rendez-vous à Lefèvre

dans un restaurant de la place des Italiens; à l'heure dite, les deux amis se rencontrèrent.

Lefèvre paya le dîner quinze francs, et ils se rendirent au théâtre. Heurtebrise était désolé, c'était la sixième représentation des *Fourberies de Marinette,* une pièce qui faisait immensément d'argent; aussi n'avait-il pu obtenir qu'une troisième loge.

M. Denis n'est pas bon tous les jours.

« — Ça ne fait rien, dit M. Lefèvre, nous prendrons des suppléments pour aller au parterre. »

Les suppléments lui coûtèrent trois francs cinquante centimes.

Mais, franchement, M. Lefèvre ne pouvait pas laisser payer M. Heurtebrise, qui le conduisait au spectacle.

Il faisait chaud, très-chaud, et pendant les entr'actes, il fallut se désaltérer.

M. Lefèvre trouvait bien que M. Heurtebrise buvait comme un trou; mais enfin, il avait accepté une politesse de lui, il fallait bien la lui rendre.

Y compris sa voiture prise à l'heure pour recon-

duire Heurtebrise rue du Vieux-Colombier, lorsque M. Lefèvre arriva chez lui, il avait dépensé trente francs pour aller à l'Opéra-Comique, au parterre, voir ou entendre les ***Fourberies de Marinette.*** Mais une chose le consolait : Heurtebrise lui avait promis d'y conduire sa femme.

Sa femme lui dit :

« — Tu es un serin; tout ça, c'est des histoires d'Heurtebrise pour agripper un dîner.

» — Vous autres, les femmes, vous êtes toutes les mêmes; puisque je te dis que mardi il t'y mènera.

» — Pourquoi ne donne-t-il pas le billet pour que j'y aille avec toi ?

» — Pourquoi, pourquoi ? quelle bêtise ! parce que c'est M. Perrin, l'acteur, qui joue le rôle du greffier dans ***l'Avocat Pathelin,*** qui doit lui donner le billet, et que, naturellement, quand un artiste donne un billet, il aime bien à voir la personne dans la salle. Une supposition que tu sois M. Perrin, toi, et que tu donnes un billet à Heurtebrise, serais-tu contente

s'il allait le donner à un étranger, au premier venu?

» — Tu n'es pas le premier venu, je pense.

» — Certainement, mais M. Perrin n'est pas forcé de le savoir.

Mme Lefèvre fut au théâtre avec Heurtebrise, souvent, si souvent même que M. Lefèvre avait pris l'habitude de se coucher à neuf heures et de dormir la grasse matinée, afin de ne pas troubler le sommeil de sa femme, qui rentrait toujours fort tard.

Un matin, il fut réveillé en sursaut; les huissiers venaient le saisir pour des billets impayés qu'il avait eu l'imprudence, à l'instigation de sa femme, de souscrire au profit de Heurtebrise, qui devait faire les fonds à l'échéance.

Lefèvre fut obligé de vendre ses actions en baisse, sa maison en perte; les dettes de madame payées, il ne lui resta plus grand'chose.

Le malheur resserre l'affection : Heurtebrise vint loger avec ses amis afin de les aider un peu.

Ils vivaient à trois avec les appointements mo-

diques de Lefèvre, qui s'était décidé à tenir les livres chez un marchand de lampes.

« — Une seule chose soutient mon courage, disait le pauvre Lefèvre.

» C'est l'amour que ma femme a pour moi depuis que nous sommes dans le malheur. »

Il avait raison. Un matin, sa tendre épouse lui dit :

« — Tu comprends, mon *fèvro* chéri, que je ne veux pas que tu t'échignes à travailler tout seul.

» — Que veux-tu dire?

» — J'ai pris mon courage à deux mains; je vais jouer la comédie aux Délassements-Comiques, j'ai un superbe engagement, nos malheurs sont finis. »

Des larmes d'attendrissement vinrent mouiller les paupières du bon Lefèvre.

Sa femme ajouta :

« — Seulement, je dois te dire que dans cette *boîte* on ne veut pas de femmes mariées; mais ça ne fait rien : quand nous nous rencontrerons, tu auras l'air de ne pas me connaître; voilà tout. »

C'est Lefèvre lui-même qui m'a conté sa lamentable histoire; j'avoue qu'il ne m'est pas venu dans l'esprit de chercher à le consoler; ne sachant trop que lui dire, je lui demandai machinalement si la pièce des ***Fourberies de Marinette*** l'avait amusé.

« — Oh! énormément, me répondit-il, d'autant plus que mon bon camarade Heurtebrise avait pris la peine de me la raconter pendant le dîner. »

TÊTES D'ARTISTES

I

NINA BRADI

Nina Bradi est une brune, une brune que l'on connaît. Ses yeux sont bleus comme les arabesques d'une potiche, et sa peau est si blanche, si blanche, qu'on croirait, à la voir, que Nina

est née blonde et qu'elle se fait teindre les cheveux. Ses dents deviennent rosées lorsqu'elle entr'ouvre les lèvres, tant ses lèvres sont purpurines et l'émail de ses dents poli et transparent. Ses sourcils sont nets et d'un dessin parfait; ses cils semblent deux rideaux de velours noir insuffisants à masquer deux étoiles. A Canton, son pied ferait la joie d'une femme de mandarin à boutons jaunes; à Paris, une duchesse serait fière de sa main. Deux signes noirs comme... des signes, l'un sur la lèvre supérieure, 'autre sur la joue gauche, font admirablement ressortir les petites veines d'azur qui sillonnent ses tempes à travers ses accroche-cœurs.

Nina Bradi a quarante ans.

Voici son histoire, racontée par elle-même :

« J'avais sept ans lorsque je perdis mon père, colonel d'un régiment de dragons dont j'ai oublié le numéro. Ma mère, en proie à une profonde douleur, ignorante des choses de la vie, ne s'occupa point des affaires de la succession. Des gens d'affaires, soudoyés par des parents cupides, profitèrent de son

incurie pour nous dépouiller. Lorsque le bandeau tomba des yeux de ma mère, nous étions complétement ruinés. Heureusement, madame de Bradi était une de ces âmes fortes qui trouvent dans la religion la force de braver l'adversité; elle vendit son riche mobilier, ses diamants, ses bijoux, dont elle tira une somme de cent mille francs qu'elle consacra à mon éducation.

» Quoique fort jeune, je compris que je devais un jour être le soutien de ma bonne mère, et je travaillai avec une persistance, une bonne volonté qui faisaient l'admiration de mes maîtres.

» Mes énormes dispositions pour la peinture ne tardèrent pas à attirer l'attention sur moi. Mon professeur était un élève de Ary Scheffer; il parla de moi au maître qui voulut me voir. Ce fut une véritable révolution au pensionnat lorsqu'on apprit qu'un des plus grands maîtres de l'art moderne voulait bien se déranger pour visiter une bambine de quinze ans.

» Je me souviens, comme si c'était hier, de l'émotion que j'éprouvai la première fois qu'il me fut donné de voir l'homme célèbre auquel je dois tant



de reconnaissance. Sa bonté pour moi fut parfaite; il ne chercha pas à cacher son admiration, et me demanda à ma mère, déclarant qu'il se chargeait de mon avenir. Cette demande combla nos cœurs de joie, ma mère accepta avec empressement.

» Trois ans après, j'exposai mon premier ouvrage, la *Fille du roi adoptant Moïse.* Mon succès fut complet; vous savez le reste.

» Depuis ce temps, tout m'a réussi, et des progrès constants me font une vie semée de roses et de lauriers, et les peines de l'envie que j'y rencontre parfois n'ont jamais troublé ma sérénité. »

Le revers de cette narration est l'histoire de Nina racontée par autrui.

L'histoire de Nina est si simple qu'en vérité je ne sais si je dois vous la dire. Cependant il le faut absolument; sans cela vous ne pourriez comprendre ce qu'il y a de mesquin et de bourgeois dans certaines existences prétendues artistiques, de simple et d'ordinaire dans les vocations égarées.

Le père Bradi se prétendait peintre-décorateur à

la manufacture de Sèvres. La vérité est qu'il était *fileur*.

Ce terme exige une explication :

On nomme fileur un homme qui, du matin au soir, un pinceau à la main, fait, au moyen d'un tour lancé avec rapidité, ces filets d'or, azur ou chocolat, qui entourent les assiettes, les tasses ou les bols. Le tour agité, on pourrait croire qu'il suffit d'appuyer le pinceau pour obtenir un cercle ; c'est une erreur. Il est nécessaire, pour arriver à un résultat uniforme sur une quantité d'objets à filer, de posséder deux qualités *sine qua non*, savoir, une main légère et un esprit borné. L'homme qui se permettrait de penser en faisant ce travail tout mécanique, ferait un fileur détestable. Le père Bradi a laissé dans cette branche d'industrie une réputation d'habileté incontestée.

Au demeurant, c'était un brave homme se grisant quelquefois, battant sa femme souvent et adorant

sa petite fille qu'il traînait quelquefois à l'atelier pour lui faire chanter le ***Dieu des bonnes gens*** et ***Turlupin***, à la grande satisfaction des camarades charmés de trouver tant de grâce dans un âge si tendre.

La mère Bradi était — disons ses qualités d'un seul coup — brunisseuse, laide et acariâtre. Depuis vingt ans, elle polissait l'or mat que son époux répandait sur les assiettes avec la profusion qui distinguait la manufacture royale de Sèvres à cette époque, c'est-à-dire en 1828.

Nina avait alors dix ans et promettait beaucoup; elle a tenu davantage. Sa gentillesse et les chansons de Béranger en avaient fait l'idole des décorateurs de la fabrique; c'était à qui la gâterait.

Lorsque la petite Bradi avait épuisé son répertoire, elle s'ennuyait. Alors, poussée par cette manie d'imitation que possèdent tous les enfants, elle s'emparait d'un morceau de porcelaine, câlinait l'un pour avoir un pinceau, cajolait l'autre pour avoir des couleurs, tracassait un troisième pour avoir un

modèle. Il arrivait bien quelquefois que ses demandes étaient rejetées ; mais alors l'enfant, d'un petit air moitié lutin, moitié suppliant, disait :

—Eh bien ! puisque vous ne voulez rien me donner, je ne chanterai plus *la gaudriole au gué*, moi, na !

Cette menace produisait toujours son effet ; on accordait tout ce qu'elle voulait. Heureuse et charmée, elle se retirait dans un coin et apprenait seule à faire des fleurs ornementées, comme les autres petites filles apprennent à coudre en faisant des robes à leurs poupées.

La révolution de juillet rendit Nina célèbre pendant trois mois. On venait de Saint-Cloud et du bas Meudon pour entendre chanter par elle *Les trois couleurs sont revenues*.. En l'écoutant, tous les assistants en général, et les gens de Saint-Cloud en particulier, étaient dans l'allégresse.

Il y a longtemps que je me demande pourquoi, en temps de révolution, les habitants des villes où sont placées les résidences royales sont plus odieu-

sement féroces que les citoyens des villes environnantes. Je n'ai trouvé que cette solution, qui n'est pas neuve :

Ah ! la reconnaissance est lourde aux mauvais cœurs.

Revenons à Nina.

Le père Bradi, qui était un excellent patriote, but si souvent à la France, qu'il contracta l'habitude de se griser régulièrement et de battre sa femme d'une façon irrégulière. Un jour, entre ces deux occupations, il mourut ; ses camarades l'enterrèrent en buvant du vin bleu aux mânes de ce brave.

La mère Bradi resta encore deux ans à la fabrique ; mais sa vue baissait, baissait « que c'était une pitié ; » ne pouvant plus brunir, elle quitta Sèvres et vint habiter Montmartre. Montmartre est la patrie des expatriés et des femmes de ménage ; la veuve du *fileur* avait choisi ce nouveau métier. Une de ses

anciennes amies, qui quittait Montmartre, lui laissait sa clientèle entièrement composée d'artistes. Les artistes ont rarement un ménage, mais ils ont une femme de ménage ; ça les pose dans le quartier et ça ne coûte pas cher.

Mme Bradi eut l'honneur insigne de balayer l'atelier de l'illustre Gaspillou. Le célèbre peintre n'y était jamais. Cette absence perpétuelle suggéra à Mme Bradi l'idée de se faire remplacer dans cette occupation par Nina.

La jeune fille, voyant l'atelier toujours vide, finit par le considérer comme sa propriété. Son balayage achevé, elle s'emparait de la boîte d'aquarelle du maître, et peignait des fleurs impossibles et des oiseaux fantastiques, le tout entouré d'arabesques et d'ornements inouïs, ainsi que seuls les peintres sur porcelaine savent les imaginer.

Gaspillou, revenant un matin chercher sa pipe oubliée, trouva Nina absorbée dans son travail. Sa stupéfaction fut grande à la vue de la fille de sa femme de ménage peignant des fleurs qu'il croyait écloses dans son imagination.

— Qui t'a appris à faire cela, petite? lui demanda-t-il.

— Personne, moi-même.

— Et pourquoi passes-tu ton temps à ça?

— Ça m'amuse, répondit Nina.

— Va me chercher ta mère! hurla Gaspillou.

L'enfant partit. Lorsque le maître fut seul, il se promena avec agitation. — Eh quoi! pensait-il, aurais-je le bonheur d'avoir déterré une vraie vocation; ce serait magnifique, vraiment. — Richesse de coloris, — sûreté de main, — pas de dessin, mais quel génie d'invention!

Mme Bradi revint, tout inquiète. Gaspillou eut peu de peine à la décider à lui confier sa fille.

— J'en ferai une grande artiste, dit-il; dans trois ans elle gagnera de l'or. Je ne vous demande rien, au contraire; elle me servira de modèle, je la payerai.

Cet *au contraire* décida la mère, et dès le lendemain Nina fut installée, et pour la première fois Gaspillou l'appela Ninetta; Nina était commun:

Ninetta, selon lui, était préférable, le nom lui resta longtemps.

Après trois ans d'études plus qu'incomplètes, la prédiction de l'illustre maître se réalisa, du moins en partie. Nina avait une réputation surprenante à Montmartre; elle avait eu le bonheur de peindre tous les portiers de la localité à raison de trente francs par tête.

Est-ce bien tête qu'il faut dire ?

L'aisance était arrivée, grâce à l'avarice de la mère Bradi. Nina prit un atelier à elle toute seule, donna des leçons, fit des portraits et se livra à la peinture du genre à ses moments perdus. La vanité, les défauts ont quelquefois du bon, — lui donnait du courage; elle travaillait du matin au soir. Bien dirigée, Nina eût peut-être fait quelque chose; malheureusement pour elle, livrée à ses penchants féminins, elle changea si souvent de genre qu'elle finit par perdre toute individualité: le plus grand malheur qui puisse advenir à un artiste.

Les intérieurs, les animaux, les natures mortes, le paysage, l'histoire, tout y passa. Nina faisait volontiers en même temps des fleurs et des pastiches de Ribeira.

Son premier tableau reçu au salon était intitulé *la Chute des feuilles.*

Une jeune fille assise sur un banc regardait tristement les arbres se dépouiller. Un vieillard, son père ou son grand-père, pleurait à côté d'elle, sans doute pour la rassurer.

Cette œuvre, parfaitement léchée, mais dont la composition était détestable, ne produisit aucun effet, ce qui rendit la pauvre Nina bien chagrine; heureusement son courage ne l'abandonna pas; elle persévéra dans le mal et exposa successivement :

Promenade du soir,

Une *Vue de Naples,*

La *Vengeance du Giaour*, etc., etc.

Toutes ces charmantes choses ne vécurent même

pas ce que vivent les roses, l'espace d'un matin. Personne n'y prit garde.

L'illustre maître en vint à dire qu'il était évident que la presse avait organisé la conspiration du silence contre son élève. Quant à Nina, pâle, les dents serrées, les poings crispés, les narines dilatées, elle aspirait à la renommée et, nature impuissante, elle insultait la gloire qui se faisait trop attendre.

Pourtant son heure arrivait, elle allait sonner lorsqu'on ne l'espérait plus. Un bouleversement opéré dans les galeries de l'exposition mit en évidence un tableau de Nina portant le numéro 117. Voilà ce que disait le livret:

117. MADEMOISELLE NINA BRADI, *de Paris, élève de M. Gaspillou. Portrait de l'artiste.*

Mon Dieu, oui, c'était le portrait de Nina. L'élève de Gaspillou, ne sachant plus quoi exposer, s'était exposée elle-même.

Vêtue d'une amazone de velours noir, une cravate jonquille passée sous un col plat et moins blanc que

son cou, coiffée d'un feutre gris à plume noire, une cigarette aux doigts, elle était si souriante et si railleuse, que les provinciaux n'hésitaient pas à la prendre pour George Sand.

Les artistes et les gens du monde pensèrent qu'une si ravissante femme devait avoir un énorme talent, et l'atelier de Nina fut bientôt encombré d'acheteurs : sauf les marchands, tout le monde achetait.

Nina recevait argent et félicitations en femme qui mérite tout cela. A peine levait-elle la tête pour recevoir les visiteurs. Ces manières, d'un goût contestable, charmèrent peu de gens. Bientôt quelqu'un ayant hasardé que les acheteurs venaient plus pour la jeune artiste que pour ses œuvres, Nina ne se montra plus à sa clientèle empressée. Ses tableaux, grâce à la médisance, furent moins prisés ; quelques fanatiques cherchaient à établir des cours fictifs, mais sans succès.

Accablée par la réaction, Nina dut se résoudre à donner des leçons. — J'allais dire : purement et simplement. — Elle a une dizaine d'élèves qui suivent

assidûment son cours et qui professent pour elle une vénération pleine d'enthousiasme.

Excepté son visage, Mlle Bradi ne peint plus rien. Elle a renoncé à la gloire. De toutes les faiblesses qui fondent sur l'humanité, elle n'a conservé que la jalousie. Elle se trouve mal lorsqu'on parle devant elle de Mlle Rosa Bonheur.

Je n'aurais certes pas troublé l'incomparable auteur de *la Chute des feuilles* dans sa retraite, je n'aurais pas exhumé ses anciennes douleurs ni ses succès oubliés, si je n'avais un reproche grave et sérieux à lui adresser. Ce reproche, le voici :

Nina Bradi ne démontre ni la peinture ni le dessin, elle enseigne les absurdités vaniteuses dont elle est imbue à de pauvres jeunes filles auxquelles elle prépare une vie pleine d'orages, alors que Dieu les

avait mises sur terre pour être heureuses en peignant pour les naturalistes des collections d'insectes et de papillons.

II

PLACIDE

Placide ! c'est avec une profonde émotion que j'écris ce nom; c'est avec respect que je le prononce. Placide est le plus grand des petits peintres.

Il s'en est fallu de l'épaisseur du brouillard gris qui couvre ses toiles vertes qu'il ne m'échappât.

Depuis dix ans je le suis pas à pas, ce bon Placide, craignant toujours de voir un biographe, spécial pour les célébrités, me l'enlever et s'enfuir avec lui à cheval sur un volume jaune lançant des flammes par les narines.

Que de craintes et d'anxiétés! Je ne voulais pas le perdre; je le réservais pour en faire un roi de ce royaume étrange où chaque sujet se croit empereur, où chaque empereur se croit dieu. Dix ans se sont passés : la fatalité l'étreint ; son bon ange l'a abandonné : donc j'arrive: je m'en empare, et je le proclame le plus vraiment digne de ceindre la couronne *ruolzée* et de porter le sceptre en maillechort des monarques de l'empire de l'imparfait.

Après tout, c'est toujours une royauté, et peut-être vaut-il mieux être le plus grand des petits que le plus petit des grands.

Puis, il faut le dire, si, dans le royaume de l'imparfait, les sujets sont remuants, tracassiers, vaniteux et jaloux, ils ont une qualité immense : ils louent et exaltent avec frénésie le prince choisi par eux.

Aussi, je vous le dis, le temps est arrivé où, du ponant jusqu'à l'orient, vous allez entendre une voix presque aussi éclatante que celle de la Renommée crier sur tous les tons la gloire de Placide:

— Placide est grand!

— Placide est vrai!

— Placide est le génie du monde!

— Hors Placide, il n'est point de salut!

Ne vous effrayez point, ce jour-là, s'il y a de la réputation dans l'air. Les élections se font dans le royaume de l'imparfait comme elles se faisaient jadis à la cour de Rome; on nomme pape le plus vieux des cardinaux, et chacun vit dans l'espoir d'hériter de la tiare. Il arrive bien quelquefois un Sixte-Quint, qui, le jour de son sacre, jette ses béquilles aux quatre vents du chemin; mais Placide approche de la soixantaine. Un artiste de soixante ans est un homme de deux siècles. Cette fois, les fils d'Eole ne récolteront ni béquilles ni visière verte.

Pendant que nous allons dire d'où il vient,

où il va, ce qu'il est, que la royauté lui soit légère, c'est le vœu le plus sincère de son obscur admirateur.

Placide est né en...., ce qui prouve qu'il pourrait parfaitement être le camarade de collége de M. de Saint-Georges; mais il ne l'est point, par cette raison bien simple que le spirituel et gracieux auteur des *Mousquetaires de la reine* et de trente autres succès a fait ses classes à Paris, tandis que Placide n'a fait qu'esquisser les siennes en Bretagne... ou ailleurs.

Ses parents, honnêtes et dignes bourgeois, l'avaient destiné au commeree : à leur place, tout le monde en eût fait autant. Placide était un garçon solide, aux épaules carrées, aux mains larges et fortes et plutôt faites pour remuer caisses et ballots que pour manier crayons et pinceaux.

La vocation se fit jour à travers la porte du magasin, et enleva le jeune homme qui la suivit, au grand désespoir de sa famille, qui en est restée longtemps inconsolable.

A cette époque, on se battait beaucoup et on ne

peignait guère. Deux peintres seulement avaient attiré l'attention publique d'une façon bien capable d'influencer les bourgeois. Ces deux artistes étaient David et Lethière, tous deux chefs d'école.

On sait l'histoire du conventionnel; quant à celle de Lethière, elle est moins connue. Lethière était un mulâtre, ferrailleur, mauvaise tête. A la suite d'une querelle à l'*Estaminet militaire* de la rue Saint-Honoré, il tua deux officiers et en blessa trois.

Il y avait écrit sur l'enseigne de cet établissement :

Hic virtus
Bellica gaudet.

Forcé de fuir, Lethière fut à Rome, où il devint directeur de l'École de peinture. Il faut lui rendre justice, tous ses élèves sont restés des amateurs de première force au fleuret et au sabre.

Comme on le voit, la terreur des parents de Placide ne manquait pas de raison.

Pourtant l'art éteint un moment allait se ranimer. Gassiès peignait l'*Intérieur de l'église de Saint-Prix* qui se trouve au Louvre; Cochereau avait également renié son maître et les Grecs. Pagnest faisait son premier portrait, et Carle Vernet devenait populaire.

Le jeune Placide finit, je ne sais comment, par vaincre le mauvais vouloir paternel, et fit son entrée dans le monde artistique, à l'époque la plus bizarre du siècle, au moment enfin où les troubadours aux pourpoints abricot, à la toque garnie de plumes blanches, avaient tiré leurs épées dont la poignée était une croix *tréflée,* pour se défendre contre le *Cuirassier* et les marins de la *Méduse* conduits par Géricault; la lutte fut longue, mais décisive, Eugène Delacroix décida la victoire.

Placide était trop jeune et trop modeste pour se ranger d'un côté ou de l'autre; du reste, Géricault ou Revoil, peu lui importait; il voulait peindre, voilà tout. Les premiers coups de crayon donnés, il partit pour Rome, « n'ayant d'autre intention, dit-il avec modestie, que de reproduire la nature avec une scrupuleuse exactitude. »

Chaque matin, Placide prenait son carton et parcourait la campagne, croquant par ci, croquant par là. Apercevait-il une paysanne, un groupe de *Piferari*, un muletier, il se mettait à l'œuvre; mais la nature ne se reproduit pas avec autant de facilité qu'on pourrait le penser. L'artiste, lent, peu expérimenté et peut-être aussi trop scrupuleux, n'avait jamais le temps d'achever ses croquis. Le muletier passait, la paysanne allait cherchant l'amour, les *Piferari* cherchant des sous, si bien que lorsque le bon Placide revint en France, il ne rapporta qu'une collection de nez, de chapeaux, de têtes; mais de dessins, pas.

Les mois, les années s'écoulèrent et on n'entendait point parler de lui, il ne produisait rien. Il avait trente ans, peut-être trente-cinq; ne sachant pas son métier, il s'était décidé à l'apprendre.

Ce sera un éternel honneur pour lui d'avoir eu le courage, la force et l'honnêteté d'étudier à un âge où l'on croit tout savoir; n'eût-il point produit plus tard des choses remarquables, il reste, par ce fait, digne du respect et de l'admiration des gens de bien.

Enfin, un jour, timide et tremblant, il montra son

premier tableau. C'était un paysage représentant trois arbres; mais quels arbres! des arbres ressemblant à des arbres comme les baigneuses de Courbet ressemblent à des femmes. Le premier qui les vit les prit pour des mâts de cocagne mal réussis, tant ils étaient hauts et dénudés. L'un n'avait qu'une branche; l'autre possédait trois feuilles pour tout bien; quant au troisième, il n'avait ni branches ni feuilles, mais en compensation il n'était orné que la moitié de son écorce, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir la prétention d'abriter une petite femme en chocolat, assise à sa base.

On s'habitue à tout : aujourd'hui ces arbres sont reçus dans le meilleur monde.

Placide a fait depuis plus d'un million d'arbres, et pour le moins mille petites femmes en chocolat, ou, pour être plus vrai, il a réédité ses trois arbres, revus, corrigés et considérablement augmentés — heureusement! — à un nombre infini d'exemplaires.

L'apparition de l'œuvre n'avait excité aucune haine, aucune jalousie. Celles qui suivirent n'eurent ni éloges ni éreintements. On en parla comme on

parle de tout. Les brouillards qui couvrent toutes les toiles de Placide semblaient les préserver du contact des passions.

Dans la vie d'un artiste, il n'y a qu'un pas de la tranquillité à l'oubli. C'en était fait de Placide et de sa gloire, si le caractère de l'homme n'était venu éveiller l'attention publique par sa singularité.

Pendant que les artistes, même les grands, se démenaient à qui mieux mieux pour attirer les regards de la foule, Placide, calme et silencieux, affectait de vivre en dehors de toutes les choses humaines. Ce fut lui qui répondit à quelqu'un qui lui demandait son opinion sur le tableau de ***la prise de la Smala d'Abd-el-Kader.***

— Ma foi, monsieur, je n'ai pas d'opinion du tout. Je vous avouerai même en toute humilité que j'ignorais complétement qu'Abd-el-Kader fît de la peinture.

Par suite d'une mauvaise chance inouïe, il arriva que pendant dix ans ses toiles furent placées dans les expositions comme si elles y fussent venues avec des billets de faveur. La onzième année, on les mit dans un endroit plus apparent.

« — Ah! mon Dieu! disait Placide les larmes aux yeux, je ne me consolerai jamais d'avoir pris la place d'un confrère. »

Placide employa une petite ruse qui lui réussit à merveille à détromper ceux qui le soupçonnaient de lenteur. En causant, il laissait un rouleau de papier s'échapper de sa poche.

« — Ah! disait-il en le ramassant, c'est un petit croquis que j'ai pris hier à l'Opéra, dans le fond de mon chapeau. »

Ou bien encore :

« — Tenez, voilà un pauvre petit arbre que j'ai croqué, les larmes aux yeux, hier, sur la place de la Bourse. — On l'arrachait. — Je n'ai eu que le temps de l'esquisser. Il avait l'air si triste, que l'on avait le cœur gros. »

Et il montrait un dessin parfait, presque une étude.

Il répondait à la critique par des plaisanteries. Un homme du monde lui disait un jour :

« — Je trouve, monsieur Placide, que les marins

qui grimpent sur les vergues du brick qui est sur le premier plan de votre Vue du port de Bayonne ne sont point proportionnés à la grandeur du navire, l'exiguïté de leur taille jure avec l'ensemble.

« — Des marins? quels marins voulez-vous dire? répondit Placide; mais, monsieur, vous êtes dans l'erreur, ce ne sont point des matelots, ce sont des rats qui, ayant dévoré l'équipage, sont forcés, — victimes de leur gloutonnerie, — de faire eux-mêmes la manœuvre. »

Allait-on le visiter dans son atelier, on trouvait un bon vieux en blouse bleue, coiffé d'un bonnet de coton blanc rayé de rouge. Simple comme un vieux fermier du Berry, naïf comme un enfant, gai, causeur et riant, acceptant le blâme avec reconnaissance, les éloges avec un ravissement non dissimulé. Tout cela n'était point naturel. On finit par s'en étonner; on crut à un faux bonhomme; on l'observa. Malgré la rigidité d'un long et minutieux examen, jamais Placide ne fut trouvé en rupture de simplicité. Sa joyeuse douceur ne se démentit qu'une fois : cet homme, d'une humeur si égale, fut, pendant trois jours, en proie à une douleur fu-

rieuse. Comme on lui demandait la cause de son irritation :

— Ne m'en parlez pas, répondit-il; je suis furieux, et j'en ai le droit : depuis trois jours tous les journaux de Paris s'occupent de moi.

— En diraient-ils du mal?

— Mon Dieu! non, au contraire, ils m'accablent de louanges; mais de quoi se mêlent-ils? Je ne m'occupe point d'eux; qu'ils me laissent en paix admirer la nature, entendre les oiseaux chanter dans les arbres, écouter les chansons des cigales vertes et le murmure du ruisseau.

Un tel peintre était si différent des autres, que tout le monde désira connaître ce qu'il faisait.

A ce moment, les trois arbres que vous savez étaient arrivés à un haut degré de perfectionnement. La petite femme en chocolat, peinte désormais par un homme qui avait beaucoup travaillé, pouvait passer pour une femme en sucre. Tout était pour le mieux : à peine quelques imperfections dans le dessin parvenaient-elles à percer la couche de brouillard, de fumée et de poussière inhérente aux

œuvres de Placide. Cette peinture monochrome, sans contraste, avait l'aspect le plus sérieux du monde. L'admiration fut universelle.

Les moins enthousiastes comparent maintenant Placide à Claude Lorrain, et la comparaison, quoique bien prétentieuse, n'est pas dénuée de bon sens.

Cependant Placide ne sera pas un de ces génies qui marquent dans un siècle. Pourquoi ? Je vais vous le dire. Il a eu le bien-être, le goût du travail, l'amour de son art, l'honnêteté et la conscience. Il a encore, Dieu merci, la force et la patience, mais une chose lui a manqué : la jeunesse.

III

CHAUVINARD

Chauvinard n'a eu qu'un désir en sa vie, rendre son nom célèbre; plus heureux que bien d'autres, il a atteint son but. Au moment où nous écrivons ces lignes, Chauvinard est, par la grâce de sa volonté et l'hilarité nationale, le plus célèbre des *illustres inconnus.*

En quelle année et où est né Chauvinard? Il me

serait facile de le dire; mais je connais trop les ficelles de mon métier d'apologiste pour ne pas laisser planer tout d'abord l'ombre de l'incertitude sur le front sublime de mon héros.

M. A. Granier de Cassagnac, rédacteur en chef de la *France musicale*, écrivait, dans un article qui ressemble à une profession de foi, cette phrase un peu naïve, mais tout à fait vraie : « C'est le propre des gens sensés de ne rien faire de sérieux sans motif. »

Je ne fais tort à personne en me plaçant, de ma propre autorité, au nombre des gens sensés. D'un autre côté, personne ne me contestera que l'apologie de Chauvinard ne soit une chose extrêmement sérieuse; partant, je suis dans les conditions voulues pour avoir un motif. Ce motif, le voici.

En cachant l'origine de mon grand homme, j'espère que, dans mille ans, la source du Nil étant trouvée, une armée de savants de tous les pays, restés sans emploi, partira à la découverte de la source de Chauvinard. Grâce à moi, le plus grand de tous les *petits peintres* jouira, dix siècles après sa mort, d'une foule de réclames qui feront sa joie

aux Champs-Élysées : grande et sublime joie, si on en juge par le bonheur qu'il éprouve en voyant son nom dans un journal.

Sans compter que je n'élève pas une prétention désordonnée en supposant qu'une foule de mémoires sur ce sujet important seront adressés à toutes les académies savantes du monde. — Je ne dis pas du monde civilisé, parce qu'il est bien évident que, dans mille ans, le monde barbare aura disparu. — Et les brochures et les opuscules dont la boutique du Dentu de l'époque sera encombrée, et les réponses et les réfutations faites à tous ces ouvrages! Je me réjouis d'avance en brouillant les cartes de la postérité.

L'âge de Chauvinard se ressentira de l'incertitude de sa naissance. Aujourd'hui même, on est fort ignorant à ce sujet. Chauvinard paraît avoir près de cinquante ans, peut-être n'en a-t-il que trente-six; tout est mystérieux dans cet homme de génie, excepté sa réputation.

Chauvinard, dès son enfance, montra les glorieux penchants qui devaient le faire surnommer, plus tard, l'amant de cœur de la réclame. Pas un de ses

livres qui ne fût orné de la phrase traditionnelle des écoliers :

Cette grammaire appartient

à

CHAUVINARD.

Plus tard, il inscrivait son nom sur les monuments publics et sur tous les murs de Paris. Qu'on ne m'accuse pas d'exagération, il y est encore. Par un prodige inexplicable, bizarre, incompréhensible, ce nom se trouve aujourd'hui surmonté d'une paire de lunettes à cheval sur un triangle, sous lequel on lit :

CHAUVINARD SE MOUCHE.

Qui a ajouté ce triangle, ces lunettes et ce verbe perfide ? Chauvinard prétend que c'est l'envie ; je suis parfaitement de son avis.

Un jour, armé de courage et d'une énorme brosse,

il se décida à aller effacer illustrations et légendes; un de ses amis survint à point pour l'empêcher de se livrer à ce travail herculéen.

— Mon cher, dit l'officieux camarade, ne te donne pas la peine d'essayer ; je vais te briser le cœur, mais on doit la vérité à un grand homme. Sache donc que, de la barrière des Martyrs à la Cannebière, il n'est pas un mur sur lequel on ne lise :

CHAUVINARD SE MOUCHE.

— O France! ingrate patrie! s'écria Chauvinard, laisseras-tu blaguer dans ton sein un de tes plus nobles enfants?

— La France n'est pour rien là-dedans, reprit l'ami, l'univers s'en mêle; à Civita-Vecchia, les murs sont comme en France. A Rome, à Rome, entends-tu bien ? au mont Janicule, sur la fontaine Pauline, sur les ruines du cirque de Néron et du théâtre Marcellus, sur l'obélisque de granit rose de Fontana, sur le pont des Anges qui traverse le Tibre,

sur les onze colonnes de la basilique d'Antonin le Pieux, de la villa Médicis au sommet du Quirinal, sur les ruines de l'aqueduc de Claude, du temple de Minerve à la basilique de Lucinius, du bain d'Agrippine, devant Saint-Jean de Latran et Sainte-Marie-Majeure, du forum de Trajan à l'escalier Capitolin, du Colysée au Capitole, il n'est pas une place vide sur laquelle on ne puisse voir : ***Chauvinard se mouche.***

Du reste, cher ami, Gautier l'a vu à Constantinople, Dumas l'a déchiffré sur le pavillon des courses d'Epsom, en s'écriant : « Bonté divine! voilà que je comprends l'anglais. » Gérard de Nerval a trouvé : ***Chauvinard se mouche***, en compagnie de ***Crédeville voleur***, sur la plus grande des pyramides d'Égypte; nos soldats ont épelé ton nom sur les murs de Sébastopol, en disant : « Que voilà un particulier qu il a un rude nez. » Enfin, mon pauvre garçon, un missionnaire écrivait à sa congrégation, quelques jours avant d'être mangé par les naturels de Kanala : « . . . Ce qui m'a étonné beaucoup en arrivant au fond de l'Australie, c'est de trouver sur les huttes des ***bons*** sauvages une inscription que j'ai

souvent rencontrée sur les pagodes, en Chine, et sur des *tumuli* de la Tartarie Mantchoue; cette inscription, surmontée d'une espèce de portrait de fétiche fort laid, est ainsi conçue :

C.H.A.U.V.I.N.
A.R.D.
S.E.
M.O.U.
C.H.
E.

Tu vois qu'il n'y a plus de remède; mais, console-toi, cela s'effacera avec le temps.

Chauvinard n'avait pas besoin de consolations, il nageait intérieurement dans la joie; son nom était connu dans l'univers entier. Aussi, après avoir réfléchi un instant, loin de vouloir anéantir l'inscription, il eût voulu l'enjoliver et placer devant des lanternes pour la nuit.

Chauvinard devait bientôt connaître les bienfaits de cette publicité; mais n'anticipons pas sur les événements. Revenons aux débuts du grand homme

dans la vie. Pour être juste, impartial, il faut dire que ses premiers tableaux, bien que marqués au coin du génie, ne furent pas positivement des chefs-d'œuvre; les immenses qualités dont ils fourmillaient n'étaient point de celles qui frappent la foule ignorante, et le public artiste était déja trop envieux de ce talent naissant pour les avouer.

Chauvinard, le cœur ulcéré par l'injustice, se promenait grave et sombre, murmurant tout bas le sonnet de Rolla à Masaccio, ainsi paraphrasé pour les besoins de la cause.

SONNET [1].

Pâle Masaccio, ta mémoire m'est chère.
Qui m'a donné pour toi cet amour fraternel?
Je suis de *Batignolle,* et Florence est ta mère;
Mais nos âmes sont sœurs au séjour éternel.

Comme toi, jeune encor, je quitterai la terre;
Mais ton nom rayonne d'un éclat immortel,
Et moi, je m'éteindrai, laissant moins de lumière
Que ces astres trompeurs qui descendent du ciel.

[1] Ce sonnet n'est point tiré du poëme de Chauvinard, intitulé *Les extrêmes se mouchent.*

L'amant qui voit périr sa maîtresse adorée,
La mère de sa fille à jamais séparée,
Le père renié par ses enfants ingrats,

L'exilé qui ne peut répondre aux calomnies,
Tous ces infortunés souffrent moins d'agonies
Qu'un *Chauvinard* qui passe et qu'on ne connaît pas.

Ainsi, dans tous les temps, parlent ceux qui ont fait un *chef-d'œuvre inconnu.* Les optimistes disent à tout propos que nous vivons dans un siècle où il n'y a plus de génies incompris; qu'importe que le génie soit reconnu, si l'on ne le proclame pas? la blessure est-elle moins cruelle faite par l'envie que par l'ignorance? C'est toujours une blessure.

Un instant, Chauvinard, en proie à un découragement profond, voulut en finir avec la vie; une réflexion et un léger événement l'empêchèrent de mettre ce fatal projet à exécution.

La réflexion était bien simple. Puisque je suis un grand peintre, je ne puis manquer de mourir jeune, attendons, pensa-t-il; — et il attendit.

L'événement qui le rattacha tout à fait à la vie est encore plus simple.

Un soir, Chauvinard écoutait à la porte d'un mar-

chand de tableaux, chez lequel il avait exposé un *Intérieur*, l'opinion des passants. Un jeune homme et une jeune femme regardaient l'œuvre de celui qui par la suite devait devenir une des gloires modernes de la France.

— Qu'est-ce que c'est que cette ***panne?*** disait le cavalier; c'est assez ***léché***, merci.

— Pas merveilleux, ajouta sa compagne en faisant une petite moue, qui, toute charmante qu'elle était, déplut fort au pauvre Chauvinard.

— C'est-à-dire que ça ne vaut rien.

— Je n'ai jamais dit le contraire.

— De qui est-ce?

— Attends donc, Chau... vinard, oui, Chauvinard, dit la jeune femme en épelant le nom écrit dans un coin en grandes lettres rouges.

— Qu'est-ce que c'est donc que ça, Chauvinard? Ce nom absurde m'est inconnu... Chauvinard, connais pas.

— Attends donc, reprit la dame, il me semble que je connais ce nom-là; laisse-moi chercher...

Chauvinard était palpitant; la critique avait été

dure, mais une jolie bouche parlait de lui, en parlait comme si elle le connaissait, il n'était donc pas complétement inconnu; son cœur battait, battait. Il suivit cette gracieuse promeneuse dont il occupait la pensée, il tâcha d'écouter.

— Chauvinard! s'écria la dame, j'y suis; c'est cela, je le connais, toi aussi, tout le monde en a entendu parler.

Chauvinard ne respirait plus.

— Ma foi, ma chère, reprit le monsieur, si je le connais, je ne me le rappelle guère.

— Mais si, tu sais, mon ami, c'est celui qui se mouche!

Chauvinard tomba suffoqué sur le trottoir. Une âme charitable qui le reconnut à son nez, le ramassa et le conduisit chez lui.

Le lendemain, lorsque l'auteur de *Danaë* se leva, une révolution s'était opérée dans son esprit. A partir de ce moment, il conçut le dessein de faire son petit coup d'État. De la conception il passa à l'exécution. Il fallait du temps et de la persistance, l'avenir était à lui, et la nature lui avait donné la patience des tarets. Il se mit à l'œuvre avec l'inten-

tion bien arrêtée d'occuper l'univers de son nom et de ses travaux.

Son premier soin fut de s'affilier à une société artistique, non dans l'intérêt de l'art, l'art n'avait pas besoin de Chauvinard, Dieu merci, mais dans le sien propre. Nommé bientôt secrétaire *général*, les procès-verbaux des séances retentirent de son nom accolé aux épithètes les plus louangeuses. Infatigable et fécond, son éloquence ne tarissait point; aussi eut-il des succès sans nombre et une publicité naissante; mais il aspirait à d'autres destinées.

Une société ne lui suffisait pas, il se fit recevoir dans une seconde. Là, sa réputation commencée lui fait décerner les honneurs du fauteuil et la rédaction en chef d'un journal fondé par l'association. Ce journal se nommait *la Trompette des Peintres;* cette trompette n'était autre que celle de Chauvinard. Aussi fallait-il voir avec quelle grâce il encensait sa propre personne; sans son prosaïque habit noir, on l'eût volontiers pris pour ce Turc qui, jadis à la porte de sir Mac-Nop, rue Vivienne, se brûlait sous le nez des pastilles du sérail.

Mais, c'est égal, le nom de Chauvinard grandissait.

En 1848, l'année des bouleversements et des impossibilités, Chauvinard passe en qualité de rédacteur dans un grand journal. Pendant que tout le monde parle politique, que du petit au moyen, du moyen au grand, du grand à l'infime, chacun se croit apte à gouverner la France et cherche à accaparer un lambeau du pouvoir, Chauvinard, le front calme, laisse gronder la tempête révolutionnaire, et, sans s'en inquiéter autrement, il élève un monument à sa gloire. Sa critique du salon de 1848 consiste purement et simplement dans un éloge pompeux de ses œuvres. Inutile de dire qu'un pseudonyme le cache aux yeux de la foule étonnée.

Puis arrive la grande, la fameuse exposition des vitraux de l'église Saint-Hubert, que M. de Rambuteau, avec l'intelligence artistique qui le caractérisait, avait commandés à Chauvinard. Certes, entre des mains moins habiles, ces verrières eussent fait sensation, mais dans celles de notre héros elles causèrent un enthousiasme impossible à décrire.

L'*Illustration* les reproduit, tous les recueils et *Magazines* en font autant, et, chose plus étonnante encore, les almanachs de toutes couleurs, jusqu'aux

Double-Liégeois, offrent à leurs lecteurs éblouis les verrières de Saint-Hubert. Le nom de Chauvinard est dans toutes les bouches. La France est glorieuse de son enfant, les journaux ne contiennent plus que des entrefilets sur l'œuvre de Chauvinard.

(*La Patrie*), 1er juin. — M. Chauvinard travaille en ce moment aux vitraux, etc.

(*Autre*), 1er juillet. — Nous avons visité les ateliers de plusieurs peintres célèbres, entre autres celui de M. Chauvinard. Les vitraux, etc.

(*Autre*) 1er août. — M. le ministre a visité hier les travaux, etc.

(*Autre*), On va placer les vitraux, etc

(*Autre*), 1er octobre. — Les vitraux de M. Chauvinard viennent d'être placés, etc.

(*Autre*), 1er novembre. — On a été obligé de démonter les vitraux de M. Chauvinard, parce que la lumière, etc., etc.

Dans les rues on s'embrassait en demandant : « Avez-vous vu les vitraux de Chauvinard? « L'admiration était à son comble. Chauvinard avait grandi de cent pieds dans l'opinion publique. Ce fut alors que l'envie, cette âpre furie, commença à

siffler cette réputation si bien méritée par tant de travaux et de talent, à mordre les mollets de ce colosse artistique. Une réaction suscitée par elle ne tarda pas à se produire. Le grand artiste allait partager le sort de tous les hommes illustres; il allait être vilipendé, calomnié, conspué.

Des émissaires stipendiés par Couture, Delacroix, Delaroche, Horace Vernet, Armand Dumarescq, Decamps et Diaz, firent courir les bruits les plus désagréables.

— C'est Chauvinard qui fait son éloge, c'est Chauvinard qui a donné aux almanachs les bois pour reproduire ses vitraux.— C'est Chauvinard qui paye ses réclames à 3 francs la ligne. Que sais-je encore ?

Tout autre que le glorieux auteur des vitraux de Saint-Hubert aurait plié devant l'orage, mais la ténacité est l'apanage des grands cœurs. Il ne se découragea point, et, prévoyant d'où partaient les coups, il les para avec une habileté remarquable et réduisit ses ennemis au silence en les enveloppant dans ses propres rets.

Voilà ce qu'on put lire dans les journaux qui naguère chantaient les louanges de Chauvinard seul ;

« Parmi les œuvres remarquables qui doivent figurer à la prochaine Exposition, on cite :

« *La Soif du billet de banque*, œuvre magistrale par Thomas Couture.

» *Le Passage de la mer rouge*, E. Delacroix,

» *Portrait du shah de Perse*, H. Vernet.

» *Vue d'un boucher, prise dans un des plus beaux sites de l'abattoir du Roule,* A. Dumarescq.

» *Le Singe amoureux,* Decamps.

» *Marmelade de papillons des tropiques*, Diaz.

» Enfin une *Danaë* , ravissante toile de Chauvinard, l'habile peintre des vitraux de Saint-Hubert. »

Par ce procédé ingénieux, Chauvinard, en se mêlant modestement à ses ennemis, les mit dans l'impossibilité de lui nuire; et désormais tranquille, il put se livrer à sa *Danaë*, splendide création qui devait ranimer la haine, mais aussi l'admiration du monde entier.

Tout le monde sait que cette œuvre si éminemment remarquable fut refusée impitoyablement par le jury.

L'envie, toujours l'envie!

Que lui manquait-il à cette *Danaë*, digne du roi des dieux, pour être acceptée par les hommes? N'avait-elle point une teinte chaste et pure comme si Raphaël l'eût entourée d'un de ces nimbes jaunes dont lui et Titien ont emporté le secret? N'avait-elle pas en même temps cette amplitude, cette curieuse disposition du sein que Michel-Ange a données à ses divinités païennes? Pure et lascive, que lui manquait-il? que lui manquait-il à cette lorette du paganisme? M. Mirès, ce Jupiter des écus, aurait, certes, volontiers fait pleuvoir pour elle les quadruesde l'emprunt espagnol.

Il ne lui manquait rien, elle possédait tous les charmes et toutes les grâces, elle possédait tout, hors la faveur d'entrer au Salon : son costume s'y opposait. Le siècle est si collet-monté.

Danaë se résigna et retourna sur le chevalet, où elle allait bientôt essuyer un sanglant affront. En effet, une nuit, desravisseurs pénètrent avec escalade et effraction, — tant leur passion les entraîne, — dans l'atelier du maître; ils vont porter une main sacrilége sur cette Marguerite Gauthier de l'antiquité : heureusement un bruit se fit entendre.—Est-

ce Jupiter qui tonne? Non, c'est *Chauvinard qui se mouche*.

Les ravisseurs sont en fuite; éclat, scandale; *Danaë* serait perdue de réputation si un personnage du plus haut rang, qui a une consolation pour toutes les infortunes, ne l'envoyait, loin des envieux, faire les délices d'une cour d'Allemagne. Depuis, Chauvinard est triste, on ne l'entend plus, il a disparu de la scène du monde; les intimes qui veulent le voir sont obligés d'aller au chemin de fer de l'Est, où le pauvre désespéré demeure nuit et jour, attendant les voyageurs qui viennent d'Allemagne. Lorsqu'il aperçoit descendant du wagon un homme avec des cheveux jaunes et une pipe en porcelaine, il s'élance vers lui en s'écriant :

— Vous qui venez de là-bas, avez-vous vu ma *Danaë*?

— Foui.

— Qu'en dit-on?

— Que *c'être inne groûde.*

— Quel malheur, reprend tristement Chauvinard; je n'entends pas l'allemand.

Et il reste plongé dans un état de prostration qui fait peine à voir.

Ne le dérangeons pas; mais souhaitons-lui un éclair de raison, un moment de repentir pour qu'il éteigne les fourneaux de l'horrible cuisine où il triture sa renommée.

Souhaitons-lui surtout d'employer à fortifier un talent qui jusqu'à présent n'a que de l'acquis, le temps qu'il passe à faire violence à la sympathie publique, et alors nous serons les premiers à.....
Mais à quoi bon espérer? Qu'un jour son nom revienne à paraître quelque part, il se réveillera, recommencera sa chasse à la réputation et étourdira le monde de sa gloire.

LA FAMILLE DES IGNORÉS

Il n'est pas permis d'ignorer que les barons allemands descendent tous du célèbre Witikind, comme les marquis français de Robert le Fort, les Espagnols du Cid, les Russes du Caucase. La famille des ignorés, à elle seule, est plus ancienne que tout ce monde-là. Elle descend en droite ligne de Jacob, de Jacob, l'homme à l'échelle.

Jacob eut douze fils, c'était beaucoup, c'était trop

même; puisque quatre seulement sont devenus célèbres : Joseph, Benjamin, Siméon et Ruben.

Joseph, le plus connu de tous, était un garçon qui, il faut le reconnaître, ne manquait pas d'un certain mérite, celui de ne rien faire comme les autres. Sa conduite avec madame Putiphar, conduite blâmée seulement par les gens qui manquent de tenue, en est la preuve. Puis il rendait le bien pour le mal, expliquait les songes d'une manière ingénieuse, et s'il accaparait, c'était pour le bon motif.

Benjamin, lui, est resté dans le souvenir de tous. Quelle race que cette race humaine, qui se souvient d'un homme pendant cinq mille ans, parce qu'il aimait son père et qu'il en était aimé!

Siméon manquait d'originalité; cependant il a trouvé le moyen de se faire une petite réputation en pastichant Caïn.

Pour Ruben, c'est différent : il n'avait ni vices ni qualités. Il ne voulait pas faire le mal, mais ne te-

nait nullement à faire le bien. Ruben était un *bon enfant*, comme on dit aujourd'hui. Il ne voulait pas laisser assassiner Joseph; mais, d'un autre côté, il ne voulait pas se brouiller avec ses autres frères, il propose une transaction :

— Vendons-le.

Eh bien, c'est dit, Ruben était un bon enfant et la postérité s'est souvenue de son nom; mais pourquoi a-t-elle oublié celui des autres enfants de Jacob?

N'avaient-ils point comploté la mort de leur frère?

Ne l'avaient-ils pas mis dans une citerne?

Ne l'avaient-ils point vendu!

N'avaient-ils point rapporté sa tunique sanglante sous le toit de Jacob, en disant : « Une bête féroce a dévoré l'enfant de votre cœur! »

Ils avaient prémédité le meurtre, accompli le crime, menti à leur frère, ils avaient fait tout cela.

Alors pourquoi, dans ce lamentable drame qui a

traversé tant de générations pour arriver aux baraques de bois du champ de foire, sont-ils restés des personnages muets et tout à fait sans importance? Qui leur a taillé ces rôles sacrifiés, à eux, qui accomplirent la faute tout aussi bien que les autres; à eux qui eurent les remords, à eux qui eurent le repentir?

Pourquoi, vous qui saviez leurs noms il y a vingt ans, les avez-vous oubliés?

Pourquoi l'enfant qui les a épelés hier ne les sait-il plus aujourd'hui?

Pourquoi le paysan, dans le naïf récit de la veillée, dit-il :

« Les frères de Joseph, » comme M. Scribe dit : « Chevaliers de la suite de Robert. »

Parce que ces huit hommes, déjà dans le temps où les hommes se comptaient, étaient destinés à être *ignorés*.

Parce que leur place était marquée d'avance. Eux

et leurs descendants devaient, figurants de l'humanité, assister à tous les drames de la vie, sans jamais avoir combiné l'action de ces drames ou prévu les dénoûments.

Parce qu'en eux rien n'a jamais fait naître le rire, la joie, la pitié, l'admiration ou la terreur dans le cœur de ce grand public qu'on appelle le monde.

Ces huit criminels honteux sont devenus les chefs de l'immense *famille des ignorés*, qui se divise en huit branches.

Les *ignorés* du monde.

Les *ignorés* de l'amour.

Les *ignorés* du bonheur.

Les *ignorés* de la gloire.

Les *ignorés* des lettres.

Les *ignorés* de la science.

Les *ignorés* de l'art.

Les *ignorés* de l'esprit.

L'homme qui passe, portant une planche sur l'épaule, n'est point un ignoré, c'est un ouvrier, un membre de l'ordre social. Il appartient au peuple, et le peuple est la pépinière où naissent toutes les gloires. — Flattons les masses. — Cet homme a peut-être en lui toutes les poésies, toutes les vertus, tous les sentiments; c'est un honnête artisan, ce n'est point un *ignoré*, il accomplit une mission.

Cet autre homme qui s'avance traînant la jambe droite, jetant partout un regard inquiet, cherchant plus à cacher sa personne que ses haillons, traînant après lui une odeur de honte, n'est pas non plus un *ignoré;* on le connaît : c'est un galérien en rupture de ban.

L'habitant des contrées polaires, qui ne voit que pendant deux mois la lumière du jour et passe le reste de l'année enterré vivant dans une prison souterraine couverte de glaces, n'est pas un *ignoré*. On sait ce qu'il mange, ce qu'il boit, comment il se vêt, comment il aime; on sait s'il est hospitalier ou redoutable, lâche ou courageux.

Pour vous faire comprendre ce que c'est véritablement qu'un *ignoré*, je vais avoir l'honneur de vous présenter les membres principaux de la famille; ça m'évitera la peine d'entrer dans des explications sans fin et ça leur fera plaisir; jamais ils n'auront été à pareille fête.

Voici d'abord M. le marquis de Zabulon, un *ignoré du monde.*

M. le marquis de Zabulon porte de sable au zèbre d'or passant. Il a quinze mille livres de revenu et une fille à marier, c'est-à-dire la misère pour un homme qui va dans le monde. Il n'est ni petit, ni grand, ni beau, ni laid, ni gras, ni maigre, ni sot, ni spirituel. Mlle Berthe de Zabulon est « tout le portrait de son père. »

Afin d'être sur un certain pied à Paris, pendant l'hiver, il passe neuf mois de l'année à Zabulon, où il nourrit sa famille avec du fromage de chèvre, pour la faible bagatelle de dix-huit cents francs par an. Il subit toutes les privations, pratique toutes les ladreries, dans l'espoir de marier Berthe richement et de relever sa maison, qui n'est jamais tom-

bée, n'ayant jamais été élevée. Il compte, pour arriver à ce but désiré, sur sa notoriété dans le monde, sur les sympathies qu'il y a fait naître; enfin, sur la franc-maçonnerie qui pousse les gens de condition à s'aider les uns les autres.

Voici ce qui arrive.

Un jour, ou plutôt une nuit, un jeune *ignoré* rencontre Mlle de Zabulon dans un bal; il danse avec elle, et, flairant une bonne affaire, il s'enquiert près du maître de la maison.

— Vous connaissez les Zabulon? demande-t-il.

— Sans doute, puisque je les reçois.

— Vous êtes fort amis?

— Amis n'est pas précisément le mot. Ils viennent à nos samedis depuis trois ans. Vous savez, la comtesse se lie difficilement.

— Bonne noblesse, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— De quelle province?

— Mais de Bretagne, je crois, ou... du Dauphiné.

— Ils ont de la fortune?

— Certainement, quand je dis : certainement,

vous comprenez que je n'en sais rien, moi; je n'ai pas compté avec eux.

Voilà le lambeau sur lequel ce gentilhomme a cousu ses espérances, mais ne le plaignez pas; s'il est *ignoré*, c'est qu'il n'a pas voulu être heureux, lui qui pouvait,

. . . . au fond d'un vallon solitaire
Vivre, naître et mourir sous le toit paternel.

Les *ignorés de l'amour* sont très-rares, Dieu merci ! Il est peu d'êtres sur terre qui n'aient pendant deux heures au moins possédé complétement la moitié du cœur d'une femme. Cependant il est des gens qui n'ont point ce bonheur ou ce malheur, — comme il vous plaira.

Les ignorés de l'amour sont les millionnaires et les beaux hommes, — je ne parle pas des hommes beaux, — c'est une grande compensation dans la destinée des pauvres et des laids.

Les millionnaires peuvent tout acheter, pourquoi leur donnerait-on l'amour pour rien? Ils payent tout

et doivent s'estimer fort heureux lorsqu'on leur livre les colis de bonne grâce.

Dans l'esprit d'une femme, un bel homme n'est qu'une vanité ou un besoin; pour s'excuser, elle se figure que c'est un besoin de l'âme ou une vanité de cœur. Quand les femmes cherchent à s'excuser, c'est qu'elles n'ont plus d'excuses.

Rosine G... est une biche, une biche qu'on connaît trop, mais le vrai mérite d'une biche est d'être trop connue; sa beauté est comme son mérite, les adorateurs de tous les mondes se disputent un de ses sourires.

Le baron Hulot, qui est devenu, grâce à la bonté du feu roi, duc de la Tour d'Embleuse, est à ses genoux. Du Tillet met des millions aux pieds de la belle, au grand désespoir de trente sportmen, de quarante lions, de cinquante artistes plus ou moins célèbres.

Savez-vous qui Rosine a choisi dans tout cela! Personne : son cœur est pris, elle aime Alexis.

Alexis est un mauvais drôle, petit, maigre, grêlé, qui a la tête cotonneuse et les paupières rouges. Il est affreux à voir, désagréable à entendre, dangereux à approcher. Un jour, il y a de cela longtemps, Rosine n'était pas encore à la mode; biche pleine d'ambition, elle voulut se débarrasser d'Alexis, qui ne rapportait pas suffisamment à l'association, au contraire.

Alexis se contenta de lui dire :

— Je suis malheureux, tu me chasses, je n'avais que toi au monde. Adieu, je ne te gênerai plus.

Rosine le rappela et depuis elle le garde comme un trésor; elle l'aime, elle est fière d'avoir un homme qui ait besoin d'elle, d'elle qui a besoin de tous les hommes, des millionnaires toujours, des beaux hommes quelquefois.

Les *ignorés du bonheur*, tels que vous les voyez, mesdames et messieurs, sont ces infortunés — dont vous avez bien sûr entendu parler — qui n'ont jamais donné ni pardonné, aimé ni pleuré.

Les *ignorés des lettres* sont plus nombreux que les étoiles du ciel, mais bien moins brillants.

Les plus connus sont les ignorés bonasses et les ignorés venimeux.

L'ignoré bonasse se nomme Martin-Dubois ou Dubois-Martin. Il fait des fables ou des pièces de circonstance.

Sa fable *la Chenille et le Ver à soie* a eu quelque succès. Il y a fait ressortir l'utilité du ver qui fait de la soie et l'inutilité du ver qui ne fait que des papillons.

Un jour, le brave Martin-Dubois ou Dubois-Martin publiera un livre pour prouver que la fortune ne fait pas le bonheur; l'œuvre sera intitulée:

LE NÉANT DES GRANDEURS

OU L'INSTABILITÉ DE LA FORTUNE

par M. E. M. C. MARTIN-DUBOIS, auteur de plusieurs ouvrages.

Il donnera un grand nombre d'exemplaires à ses amis. Ses amis seront contents, lui aussi.

L'ignoré venimeux, c'est autre chose. L'oiseau triste d'Athènes était moins lugubre que lui. Ne le regardez pas, une profonde tristesse emplirait votre cœur; le dégoût seul pourrait l'en chasser. Cet homme n'est point l'image du malheur ni le spécimen de la pauvreté; c'est la misère illustrée, qui cherche à se vendre dix centimes dans les baraques des marchands de journaux.

Ah! cet homme, quel homme!

Il s'affuble avec ostentation du vieux feutre fané de don César, et il ne sait pas saluer.

Il porte le gourdin de Robert-Macaire, et s'il avait l'audace de s'en servir, il n'aurait pas la force de le soulever.

Il a des souliers troués, comme le poëte, et pourtant :

Il ne chante jamais, ne sachant pas ranger
Des rimes s'embrassant au bout d'une pensée,
Comme les passereaux dans l'ombre du verger.

Parfois sa tête s'incline, il a l'air de chercher dans son âme, il veut faire croire qu'il pense, et vous finiriez par le croire si, d'ailleurs, vous n'étiez fixé.

En le regardant, on se demande où il peut aimer, et on ne trouve pas.

Ne cherchez pas ce qu'il a fait, il n'a rien fait, et il a bien fait.

L'*ignoré de la science* est unique dans son espèce; c'est un vieux monsieur qui a des lunettes d'or et fait partie de plusieurs sociétés savantes. On le rencontre surtout dans les sociétés archéologiques. Il est secrétaire perpétuel de celle de Sainte-Affrique. C'est lui qui adresse au ministre et aux académies mémoires sur mémoires pour soutenir une toquade qui lui est venue il y a environ trois ans, et qui consiste à vouloir faire abattre les monuments en pierre, après les avoir fait mouler préalablement pour les faire couler en bronze après.

Je cite un passage de son dernier mémoire :

« Les bronzes égyptiens, les médailles romaines,

les amphores et autres ustensiles en bronze trouvés à Pompeï et dans les ruines de l'antique Ninive, et encore de nos jours la colonne Vendôme, prouvent que c'est seulement en construisant nos monuments avec ce métal inaltérable que nous pourrons transmettre aux races futures ***les vestiges* INTACTS *de notre gloire!*** »

L'ignoré de l'art, c'est ce pauvre diable, là-bas, dans le coin; il fait de la peinture depuis vingt ans, avec une persévérance digne d'un meilleur sort; il a tout essayé, l'histoire, le genre, le paysage, les natures mortes, les portraits, le pastel, l'aquarelle, la sépia, le fusain, la lithographie, la gravure sur bois, tout, tout.

Il fait de petites statuettes en terre glaise et se croit sculpteur.

Il joue du cornet à piston, sait faire grincer une chanterelle, et se croit musicien.

Ce pauvre garçon est bien à plaindre, ce sont les bourgeois qui l'ont gâté. En venant au monde, il

avait des aptitudes à l'imitation, ses parents ont dit :

— Paul a une nature artistique.

Au collége, son copin lui disait :

— Si j'étais toi, moi, je me ferais peintre; on gagne pas mal.

Plus tard ses amis lui ont répété à chaque instant :

— Mon vieux, ton affaire à toi, c'est d'être artiste.

Aujourd'hui tous disent à qui veut les entendre :

— Est-ce drôle la réputation tout de même! voyez Paul, il est pétri de talent, ce garçon, il sait tout faire: eh bien, il n'arrive pas.

Je crois bien qu'il n'arrive pas, braves gens, il ne sait pas où il va.

Les *ignorés de l'esprit*. . . . .
. . . . Car enfin, qu'est-ce que c'est que

l'esprit? Pour moi, je ne me charge pas de le dire, étant fort d'avis que la chose la plus spirituelle qu'on puisse faire ici-bas, c'est de matelasser sa plume et capitonner sa langue. Je vous dirai pourquoi plus tard. En attendant, soyez *acertainés* que si vous avez quelques mérites et le désir de parvenir, vous vous trouverez en présence des membres de la *famille des ignorés*. Ils se connaissent, se sentent, se devinent, s'enlacent, encombrent les places, bouchent les avenues. Pour traverser cette haie vivante, il faut feindre d'être des leurs et se faufiler, sinon lutter, et c'est difficile.

Et maintenant je me demande pourquoi tant d'ignorés quand il suffit, pour être un peu connu, de brûler le temple de Diane ou de raconter l'histoire de l'*Invalide à la tête de bois.*



UN PAQUET DE FICELLES

Dans son savant ouvrage intitulé *le Dictionnaire des coulisses*, notre honorable collaborateur Joachim Duflot — que celui d'entre vous qui est sans prétention lui jette la première rime — a parlé des *ficelles*. Malheureusement, son cadre trop restreint l'a empêché d'approfondir un sujet qui exigerait des volumes, si on avait la faiblesse d'entrer en pourparlers avec lui.

naissance dans un théâtre, un café, une promenade, huit jours après ils ont leurs lettres de naturalisation. Dans un temps où l'on calomnie volontiers, cette hypertrophie du langage a reçu des ennemis du progrès le nom d'argot. Banni et conspué pendant un instant, le nouveau français a vécu où et comme il a pu. Mais voici qu'une réaction s'opère en sa faveur; s'il n'est pas complétement réhabilité, il est presque accepté, ce qui revient au même; il est surtout compris, ce qui revient à mieux.

La preuve, la voici :

Demandez à votre ami, à votre maîtresse ou à votre domestique, un tortis de chanvre pour fixer quelque chose.

Ami, maîtresse et domestique vous répondront :

— Un tortis? connais pas.

Mais, au contraire, dites à votre ami qui vous emprunte de l'argent, à votre maîtresse qui vous trompe, à votre domestique qui vous vole, dites-leur : — « Vous ne m'y prendrez plus; je connais *la ficelle.* » Ils comprendront admirablement.

D'où on peut conclure que ficelle est le mot français, tortis le mot argot.

L'origine du mot nouveau ficelle remonte au théâtre des marionnettes. Lorsque les Italiens importèrent en France ces petits personnages en bois, qui font encore fureur aujourd'hui, tout le monde prit un plaisir extrême à leurs évolutions.

Mais rien n'est parfait, rien n'est éternel ; l'engouement disparut le jour où un quidam s'écria :

— C'est gentil, mais on voit la ficelle!

Des coulisses des fantoccini le mot passa dans celles des Marionnettes humaines, y resta longtemps, et enfin courut la ville, sans autorisation préalable de Ponson du Terrail, le dernier puriste.

A la ville, ficelle signifie une ruse combinée maladroitement.

Au théâtre, ficelle exprime un moyen déjà employé, connu, usé, qui sert à amener une situation ou un dénoûment quelconque, mais prévu.

Les ficelles dramatiques émouvantes ou cocasses sont en fort petit nombre. Pour les employer, il faut une grande habileté; pour les inventer, il faut du génie.

L'homme qui découvre une ficelle dramatique a

plus fait pour le bonheur de l'humanité que celui qui a découvert le pistolet revolver.

En attendant les autres, nous citerons quelques ficelles célèbres parmi

LES FICELLES DRAMATIQUES

FICELLE ÉMOUVANTE. — Le théâtre représente ce que vous voudrez.

Il est minuit moins dix.

Le traître est sur le point de s'emparer de l'immense fortune qu'il convoite depuis sept heures un quart ; il ne lui reste plus qu'un tout petit meurtre à accomplir et ce sera fini.

Embusqué, le poignard à la main, il attend sa victime.

Dans l'ombre de la nuit il doit la reconnaître à sa crinoline exagérée.

Une jeune femme arrive, c'est une pauvre ouvrière qui, pour rendre service à une grande dame poursuivie, a bien voulu lui céder son jupon de flanelle en échange d'une cage.

Ce désir d'être utile et d'avoir une tournure va lui coûter la vie.

Le traître s'avance et lève son poignard.

Les femmes sanglotent;

Les hommes l'appellent tout bas « canaille »;

Les voyous apprêtent des pommes cuites et des trognons de choux.

La jeune femme profite des divers sentiments qui agitent l'assemblée; elle se met à genoux au milieu de la rue et fait sa prière.

— Malédiction! s'écrie le traître, me faudra-t-il lutter contre Dieu lui-même?

Il s'avance, il lève l'arme homicide; mais tout à coup il pâlit, il chancelle, son poignard va s'échapper de sa main tremblante; il vient d'apercevoir une croix d'argent dans les mains de sa victime.

— Quelle est cette croix? quelle est cette croix? est-ce un rêve? une illusion? Cette croix! qui vous a donné cette croix?... Parleras-tu à la fin; qui t'a donné cette croix?...

— Cette croix, s'écrie la jeune fille, c'est la croix de ma mère, qui est là-haut dans le ciel!

— Ma fille! ma fille! c'est ma fille!

C'est sa fille, à ce brigand; son poignard tombe, la toile tombe, la pièce tombe... — Tableau.

FICELLE GÉNÉRALE. — Toutes les fois que vous assisterez à un drame où, au premier acte, il y a un enfant perdu ou un enfant trouvé, ce qui est la même chose, examinez bien le gaillard. S'il a une marque au bras comme Gauthier d'Aulnay; la mèche des Scylla; une médaille, comme Espérance ou Tamise; un chapelet, comme Angélus, retournez tranquillement chez vous, et soyez convaincu que le brave garçon retrouvera ses parents à la fin du spectacle. Quelquefois on l'assassine quand il les a retrouvés et qu'il touche au bonheur, mais c'est bien rare.

FICELLE NAIVE. — Dans une pièce de M. M.rc L.pr.v.s.t, une petite fille trouvée dans ses langes était reconnue dix-huit ans après, à la marque de son linge. *(Historique.)*

Dans la vie réelle, le duel est une absurdité. Au

théâtre, c'est une simple ficelle, parce que le résultat en est toujours arrêté d'avance dans l'esprit du spectateur.

FICELLE DE CHIC. — Une comédie de Scribe, *la Demoiselle à marier*, je crois, est remarquable entre toutes par la ficelle qui en fait le principal ornement.

A chaque scène, le même domestique prononce une même phrase.

— Je me griserai le jour du mariage de mademoiselle.

La première fois que le spectateur entend cette déclaration bachique, il se dit :

— Certes, voici un brave garçon qui aime bien sa maîtresse.

Ce serviteur devient sympathique, parce que les bons maîtres faisant les bons serviteurs, les bons domestiques sont rares.

A la seconde fois, le spectateur trouve que le serviteur se répète.

A la troisième, il trouve que le brave garçon pourrait bien être un ivrogne.

A la quatrième, il trouve qu'il est ivrogne et cynique.

A la cinquième, il se prend à réfléchir qu'il pourrait bien y avoir quelque chose là-dessous.

C'est vrai, une lettre va tout déranger, tout perdre, tout faire manquer, si elle arrive à son adresse; heureusement, le valet chargé de la porter, fidèle à sa promesse, s'est grisé comme un portefaix et l'a gardée dans sa poche : et voici comment et pourquoi se marie la demoiselle à marier.

FICELLE TANNANTE. La ficelle tannante se prélasse dans les œuvres de M. E. Scribe en général et dans les *Trois Maupin* en particulier. Elle consiste à prolonger indéfiniment une action nouée sur un quiproquo puéril. Un mot suffirait pour en finir tout de suite; ce mot, tout le monde l'a deviné, et l'auteur, qui l'a couvé pendant quatre actes, ne le fait éclore qu'au cinquième. Pour être juste, il faut reconnaître que M. Scribe y met une certaine discrétion, car

de trois cents jeunes filles ; c'est par une modestie qui l'honore qu'il ne porte pas ses médailles.

FICELLES DE DÉPART. — Pardon, quelques ordres à donner.

— Excusez-moi, quelques lettres à écrire.

— John ! John !... Voyez s'il viendra... Je suis le gentilhomme le plus mal servi de France...Pardonnez, belle dame... je vais moi-même...

FICELLE DE RETOUR. — *Le marquis.* — Comment, marquise, vous ici ! je vous croyais au bal de la comtesse ?

La marquise (avec humeur). — La comtesse a contremandé son bal.

Le marquis. — C'est fâcheux.

La marquise. — Je ne le regrette pas... mais vous avouerez que cette madame de Sineuse est d'un sans gêne ! (*A part.*) Il a l'air contrarié, je ne m'étais pas trompée.

FICELLES A EFFET. Tant pis, nous sommes dans un cachot ou dans un cabanon de la tour du Nord. La comtesse Berthe, enchaînée, vêtue d'une robe grise, est assise sur la paille humide.

La comtesse Berthe. — Seigneur, vos décrets sont terribles ; vous m'avez prise, moi, votre créature, et vous m'avez brisée... J'ai, sans me plaindre, supporté vos volontés suprêmes; mais mes forces sont à bout... Vous m'avez enlevé celui que mon cœur aimait, et je vous ai prié, vous m'avez ravi mon enfant bien-aimé, et je n'ai pas blasphémé ! Seigneur, votre colère est-elle apaisée ? Seigneur ! Seigneur ! quel malheur me réservez-vous encore ?...

Le geôlier. — Le chevalier de Maurevert.

La comtesse Berthe. — Aaaah!!!!

Maurevert. — Cessez de vaines plaintes, elles ne serviraient à rien. Ah ! fière comtesse, vous m'avez dédaigné ! Ah ! en échange de mon amour, vous m'avez jeté le mépris ! Mais vous étiez donc folle ? A mon tour maintenant. Je me relève, nulle puissance ne peut t'arracher de mes mains, tu m'appartiens, tu es à moi.

Raoul (pénétrant par une porte secrète, l'épée à la main). — Pas encore, chevalier de Maurevert!

AUTRE. — *Catherine.* — ... Je te suivrai.

Henry. — Et vous me laisserez seul... avec cette fortune que je vous dois, et qui fera mon malheur!.. Qu'elle soit maudite!... reprenez-la... et rendez-moi notre repos, notre amitié et notre misère.

Béatrix. — Tu n'es pas raisonnable.

Henry (avec désespoir). Et que veux-tu faire?

Catherine. — Quel parti prendre?

Henry. — Qui nous viendra en aide?

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, SABINE, *paraissant dans le fond.*

Sabine. — Moi!!!

FICELLE FOLLE. — Il y a au théâtre trois remèdes qui ne manquent jamais de guérir la folie :

L'amour.

Une chanson.

Le village où est né le pauvre aliéné.

Au moment suprême où on va guérir le fou ou la folle, tous les personnages se mettent à l'écart et suivent avec anxiété les péripéties de la cure.

Quand l'objet aimé est entré,

Quand la chanson est chantée,

Quand on aperçoit au fond le décor du premier acte, l'un d'eux sort bruyamment en s'écriant :

— Il *ou* elle a pleuré, il *ou* elle est sauvé !

FICELLES AVANT, PENDANT ET APRÈS LA LETTRE. — Il n'est point sur la scène de lettres closes. Ordinairement, les femmes les laissent traîner ; le mari s'en saisit : les domestiques les entr'ouvrent ; les maîtres les lisent par-dessus l'épaule, comme dans *l'Avocat du Diable*, l'une des plus jolies pièces du Gymnase.

Les lettres et les papiers jouent un grand, mais unique rôle, dans les drames.

Les lettres servent à faire *chanter*.

Des papiers importants, dont on ne sait jamais le contenu, font la convoitise du traître, qui s'écrie de temps à autre :

— Oh ! ces papiers ! ces papiers !

Lorsqu'on brûle un acte ou un écrit de quelque valeur ou d'une nécessité absolue pour le dénoûment, il ne faut pas s'inquiéter, il y en a toujours un double. (Voir le ***Roman d'un jeune homme pauvre.***)

FICELLE SUBLIME. — Un chef-d'œuvre au hasard; ***Ruy-Blas,*** si vous voulez.

Ruy-Blas, laquais, devient amoureux de la reine; pour elle, il va chaque jour bien loin chercher des fleurs bleues d'Allemagne, dont elle raffole. Afin que ces fleurs soient trouvées par sa royale amante, il les dépose le long d'un banc où chaque jour elle va s'asseoir. Mais, pour arriver à ce banc, il faut franchir le mur du parc,

Un vieux mur illustré de *broussailles* de fer.

Parfois le pauvre fou y laisse des lambeaux de chair et de manchettes. La reine, qui n'est pas anthropophage, laisse la chair, mais prend la dentelle. — Oh ! les femmes !

Plus tard, par un coup du sort et de don Saluste, Ruy-Blas, devenu gentilhomme, est chargé par le roi d'un message pour la reine.

Sans hésiter, la reine reconnaît son amoureux anonyme.

A quoi ? — à ses manchettes.

— C'est la même dentelle ? murmure la femme du roi.

Sur le moment, cela émeut plus qu'on ne pourrait le dire, mais l'intérêt qu'inspire Ruy-Blas diminue un peu, lorsqu'on réfléchit qu'il n'a pas changé de chemise depuis trois semaines.

FOLIOLES

UN MONSIEUR QUI N'A PAS DE CHANCE

C'est ce monsieur qui vous coudoie partout, vous savez bien qui je veux dire, ce monsieur qui n'est jamais content?

Voilà sa journée :

Il se lève, regarde à sa fenêtre.

— Bon, dit-il, voilà justement qu'il pleut. Je voulais aller à la campagne. C'est fait pour moi, ces choses-là!

Que faire? Il restera chez lui.

C'est bien le diable si un ami ne vient pas le voir.

Il déjeune; ses œufs sont durs, son jambon n'est pas fumé, son thé est froid.

Personne ne vient; il pleut toujours. Il a prêté son parapluie. Tant pis, il prendra une voiture à sa porte.

A sa porte, il n'y a point de voiture. C'est fait pour lui, mais il en trouvera une au boulevard.

Au boulevard, les cochers ne répondent pas à ses interjections.

Il est forcé d'entrer au café. Il demande un journal : les Mobilier ont baissé de 30 francs; il en a acheté vingt-cinq la veille. C'est fait pour lui, ces choses-là.

Il joue une partie de bézigue et grogne pendant une heure.

— Je vous conseille de vous plaindre. Vous annoncez deux cent cinquante, et vous n'êtes pas content! dit son adversaire. Je vous trouve superbe.

— J'annonce deux cent cinquante, sans doute que je les annonce; ça ne m'empêche pas d'avoir été

forcé de casser vingt de cœur et dix de change. Ces machines-là n'arrivent qu'à moi.

En sortant, il achète un cigare, il l'allume mal, le cigare ne brûle que d'un côté.

Il va faire une visite rue Breda, le portier lui répond :

— Madame est sortie.

Il y retourne une heure après.

— Madame n'est pas rentrée.

Trois heures après.

— Madame est rentrée, mais elle est ressortie.

Il est entré dans un cabinet de lecture pour lire en attendant, mais son voisin ronflait.

Il va dîner, il aperçoit un créancier au fond du salon; il lui tourne le dos et se trouve en face d'un vieux monsieur qui mange avec ses doigts.

Il va se consoler au théâtre, il n'y a plus de place; il se tient debout, pendant cinq heures. A la

fin du spectacle, il s'aperçoit que le monsieur qui était à côté de lui s'est trompé de chapeau à son désavantage.

Il va se coucher, diable! il a perdu sa clef; il réveille le portier qui n'est pas content, on va chercher le serrurier qui n'est pas ravi; tout cela fait du bruit, le lendemain il reçoit son congé.

— Bon! s'écrie-t-il en voyant le papier timbré, il ne me manquait plus que ça, c'est fait pour moi, ces choses-là!

CE QUI SE DIT DANS LES CAFÉS

Premier monsieur. — Après vous la *Gazette des Tribunaux*, s'il vous plaît?

Deuxième monsieur. — La voici, monsieur; vous y verrez une curieuse affaire : un proprié-

taire des environs de Melun qui a été assassiné pour six francs.

Premier monsieur. — Ce n'est pas cher.

Deuxième monsieur. — C'est-à-dire que ça ne vaut pas la peine. (*Après une pause.*) C'est tout de même dur d'être assassiné pour six francs.

Premier monsieur. — C'est dur d'être assassiné pour n'importe quelle somme.

Deuxième monsieur. — Certainement, certainement. (*Nouvelle pause.*) Eh bien ! chez nous, il s'est passé quelque chose de plus fort que ça. Un marchand de bœufs a été assassiné pour trente sous.

Premier monsieur. — A la campagne...

Deuxième monsieur. — Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il s'en doutait, il avait laissé sa valise chez un aubergiste sur la route : les quatre voleurs ignoraient cette particularité, ils l'attendirent dans un chemin creux et l'assommèrent à coups de maillet ; le pauvre diable tomba en disant : « Misérables ! vous m'assassinez pour quarante sous ! » Il était mort. (*Nouvelle pause.*) Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on n'a jamais pu mettre la main sur ceux qui avaient fait le coup.

Premier monsieur. — Alors l'homme n'en est pas mort.

Deuxième monsieur. — ...Mande bien pardon, mort, tout ce qu'il y a de plus mort.

Premier monsieur. — Mais alors comment a-t-on su qu'ils étaient quatre et qu'ils avaient assommé ce marchand de bœufs à coups de maillet?

Deuxième monsieur. — Dame! je n'en sais rien, moi.

Premier monsieur. — Si les assassins n'ont pas été arrêtés, comment a-t-on pu savoir que l'homme avait dit : « Misérables! vous m'assassinez pour quarante sous! »

Deuxième monsieur. — Mais, monsieur, vous me faites là un tas de questions.

Premier monsieur. — Avant tout, il faut être logique. Comment expliquez-vous cela? on n'arrête pas les assassins, la victime est morte : qui a raconté les détails?

Deuxième monsieur (avec explosion). — Mais, monsieur, vous me faites là des questions... à la fin... (*Tapant sur la table.*) Sacrebleu! comment

voulez-vous que je sache ça, moi, puisque la justice ne le sait pas !

Premier monsieur (en s'en allant). — Quand on ne sait pas les choses, on ne les raconte pas.

Deuxième monsieur (à la dame de comptoir). — C'est extraordinaire comme depuis quelque temps il y a des gens sans éducation qui se faufilent dans les établissements.

LES HOMMES DE CARTON

On ne saura jamais combien les hommes de carton encombrent l'univers, non que je leur en fasse un crime; il vaut mieux qu'une nullité complète pose en buste qu'un talent avorté.

J'ai la manie des préfaces, c'est ridicule, et tout cela pour arriver à vous conter deux petites anecdotes.

En 1834, un journal légitimiste avait un garçon

de bureau nommé Bertrand ; la pénurie du fonds social engagea le directeur à lui conférer les fonctions de gérant, et, chaque fois qu'un article dangereux paraissait dans la feuille, cn le signait invariablement *vicomte de Saint-Bertrand*. Saint-Bertrand ne tarda pas à être populaire au faubourg Saint-Germain, et, chaque jour, il recevait des lettres qui faisaient son bonheur, tant elles flattaient son amour-propre.

Un jour, une marquise ne se contenta pas d'écrire, elle débarqua dans les bureaux.

— Monsieur le vicomte de Saint-Bertrand? demanda-t-elle au garçon Bertrand, en train de cirer les bottes de la rédaction.

— Madame, dit le pauvre diable avec émotion, il est aux eaux.

— Oh ! tant pis, reprit la noble dame, il m'eût été bien doux de serrer la main de ce loyal gentilhomme, de l'embrasser, ce brave défenseur de la noble cause.

— Madame ! madame ! s'écria Bertrand, qui ne pouvait plus se contenir, je vous dis qu'il est aux eaux, laissez-moi cirer mes bottes !



Dans un autre journal du même bord, mais d'un plus grand format, un gérant qui occupe encore son emploi depuis trente-cinq ou quarante ans, avait été l'homme de confiance de M. G..., l'ancien directeur.

Maintenant encore, bien que son maître soit mort depuis longtemps, il conserve un excellent souvenir et un profond attachement pour sa mémoire.

— Ah oui ! dit-il en parlant de lui, c'était un bon maître, celui-là, plein de talent et de bonté ; seulement il avait un défaut : lorsqu'on envoyait au bureau des livres et des billets de spectacle, crac ! il mettait la main dessus ; pourtant livres et billets étaient à mon adresse ; mais, que voulez-vous ? c'était une manie.

LA CARTE FORCÉE

Méry dînait un jour avec le vicomte d'Arlincourt dans une maison aristocratique du faubourg Saint-

Germain. Il s'agissait de l'inauguration d'un service d'orfévrerie sortant des magasins de la maison Thouret. Les premiers lieux communs épuisés, les mets loués suffisamment, les conversations particulières s'engagèrent et je ne sais à quel propos les mots « carte forcée » sortirent de la bouche de l'auteur d'*Héva*.

— Qu'est-ce que cela, la carte forcée? lui demande un voisin.

— La carte forcée? mais c'est la chose plus que probable, de même que les prestidigitateurs vous font prendre telle ou telle carte en vous la poussant dans les doigts, de même on peut forcer une personne à dire ce qu'on veut qu'elle dise, même une énormité.

— Allons donc!

— En voulez-vous une preuve? je vais faire avouer une monstruosité à M. d'Arlincourt, et ce qui est mieux, je vais l'écrire d'avance, afin que vous ne suspectiez pas ma bonne foi.

Sortant son carnet, Méry écrit quelques mots à la hâte et s'approche de l'auteur des *Ecorcheurs*.

— Que je suis aise, monsieur, lui dit-il, d'avoir l'insigne honneur de vous rencontrer!

M. d'Arlincourt salue.

— Je ne saurais vous dire depuis combien de temps je désire contempler les traits de l'auteur du *Solitaire.*

M. d'Arlincourt rayonne.

— Ah! monsieur, que vous m'avez fait passer de doux moments! Je sais tous vos vers par cœur.

M. d'Arlincourt ne se possède plus.

Méry récite les vers du vicomte.

Le vicomte est transporté, Méry continue.

— Je ne m'étais point trompé dans l'idée que je me faisais de vous. Vous êtes bien le gentilhomme que j'avais rêvé. Je vois sur votre front l'auréole *ossianique* que j'y avais placée. Oh! oui, vous êtes bien le vrai barde des anciens temps; il me semble voir luire à votre côté la poignée d'acier de votre claymore, et s'il vous manque quelque chose, c'est... c'est...

— Une lyre! s'écria M. d'Arlincourt, mais, monsieur, j'en ai une chez moi à côté d'une harpe éolienne.

Méry déchira la feuille de son carnet et la passa à son voisin.

Celui-ci lut :

« Je vais faire avouer à M. le vicomte d'Arlincourt, à haute et intelligible voix, qu'il possède une lyre. »

UN FEUILLETON EN 1858

On s'étonne souvent des variations qui ont lieu en littérature. Chaque genre a son heure; il est une mode qu'il faut suivre dans les romans comme ailleurs, sous peine de supporter l'indifférence publique, et comme personne n'aime à supporter l'indifférence publique, on suit le torrent, dût-il conduire

dans un égout, ou, ce qui est plus triste encore, à une absurdité.

Hélas! que j'en ai vu passer des genres de toutes les couleurs, depuis *les Écorcheurs* jusqu'à *Madame Bovary*.

Il y a eu le *roman terrible*, qui faisait bien peur, je vous assure. On n'y voyait que des poignards, des femmes meurtries, des mains sanglantes appliquées sur les murs, des cachots, des chaînes, des cruches et de la paille.

Le *roman ruisseau*, qu'on lisait avec un flacon de sels sous le nez.

Le *roman bascule*, dans lequel les personnages en blouse étaient seuls vertueux, où les forçats cachaient leurs habits noirs sous leurs chemises rouges, comme jadis le *Curé de Belleville* cachait sous sa soutane son habit de colonel.

Il y a eu le *roman mousquetaire*, qui a encore une queue dans les *Magazines*.

Il y a eu... mais à quoi bon parler de ce qui n'est plus; parlons de ce qui est. Parlons de ce genre qui n'aura jamais de fin, genre gracieux et délicat, plein d'émotions et d'enseignements, de rêveries et

d'illusions, aux détails historiques si vrais, aux mœurs si bien étudiées, observées et rendues; aux caractères si nettement accusés, si merveilleusement dessinés; genre sans nom, qui apparaît de temps en temps comme un lumineux météore ou comme...

LA FIANCÉE D'ÉRIC

Eric est un Saxon; tous les Saxons s'appellent Éric, comme tous les fumistes français se nomment Mozanino.

Que ne puis-je vous raconter l'histoire entière du jeune Éric, le héros décédé du roman-nouvelle, ou plutôt que ne puis-je vous dire tout le roman! J'y avais bien pensé, mais il est survenu de telles difficultés, que j'ai dû, bien malgré moi, renoncer à ce bonheur.

La fiancée d'Éric se nomme Marguerite; jeune



fille pure et fraîche comme l'eau qui coule de la source du rocher.

Un soir, une bande de soudards veut s'offrir ce rafraîchissement.

Marguerite éperdue se réfugie dans le jardin d'Éric.

Éric se précipite pour la défendre, on tue Éric; donc il est mort, c'est entendu; aussi bien il fallait qu'un jour ou l'autre cela lui arrivât.

Éric mort, Marguerite, folle de désespoir, va s'engager sur-le-champ; oui, monsieur... Cela vous étonne? mais c'est ainsi. Marguerite se fait soldat, vous allez voir pourquoi; et quand vous connaîtrez son but, vous verrez qu'elle a bien fait, cette fille, et qu'à sa place vous eussiez fait de même.

La grande Catherine, l'étoile du Nord, en avait fait autant.

Les esprits inquiets objecteront qu'il est impossible à une femme de se faire passer pour un tourlourou, mais à cela il y a une chose très-simple à répliquer : à l'Opéra-Comique, naguère, madame

Duprez avait l'air tellement guerrier que tout le monde s'y trompait. Et madame Ugalde donc, quel gentil petit soldat, cristi!

Madame Cabel elle-même a trompé quelques spectateurs; cependant il faut avouer qu'elle ne faisait pas complétement illusion, en trois quarts surtout. Elle avait trop... c'est-à-dire pas assez l'air martial.

Si le lecteur veut revenir sur ses pas, nous allons le conduire dans une taverne où nous retrouverons Marguerite.

Marguerite est en train de soûler un soldat qui a huit pieds.—Pauvre jeune fille! elle a bien du chagrin.

Vous avez deviné sans doute que c'est le colosse, qui se nomme Hermann — pas Léon! — qui a tué Éric. Eh bien! vous allez voir.

Lorsque Marguerite a fini de griser Hermann, elle lui fait raconter comment il a exécuté le crime.

Maintenant, je cite le texte :

« — Voyons ! il est temps d'en finir ! dis-moi comment tu l'as tué !

» — Rien de plus simple, répond le grenadier, je me suis rué sur lui, et, de la main gauche, je l'ai saisi par les cheveux.

» — Je comprends, dit Marguerite en posant sa main moite de sueur sur la tête d'Hermann.

» — Et puis je l'ai renversé sur mon genou.

» — En le renversant en arrière, comme ceci, n'est-ce pas ? ajouta la jeune fille, en joignant par un effort surhumain le geste à la parole.

» — Doucement, brigand ! s'écria le grenadier en riant ; doucement, si tu ne veux pas rouvrir la plaie qu'un Cosaque du Don m'a faite au crâne.

» — Et quand une fois tu l'as tenu ainsi ployé sur ton genou ? continua Marguerite.

» — Alors, je lui ai posé sur la gorge la pointe de mon sabre.

» — Est-ce bien là la place... dis ?

» Et la jeune fille piqua de la pointe du sabre le cou du meurtrier.

» — Plus haut, démon ! reprit Hermann en écla-

tant de rire si franchement que tout autre que la fiancée d'Éric eût été désarmé par tant de confiance; mais elle voyait l'ombre du Saxon devant ses yeux, et l'ombre dirigeait son bras, roidissait sa main, exaltait son cœur.

» — Et alors? demanda-t-elle.

» — Alors je lui ai tout simplement enfoncé trois fois mon sabre dans la gorge. *De profundis!* mais c'était un beau garçon.

» — C'est donc ainsi que tu portas le coup! s'écria Marguerite en plongeant le sabre à trois reprises dans le cou d'Hermann. »

Chère et douce enfant, comme ce pauvre Éric eût été heureux avec toi! Comme il eût été fier de sentir palpiter tremblante ta poitrine de femme sur son cœur d'homme!

Malheureusement une patrouille vient à passer; le sergent, qui n'est pas à la hauteur des grandes choses et qui du reste, voyant Hermann décapité et roulant dans son sang, est plus persuadé que jamais que Marguerite est un soldat saxon, s'empresse de

la flanquer au violon; et, entre nous, je trouve que le sergent fait parfaitement.

Autre péripétie; un soldat qui est de garde à la porte du poste dit à Marguerite : — Camarade, c'est pas ça, faudrait voir à filer plus vite que ça.

— Moi! tu me mépriserais!

— Des bêtises!

— Je t'obéis, mais tu me reverras!

Que l'attente est cruelle! On va fusiller le brave Suédois qui a laissé évader son ami. Le roi Charles XII, qui est le père de ses sujets, attend avec impatience.

On commande le feu.

Portez armes!

Présentez armes!

Apprêtez armes!

Joue...

Voici un cheval qui arrive.

Ce cheval, c'est Marguerite; cette fois elle est habillée en femme, elle s'approche du roi.

Le soldat est stupéfait.

« — Sire, dit Marguerite, vous n'avez pas voulu me faire justice, je me suis vengée moi-même; voilà comment je suis, moi.

» — Charles XII aimait les actions héroïques, et il abhorrait l'indiscipline et le pillage; de plus, il n'estimait chez les femmes que *les qualités viriles.* Il tendit la main à la jeune femme et lui dit presque gracieusement :

» — N'implorez pas votre grâce en suppliante, madame, relevez-vous. Si notre justice vous a fait défaut, notre clémence ne vous manquera pas, car je gracie en votre faveur ce fou, qui allait mourir avec joie pour son ami.

» Marguerite baisa la main du roi, et, se relevant, elle s'avança vers Tiefenbach, qui la regardait avec une émotion que l'aspect de la mort n'avait pu exciter en lui.

» — Ainsi, madame, lui dit-il d'une voix tremblante, après vous être jouée de ma crédulité, vous

allez me quitter en emportant avec vous mon ami le plus cher. J'ai aimé une vision, un rêve, une chimère, Christiern Zorn n'est plus et n'a jamais été. La fiancée d'Éric a été juste envers Hermann le Rouge; mais elle est cruelle envers moi.

» Marguerite baissa les yeux. »

FIN.

LES TICS

Le tic est une manie du corps comme la manie est un tic de l'esprit.

Il y a quelque chose de si singulier dans le tic physique, qu'on a employé le mot au moral pour désigner une manie originale.

Le tic moral est blâmable; le tic physique est respectable, parce qu'il est involontaire, mais il est agaçant.

Les gens peu lettrés se figurent que le tic a été inventé par Caton, c'est un tort.

Par exemple, il a été fort perfectionné par Nestor Roqueplan, l'un des grands maîtres de l'esprit en notre temps.

La semaine dernière, Bocage, pas Paul, l'autre, va à l'Opéra-Comique demander une loge à Achille Denis, le plus attique de tous les secrétaires de Paris et l'un des écrivains les plus consciencieux des journaux de théâtre.

« — J'ai deux places à votre disposition, répond M. Denis; mais à cette heure, je ne puis disposer d'une loge sans l'assentiment du directeur. »

Au même instant, le directeur apparaît clignant

de l'œil et secouant la tête ; c'était son jour de tic. On lui explique le cas de Bocage.

« — Comment donc ! mais avec plaisir, mon cher, répond M. Roqueplan, enchanté de vous être agréable. »

On cause de tout et d'autres choses encore ; mais Nestor Roqueplan ne cesse pas de secouer la tête et de cligner de l'œil avec rage.

Bocage, qui interprète mal ces mouvements nerveux, lui dit d'un air fâché :

« — Écoutez, cher monsieur, j'ai été directeur aussi, moi, je connais toutes les exigences du métier; vous eussiez dû me refuser net, cela eût mieux valu que de m'offrir une loge et de faire signe à Denis de ne point me la donner.

M. de Rochefort avait un tic qui manqua lui coûter fort cher : il fermait l'œil gauche et baissait la tête à chaque instant.

Un jour, à la salle des commissaires-priseurs, il suivait la vente d'un tableau, qui s'éleva à trente mille francs.

« — Votre nom, monsieur, lui demanda le commissaire-priseur après avoir adjugé.

» — Mon nom, pour quoi faire ?

» — Mais pour vous envoyer votre tableau, à moins que vous n'ayez les trente mille francs sur vous...

» — Quel tableau ? quels trente mille francs ?

» — Mais ce tableau que vous venez d'acheter.

» — Moi ?

» — Oui, vous ; voici deux heures que vous me faites signe de pousser.

» — Je n'ai fait aucun signe.

» — Je le demande à ces messieurs ?

» — C'est vrai. — C'est vrai. — Oui. — Oui.

» — Du tout, du tout, » criait M. de Rochefort en fermant l'œil et en baissant la tête avec frénésie.

On s'aperçut de la méprise ; le tableau fut remis à l'enchère et adjugé à quatorze francs.

Le plus célèbre arrive le dernier.

Le père Mennessier faisait des pièces pour le théâtre Comte ; son tic consistait à remuer la tête de gauche à droite et de droite à gauche ; le brave homme avait toujours l'air de dire *non*, même en disant *oui*.

Ce tic lui coûta fort cher.

Dans ses conventions avec le directeur du passage Choiseul, il lui était accordé deux représentations à bénéfice tous les ans.

Mennessier savait bien que la confiance est une vertu, mais il ne la pratiquait pas.

Pendant vingt-quatre ans, il vint s'installer au contrôle pour voir par ses yeux si la recette était fidèlement perçue et rendue.

Or les spectateurs arrivaient en foule, demandant s'il y avait encore de la place.

»—Oui, » répondait le bénéficiaire.

Mais comme on l'entendait peu et qu'il secouait la tête, personne n'entrait, les banquettes restaient vides.

La vingt-cinquième année, M. Comte comprit le secret de la comédie. — Il était trop tard.

PLUS DE PORTIERS

Je viens de mettre une cravate blanche et de passer un habit noir, enfin je suis dans la tenue qui convient à un homme qui va traiter une grande et grave question.

Je commence par déclarer que je ne m'adresse qu'aux gens sérieux et profonds. S'il est, parmi les lecteurs du *Figaro*, des esprits légers et frivoles, qu'ils sautent ces alinéas avec empressement et qu'ils lisent la *Revue des Deux-Mondes*.

Un inventeur, un homme de génie auquel on élèvera des autels avant trois semaines, vient d'inventer un appareil, une machine, une mécanique, une manivelle, je ne sais pas au juste, dont je vais le premier — ce sera peut-être ma seule



gloire — donner au monde ravi la description fidèle, quoique imparfaite.

— Fidèle, quoique imparfaite, direz-vous, cela ne paraît pas très-logique.

Je m'explique : je vais expliquer sans expliquer, raconter sans dévoiler, comme j'ai fait jadis pour le fameux secret de Rarey, ce fameux secret que personne n'a trahi, parce que personne n'a pu le comprendre.

Ici, il ne s'agit point d'un secret de fantaisie; si je ne suis pas plus explicite dans les détails, c'est que je ne veux porter nulle atteinte à la fortune d'un homme sublime qui va délivrer Paris d'une des sept plaies qui le tourmentent lui et ses environs.

Cette machine ou cette manivelle est tout simplement la télégraphie électrique appliquée aux besoins journaliers du ménage.

Un appareil placé au faîte d'une maison et dont les fils communiquent par un mécanisme ingénieux

dans chaque appartement, et de là vont se fixer sur des plaques adhérentes à la porte cochère.

Je parierais trois perles d'Ormuz et deux rubis de Golconde que vous trouverez cela tout simple. Ça ne m'étonne pas.

Le propre des idées qui bouleversent les mondes est d'étonner par leur simplicité. Eh bien! cette invention qui vous paraît si naïve va donner lieu, indubitablement, à une loi qui surprendra l'univers et qui sera conçue à peu près en ces termes :

ARTICLE UNIQUE

Les portiers sont supprimés et ne pourront jamais être rétablis.

Que dites-vous de cela? Ah! vous ne riez plus, vous êtes ravis, il y a de quoi.

Maintenant que je vous ai expliqué en quoi con-



siste ce divin appareil, je vais vous indiquer la manière de s'en servir.

Chaque fil, ai-je dit, est fixé sur une plaque de cuivre adhérente à la porte de la maison. Sur cette plaque est gravé un alphabet, avec le nom du locataire propriétaire du fil.

Les plaques du premier sont sur une ligne rouge.

Celles du second sur une ligne bleue.

Celles du troisième sur une ligne verte.

Celles du quatrième sur une ligne mauve.

Celles du cinquième sur une ligne amarante.

Celles du sixième sur une ligne jaune.

Celles du septième, du huitième et du neuvième varient suivant les goûts du propriétaire.

Le premier avantage que procurera l'invention est d'éviter le désagrément, lorsqu'on n'est pas sûr d'une adresse, de s'en aller de porte en porte demandant :

— Est-ce ici que demeure mossieu Heurtebrise ?

Les portiers vous reçoivent aussi mal que lorsqu'on leur demande le prix de l'appartement à ouer.

Maintenant on n'aura plus qu'à regarder sur la porte, et, à moins d'être myope comme Paul Foucher... ou de ne point savoir lire.....

DEUXIÈME AVANTAGE

Lorsque le facteur viendra, il frappera sur la première lettre venue de la plaque du destinataire; — le locataire, il est vrai, sera obligé de descendre, mais il aura sa lettre tout de suite; tandis qu'avant, il ne l'avait qu'au bout de trois jours et était obligé de descendre la même chose.

TROISIÈME AVANTAGE

Lorsqu'un créancier persistera à frapper sur la plaque, — on l'électrisera. S'il s'obstine, on le foudroiera, et allez donc!

QUATRIÈME AVANTAGE

On n'ouvrira jamais au propriétaire.

CINQUIÈME AVANTAGE

Ni aux garçons de la Banque de France.

SIXIÈME AVANTAGE

Ni aux maris qui font semblant d'aller en voyage

SEPTIÈME AVANTAGE

. . . .

Comme il faut un terme à tout, je passe sous si-

lence une foule d'avantages, tous plus considérables les uns que les autres.

Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Qu'importe, après tout, de n'avoir la visite, ni de son tailleur, ni de son bottier, ni de toute la fastidieuse cohorte de gens qui viennent frapper à votre poche.

Remarquez en passant que les gens qui se permettent de vous demander de l'argent sentent tellement qu'ils sont dans leur tort, qu'ils s'empressent d'ajouter, pour pallier leur inconvenance, qu'ils ont un billet à payer.

L'excuse est pitoyable.

S'ils étaient véritablement embarrassés, ils n'embarrasseraient pas les autres.

Mais il n'est pas question de cela.

Il s'agit du dernier avantage, le plus grand et le plus inappréciable de tous, de celui qui suffirait seul à rendre la patrie reconnaissante envers l'inventeur!

IL N'Y AURA PLUS DE PORTIERS!!!

Il n'y aura plus de portiers!

De Calcutta aux îles Baléares, des îles Baléares au cap Vert, du cap Vert à la Villette, l'univers fera entendre un immense cantique d'amour et de bonheur; l'oiseau dans le ciel, le poisson dans l'eau, le lion dans son antre, le renard dans son terrier, l'aigle dans son aire, les jeunes hommes aux brasseries, les vieillards à la Petite-Provence, les enfants dans les rues, les femmes partout, diront leur félicité en vers harmonieux; Dollingen au nez de pourpre et Pelloquet au nez d'albâtre, suivis de trois mille jeunes filles, vêtues de blanc et couronnées de fleurs, portant des sistres d'or...

— Tout cela est fort joli, mais que deviendront les concierges?

Les concierges deviendront maigres.

Il y a à Paris *dix-huit cent rues;* chacune de ces rues possède en moyenne *soixante maisons,* soit :



cent huit mille maisons, partant *cent huit mille portiers* et autant de portières, TOTAL DEUX CENT SEIZE MILLE CONCIERGES. — C'est effrayant!

En supposant, et cela n'a rien d'invraisemblable, que chaque couple possède deux rejetons, un garçon et une fille, nous trouvons *cent huit mille* petits portiers de l'avenir et *cent huit mille* élèves du Conservatoire.

Poussons nos investigations statistiques jusqu'au bout.

Voici *quatre cent trente-deux mille* gens délogés et ruinés : qu'en faire?

L'inventeur de l'appareil *conciergifuge* propose de les interner purement et simplement au Champ de Mars. Les jours de revue, ils seraient transférés dans la salle des *Bouffes-Parisiens* au passage Choiseul.

Il est permis de penser que le gouvernement ne

s'empressera pas d'adhérer à cette proposition, si l'on songe à ce qu'il faudrait de pot-au-feu, de ragoûts, de bols de café au lait, de gouttes de cognac, de tabac à priser, pour la consommation journalière de ces ennemis du *réveil*, sans compter leurs chats.

Pauvres bêtes ! on les donnerait aux zouaves.

Je trouve qu'il serait plus simple d'envoyer tous ces braves gens dans la *Nouvelle-Calédonie* pour fonder une colonie.

Les sauvages de Kanala ne sont point comme nous : ils n'ont aucune raison pour ne pas aimer les portiers, puisqu'ils mangent les matelots qui sont bien plus durs.

Décidément, la science est une belle chose.

UNE TRISTE MANIE

Sir Edmond Stephenson, Esq., habitait Paris depuis 1830; possesseur de cent mille livres de rente, il vivait seul, retiré dans un modeste appartement du faubourg Saint-Honoré.

A quoi passait-il son temps ? où allait-il lorsqu'il sortait dans son coupé, accompagné d'un vieux serviteur presque muet ? Nul n'avait jamais pu pénétrer ce mystère qui ne devait être expliqué qu'après sa mort.

La mort est arrivée, — cela ne pouvait manquer, — et le rébus est expliqué.

Les gens de justice appelés à apposer les scellés chez sir Edmond ont reculé d'épouvante en voyant

écrit sur une immense bibliothèque cette lugubre inscription:

AUTOGRAPHES DE LA MORT.

Ces quatre mots sont celui de l'énigme.

Sir Stephenson consacrait son temps et son argent à collectionner le dernier écrit de tous les suicidés. Or, comme les gens bien nés sont les seuls qui savent mourir sans écrire leurs impressions de trépas, la récolte de l'Anglais était considérable.

Aucun être ne s'est tué volontairement en France, depuis vingt-huit ans, sans que l'excentrique gentleman n'ait été là aussitôt pour payer à prix d'or ou avoir quelquefois pour rien la dernière plainte écrite du trépassé.

Comme la sombre collection sera vendue, le 22 de ce mois, en la salle des commissaires priseurs,

je ne vois aucun inconvénient à donner ici quelques échantillons de cette lugubre littérature.

Des noms tristement célèbres, depuis Victor Escousse et Auguste Lebras, ces jeunes poëtes qui manquaient d'air, jusqu'à l'infortuné Charles G..., qui manquait d'argent, donnent à cette collection un véritable prix. La plupart de ces autographes sont connus ; nous n'en parlerons pas, et nous prendrons au hasard.

Autographe trouvé dans les filets de Saint-Cloud.

« Je me nomme X...; je suis né dans la commune de.. , arrondissement..., département de... Je suis âgé de vingt-trois ans.

» Qu'on n'accuse personne de ma mort, je me tue volontairement.

» La vie m'était devenue insupportable; j'avais vécu heureux jusqu'au jour où je perdis ma sainte mère.

» Mon père, encore jeune, épousa deux ans après une jeune et charmante personne des environs : son éducation parfaite, les grâces de sa personne, sa douceur et son aimable gaieté ont captivé le cœur de mon père et de tous mes parents. Elle m'a toujours témoigné beaucoup d'amitié et je n'ai qu'à me louer de ses bons procédés, mais je ne puis supporter plus longtemps la présence de cette marâtre.

» Paul-Joachim X... »

AUTRE

Trouvé au pied de la colonne de Juillet.

« Qu'est-ce que la vie ? — Je l'ignore. Qu'est-ce que la mort ? — Je n'en sais rien. Je vais descendre la colonne pour m'en informer.

« Henri de M.... »

AUTRE

Trouvé dans la forêt de Fontainebleau.

« Elle m'aimait, je ne l'aimais pas maintenant; je l'aime, elle ne m'aime plus, je vais mourir.

CHARLES G... »

AUTRE

Trouvé dans les fossés des fortifications.

« Toujours boire, manger, rire ou pleurer, veiller ou dormir, cela devenait monotone ; j'ai résolu d'en finir avec cette éternelle platitude qu'on nomme la vie.

» Qu'on n'accuse pas la gendarmerie de mon trépas, elle n'y est pour rien.

» Feu Gandois. »

AUTRE

Trouvé dans une chambre d'hôtel meublé du quartier latin.

« Mon tailleur a pourri mon existence. Je lui dois cinq mille trois cent soixante-sept francs, — à ce qu'il dit. — Cet homme a été le tourment de ma vie.

Peu de jours se sont passés sans qu'il soit venu suspendre sur ma tête sa facture de Damoclès. Par ses réclamations inconsidérées, il m'a brouillé avec mon père, il a détruit ma considération et mon crédit dans le quartier.

» Les habits somptueux qu'il n'a cessé de me confectionner ont été cause que je me suis lié avec des jeunes gens riches qui m'ont entraîné en de

folles dépenses, et avec une femme du monde qui m'a lâchement trompé avec son mari.

» En un mot, cet homme a été la source de tous mes chagrins; je le maudis.

» Ma seule consolation est de penser que mes héritiers ne le payeront pas; comme je ne leur laisse rien, j'espère qu'ils accompliront religieusement cette clause de mon testament.

» LÉOPOLD..., étudiant en droit. »

AUTRE

Trouvé sous une fenêtre.

« Je demande pardon aux hommes de la funeste résolution que je vais mettre à exécution.

» Je sais que les nobles cœurs ne doivent pas donner de mauvais exemples au peuple.

» Ma douleur est plus forte que ma volonté.

» J'aimais d'amour un enfant de la terre.

» Je l'aimais chastement comme on aime les anges

» Depuis cinq ans, mon seul bonheur était de la regarder.

» Je la voyais parfois sourire; cela suffisait à mon cœur.

» Mon âme est brisée.

» Hier, jour fatal! je l'ai surprise avec un maréchal des logis.

» Je vais l'attendre dans le ciel.

» CÉLESTIN BONNET. »

AUTRE

Trouvé partout.

» Adieu, Marie.

» ..... »

Par une délicatesse d'homme du monde, sir Edmond a brûlé, avant de mourir, les autographes des

gens qui se sont suicidés pour se soustraire au déshonneur.

Le seul reproche qu'on puisse sérieusement adresser à ce gentleman, c'est de n'avoir pas laissé le sien dans sa collection, car lui aussi il s'est suicidé.

Devant Dieu soit son âme!

AU FEU D'ARTIFICE

UN MOUTARD (sur un arbre). — Attention! ça commence.

LA FOULE. — Ah! ah!

UN MOUTARD. — Vous dérangez pas, je me suis trompé, c'est un m'sieu qui allume sa pipe.

UN CALICOT (à ses amis). — Par la géhenne!

messires, il y a dans ce pertuis grande affluence de populaire.

UN MONSIEUR EN CASQUETTE. — Le populaire vous vaut bien, je pense.... faut pas ici avoir des airs....

LE CALICOT. — Permettez, monsieur ; mon intention n'est point d'offenser personne ; j'emploie pour désigner la foule une expression ancienne dont on se servait jadis pour parler de la multitude.

LE MONSIEUR EN CASQUETTE. — Eh bien, de quoi! Qu'est-ce qu'elle vous doit, la multitude?

LE CALICOT. — Absolument rien, mais...

LE MONSIEUR EN CASQUETTE. — Eh bien, alors, mettez un cadenas à vos gencives : c'est pas trop tôt.

UNE DAME. — Monsieur, monsieur! mais vous me marchez sur le pied.

UN MONSIEUR. — Je ne l'ai pas fait exprès.

UN MOUTARD. — Il ne manquerait plus que ça.

UNE JEUNE FILLE. — Maman, qu'est-ce que c'est là-bas, c'te grosse illumination?

LA MAMAN. — C'est la tour Saint-Jacques...

ou Saint-Sulpice... peut-être bien le Panthéon.

LE MOUTARD. — Le Panthéon, oh! là là! c'est le bbinet d'eau chaude des bains à quat' sous.

UNE VOIX — Ah çà, mais ça ne va donc pas commencer?

AUTRE VOIX. — On étouffe.

AUTRE VOIX. — C'est fatigant d'attendre ainsi.

LE MOUTARD. — Ne vous gênez pas, asseyez-vous. Quand ça commencera, je frapperai les trois coups.

LA DAME. — Voulez-vous bien vous taire, insolent!

LE MOUTARD. — Puisqu'il vous dit qu'il ne l'a pas fait exprès, faut pas lui en vouloir, à c't homme.

UNE VOIX. — Vas pas te taire, méchant gamin?

LE MOUTARD. — Qu'est-ce qu'il a à gémir, cet Espagnol de Batignolles? — Accusé, taisez-vous.

LA FOULE. — Ah! ah! ah!

PLUSIEURS VOIX. — Ne poussez donc pas comme ça.

LE MONSIEUR EN CASQUETTE. — Comment donc voulez-vous que je pousse, alors?

UNE VOIX. — Ne poussez pas du tout.

AUTRE VOIX. — Oh ! comme les fusées filent, on dirait qu'elles vont plus haut que la lune.

LE MOUTARD. — Elles passent à travers, il y a des trous.

UNE VOIX. — Voici la grande pièce.

LE MOUTARD. — Minute ! je vais prendre ma longue-vue. (*Il place devant ses yeux sa main arrondie en cornet.*) Attention ! j' vas faire l'explication : Ça représente la prise de Sébastopol. Je vois Edmond Galland habillé en général...

LA DAME. — Mais, monsieur, vous me... poussez.

LE MOUTARD. — C'est le bouquet.

UNE VOIX. — Il doit y avoir encore d'autres choses.

LE MOUTARD. — N, i, ni, c'est fini. Vu ma longue-vue, je n'ai rien vu.

UN MONSIEUR (*à sa femme*). — Très-joli, très-joli; allons-nous-en avant que la foule ne devienne plus compacte.

LE MOUTARD.— Un instant, que personne ne sorte :

en v'là pour nos cinquante mille francs, nous sommes ici un million, ça fait cinq centimes pour chacun ; ceux qui voudront payer pour les Polonais n'ont qu'à le dire.

LE MONSIEUR. — Jeune homme, vous comptez très-bien : voici dix centimes pour mon épouse et pour moi, plus dix sous pour la malheureuse Pologne.

LE MOUTARD. — *Dieu, mon bourgeois, vous donne un beau trépas !*

UNE LÉGENDE

Un soir, le Seigneur se promenait dans le ciel avec l'ange Gabriel.

Le Seigneur était pensif et grave.

L'archange lui demanda pourquoi.

— Je regarde les forêts de pins de la Thuringe, dit le Seigneur; elles sont désertes, et cela m'attriste.

— Que ne sont-elles peuplées? demanda Gabriel.

— La terre est ingrate, les hommes que j'y créerais seraient comme la terre.

— Oh! Seigneur, dit l'ange à genoux, s'il en est ainsi, créez-les vite, afin qu'ils aient le temps de se repentir avant l'heure du jugement. D'ailleurs, peut-être ne seront-ils ni ingrats ni méchants, essayez toujours.

Le Seigneur sourit tristement et descendit, suivi par l'ange dans les forêts de la Thuringe. Une pomme de pin se trouva sous son pied, il la poussa et il en sortit un homme.

— Seigneur, dit l'ange, votre puissance est infinie.

L'homme s'approcha de Dieu, frémissant de colère et les poings serrés; il s'écria :

— Qui es-tu donc, toi qui oses me pousser du pied?

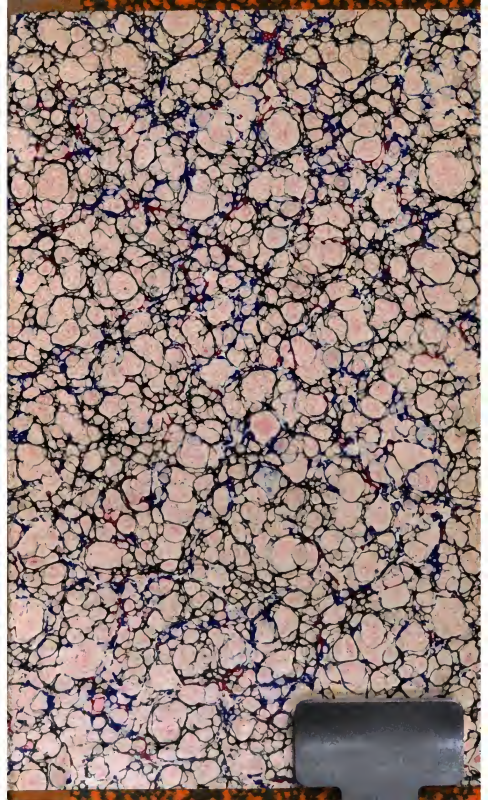


FIN

TABLE








BIBLIO